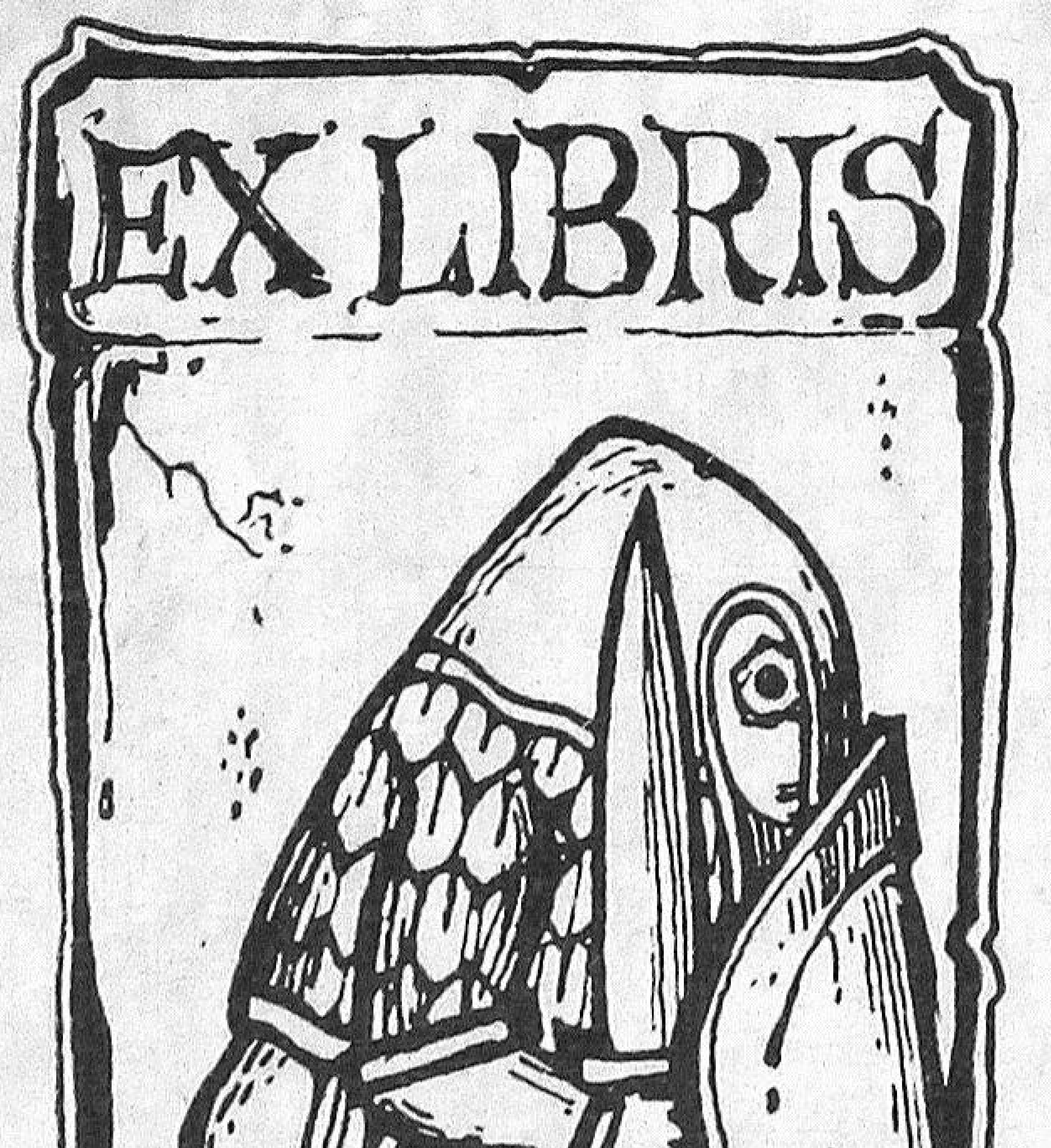

EX LIBRIS
B. B.

ANECDOTES DU NORD,

TOME PREMIER,

COMPRENANT

LA SUEDE ET LE DANEMARCK.

DEPUIS

L'ORIGINE DE CES MONARCHIES JUSQU'A PRÉSENT.

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT.

*PLUS le Public paroît goûter le plan de nos Anecdotes, plus nous devons nous efforcer de mériter ses suffrages. C'est dans cette vue que nous lui présentons aujourd'hui la partie la plus intéressante de l'histoire de quatre grandes monarchies, la Suède, le Danemarck, la Pologne, la Russie, sous le titre d'*Anecdotes du Nord. *Quelque étroites que soient les bornes d'un seul volume, il est pourtant vrai qu'elles ne nous ont point empêchés d'entrer dans des détails très-curieux sur les grandes révolutions qu'ont éprouvées ces contrées septentrionales de l'Europe, sur les mœurs & usages des habitans, sur le caractere des Souverains, sur les exploits, les vertus, les talens des particuliers illustres. Ainsi, dans les Anecdotes Suédoises, les règnes fameux des Gustave-Vasa, des Gustave-Adolphe, des Charles XII, ceux des Eric, des Waldemar, des Christian dans les Danoises; des Sobieski dans*

les Polonoises ; des Pierre le Grand dans les Russiennes, ouvrent le champ le plus vaste & le plus agréable à la curiosité du lecteur. Nous nous sommes attachés, dans la quatrieme partie, à recueillir différentes Anecdotes, concernant le séjour du Czar Pierre à la cour de France. Ces monarques étrangers, que nos peres ont eus quelque tems sous les yeux, semblent nous intéresser plus particulièrement que les autres, sans doute à cause des impressions profondes qu'ils ont laissées après eux de leurs vertus, comme a fait de nos jours l'aimable Souverain du Danemarck. Tout ce que nous avons cru d'ailleurs pouvoir fixer l'attention du sçavant, satisfaire l'homme de lettres, amuser & recréer l'homme du monde, nous en avons fait la matiere de nos Anecdotes. Elles sont donc instructives, à bien des égards ; elles sont encore amusantes : en faut-il davantage pour leur mériter un accueil favorable?

ANECDOTES

ANECDOTES SUÉDOISES,

DEPUIS *L'ORIGINE DE LA MONARCHIE* JUSQU'A PRÉSENT.

INTRODUCTION.

LES Suédois se prétendent descendus de Suénon, fils de Magog, & petit-fils de Japhet. Ils attribuent à son frere Ubbon la fondation de la ville d'Upsal, qui fut long-tems regardée comme la capitale de la Suède. Si ces prétentions sont fondées, les Suédois sont sans contredit le peuple le plus ancien de l'Europe. Il n'est pas étonnant qu'une antiquité si reculée ait échappé aux recher-

ches de la chronologie. Les noms barbares des premiers rois de Suède seroient aussi peu satisfaisans pour l'esprit, que choquans pour l'oreille. L'Histoire en distingue cependant quelques-uns, que la superstition des peuples éleva au-dessus de l'humanité. *Thor*, roi sage & bienfaisant, fut mis par ses sujets au rang des dieux, & reçoit encore aujourd'hui les hommages des Lapons idolâtres. Othen, ou *Wode*, grand conquérant, grand magicien, & le premier instituteur de l'idolatrie, parut mériter une place parmi les dieux qu'il avoit introduits; & sa statue, érigée à Upsal, fut long-tems l'oracle des peuples crédules. Freyer, surnommé *Ingo*, passa également du thrône sur l'autel. C'est lui qui ordonna que les rois de Suède seroient sacrés près d'Upsal, dans un lieu nommé *Morasten*. Quelques-uns prétendent que Freyer fut le premier qui fut honoré du titre de *roi*. Un prêtre des idoles, nommé *Niord*, régna sur les Suédois, & fut mis, après sa mort, au nombre des divinités dont il avoit été le ministre, vers l'an 890 avant J. C. C'est la premiere époque qu'offre l'Histoire de Suède, dans ces tems nébuleux.

[887 AVANT J. C.]

L'AMOUR eſt de tous les pays, & de tous les climats. Le premier trait, que nous préſente un peuple alors preſque ſauvage, eſt un trait galant. Gram, prince de Danemarck, étoit amoureux de la fille de Sigtrud, roi de Suède, fils & ſucceſſeur de Niord ; mais un grand obſtacle s'oppoſoit à ſes vœux : le pere de ſa maîtreſſe la deſtinoit au frere du roi de Finlande. Gram trouva cependant le moyen d'être heureux. Aſſuré du cœur de la fille de Sigtrud, il ſe rendit déguiſé à la cour de Suède ; enleva la princeſſe, & la conduiſit en Danemarck. «L'enlevement, dit l'auteur de ce recit, (Loccénius,) n'avoit alors rien de honteux.» Cependant Sigtrud arma contre le raviſſeur, & conſulta l'oracle pour ſçavoir le ſuccès de ſon expédition. « L'or te » nuira plus que le fer, lui répondit l'oracle.» Cette réponſe étoit aſſez intelligible : cependant le bon Sigtrud s'y trompa. L'art de corrompre les hommes avec de l'or n'étoit pas alors ſi commun qu'aujourd'hui ; mais Gram le ſçavoit auſſi-bien que celui de ſéduire une fille. Il gagna par ſes largeſſes les principaux chefs de l'armée Suédoiſe, qui lui livrerent Sigtrud. Ainſi s'ac-

complit l'oracle. Loccénius dit que Gram tua Sigtrud avec une massue dont le bout étoit d'or.

[780 AVANT J. C.]

Hunding, roi de Suède, & Hadding, roi de Danemarck, s'étoient engagés par serment à ne point survivre l'un à l'autre : c'étoit la principale clause de l'alliance qu'ils avoient contractée. La fidélité avec laquelle ils observerent ce traité, n'est pas moins singuliere que le traité même. Sur un faux bruit, qui se répandit de la mort du roi de Danemarck, le fidèle Hunding, sans se donner le tems d'approfondir un fait si important, se hâta de remplir la convention. Hadding ne l'eût pas plutôt appris, qu'il s'étrangla publiquement, avec la même bonne foi.

[760 AVANT J. C.]

Le jeune prince Regner, écarté par une belle-mere ambitieuse du thrône de Suède, qui lui appartenoit, étoit réduit à paître les troupeaux, quoique sa naissance l'eût destiné à être pasteur des peuples. Il languissoit dans cette obscure fonction, lorsque Swanthuite, fille du roi de Danemarck, qui avoit des vues sur le jeune prince, entreprit de rendre à la Suède son roi légitime. S'étant rendue dans ce royaume, elle reconnut, sous les habits d'un berger,

l'héritier de la couronne. Elle lui représenta, avec cette éloquence persuasive que la nature a donnée aux femmes, qu'il devoit faire tous ses efforts pour monter sur le thrône qui lui appartenoit à si juste titre; lui fit entrevoir les moyens qui pouvoient l'aider dans cette entreprise, & lui mit en main une riche épée qu'elle avoit eu soin d'apporter. La gloire se fait toujours écouter, lorsqu'elle prend pour interprètes l'amour & la beauté. A la voix de la princesse, Regner sortit du lâche repos où il étoit plongé. Ses droits lui gagnerent tous les suffrages; & le consentement unanime des peuples le porta sur le thrône. Son premier soin fut de le partager avec la généreuse Swanthuite, qui, après lui avoir appris les moyens de régner, l'instruisit encore dans l'art plus difficile de faire régner avec lui la paix, la douceur & la justice.

[525 AVANT J. C.]

L'histoire des Suédois, dans ces tems reculés, n'est proprement que le récit de leurs demêlés avec les Danois, leurs éternels ennemis. On voit, cette année, les deux peuples soumis à un seul chef, dans la personne de Hother. La plus glorieuse des conquêtes de ce prince fut celle de la belle Nanna, fille de Gévar, roi de Norwége. Dans ces siécles grossiers, les princes ga-

gnoient les femmes, comme les Etats, à la pointe de l'épée. Hoter triompha de tous ses rivaux. Outre la supériorité du courage, il avoit sur eux l'avantage d'être aimé.

[AN 140 DE J. C.]

Haldan II du nom, alors roi de Suède, se distingua particulièrement par son adresse & par son courage dans les combats singuliers, qui étoient alors fort en usage, & fut regardé, pour cette raison, comme le héros du Nord. Siwald, seigneur Suédois, après avoir tenté inutilement de dethrôner Haldan, le défia au combat, en son nom & en celui de ses fils qui étoient au nombre de sept. Haldan fit tête à ses huit adversaires, l'un après l'autre, & leur fit mordre la poussiere à tous.

Un homme obscur, nommé *Harthben*, qui n'avoit d'autre mérite qu'une taille de géant, & une force d'athlète, jaloux de l'honneur de se mesurer avec un roi, osa appeller au combat le redoutable Haldan, qui, sans égard à la qualité de l'adversaire, accepta le défi. Harthben se rendit sur le champ de bataille, accompagné de six champions résolus de prendre sa défense, s'il succomboit dans le combat. Leur nombre ne servit qu'à multiplier les victoires d'Haldan qui les terrassa tous successivement.

Le rare courage de ce prince parut avec

encore plus d'éclat, dans une autre occasion, parce qu'il étoit animé par l'amour. Un formidable géant, nommé *Grimmon*, lui disputoit le cœur de la princesse Thorilde, fille du roi de Norwége. Haldan le vainquit, & la princesse fut le prix de sa victoire.

Peu content d'affronter les dangers qui se présentoient, l'intrépide Haldan les cherchoit lui-même. Ayant appris qu'un certain Ebbon, homme vil, & qui faisoit le métier de corsaire, avoit épousé la fille d'Unguin, roi des Goths, il ne crut pas qu'il fût de son honneur de souffrir l'affront fait au sang des rois, dans la personne de cette princesse. Il alla deguisé présenter le combat à Ebbon, & lui donna la mort.

[170.]

L'yvrognerie de Fiolm, roi de Suède, fut la cause de sa perte. Ce prince, sans égard pour la majesté royale, admettoit à boire avec lui les plus vils de ses domestiques, & s'enyvroit souvent dans cette honteuse compagnie ; mais il arriva qu'un jour ses gens, pleins de mépris pour lui, & troublés par les fumées du vin, précipiterent le roi dans un grand tonneau, rempli de vin doux, exposé, au milieu de la cour, à leur avidité. Dans les Annales de Suorron, on lit que Fiolm, s'étant enyvré

dans un repas auquel le roi de Danemarck l'avoit invité, fut contraint de sortir, pendant la nuit, pour satisfaire quelque besoin naturel, mais que, dans l'obscurité, ne pouvant retrouver le chemin de sa chambre, il tomba dans une grande cuve pleine de vin doux, & s'y noya. Ce fait, s'il est vrai, nous montre que ces rois du Nord n'étoient pas alors si bien servis, que l'est aujourd'hui le moindre bourgeois.

[172.]

On raconte que Suercher ou Suergdéor, roi de Suède, passant auprès d'une caverne redoutée, dans tout le pays, comme la demeure d'un fameux magicien, pour braver la superstition populaire, se piqua d'honneur d'y entrer seul, & l'on assure qu'il n'en revint pas.

[173.]

Olaüs Magnus rapporte que le roi Walander exerçoit publiquement le métier de brigand, & détroussoit les passans sur les grands chemins; & tandis que les autres brigands se contentoient de prendre l'argent & les habits des voyageurs, Walander, pour se distinguer du commun, leur enlevoit jusqu'à la chemise. Si l'on jugeoit, par les mœurs du roi, de celles des sujets, on concevroit une étrange idée des Suédois de ces tems-là.

[176.]

La Suède vit renouveller, cette année, l'aventure tragique de Jason & de Médée. Le roi Wisbur ayant répudié sa femme dont il avoit deux enfans, & qui lui avoit donné en mariage une très-riche dot, partagea son thrône avec une de ses maîtresses. La princesse, si cruellement traitée, confia le soin de sa vengeance à ses deux fils. Ils allerent, de sa part, sommer Wisbur de restituer à leur mere les richesses qu'elle lui avoit apportées; &, sur son refus, ils embraserent le palais; & Wisbur avec la nouvelle reine, furent la proie des flammes.

[178.]

La Suède, alors gouvernée par Domalder, fut affligée de la plus terrible famine; & les moyens, que la superstition employa pour la faire cesser, furent encore plus tristes que le fléau qui desoloit les Suédois. Voyant que les sacrifices d'animaux n'étoient pas capables d'appaiser leurs dieux, ils crurent que des victimes humaines leur seroient plus agréables; mais, la famine continuant toujours ses ravages, les Suédois s'imaginerent que, pour expier les crimes du peuple, des hommes vulgaires ne suffisoient pas; &, dans cette idée, ils immolerent leur roi.

[186.]

Le roi Agnius revenoit d'une expédition glorieuse, contre les Finlandois, chargé d'un riche butin, & emmenant avec lui la princesse Schialva que le roi de Finlande lui avoit donnée pour ôtage. Vivement épris des charmes de cette princesse, il ne put modérer ses desirs jusqu'à son retour en Suède, & se hâta de l'épouser, en pleine campagne, sous une tente. Schialva ne vit dans son époux, que l'ennemi de sa patrie. Elle épia le moment où Agnius, étourdi par les fumées du vin, étoit plongé dans le sommeil; &, secondée par les filles de sa suite, elle pendit le malheureux prince aux branches d'un arbre. Elle trouva ensuite le moyen de s'enfuir dans son pays.

[200.]

Ingo, prince livré aux plaisirs & à la debauche, régnoit alors dans la Suède. Après avoir épuisé les plaisirs ordinaires, il osa porter ses desirs criminels jusques sur la femme de son frere Alver. Ce prince, plus digne du thrône qu'Ingo, étoit alors occupé dans une expédition militaire, du côté de la Russie; mais, tandis qu'il cueilloit des lauriers, loin de la Suède, il recevoit dans sa patrie un affront dont les héros ne sont pas plus exempts que les autres. Alver, de retour de ses conquêtes, fut témoin de

son deshonneur domestique ; &, dans le premier mouvement de sa fureur, il poignarda son perfide frere. Ingo, blessé, eut assez de force pour venger sa mort, en portant à son tour un coup mortel à son assassin.

[327.]

Haquin, un des plus heureux princes de son siécle, voyoit la Suède, le Danemarck & la Gothie soumis à ses loix. Dix enfans, soutiens de sa maison, le rendoient le plus fortuné des peres. Mais, au milieu de tant de prospérités, il étoit rongé par la crainte de les voir bientôt finir par sa mort. Il consulta les dieux, pour sçavoir combien de tems il avoit encore à vivre. Les dieux, jaloux de sa prospérité, lui firent entendre dans un songe, qu'il n'y avoit que la vie de ses enfans, qui pût prolonger la sienne. Ce pere barbare n'hésita point à sacrifier l'espoir de sa postérité au desir insensé de vivre quelques années de plus. Après avoir immolé neuf de ses enfans, il préparoit le même sort au dernier, lorsque le peuple, indigné de ces cruels sacrifices, se souleva contre ce prince dénaturé, & l'empêcha de faire périr le dernier rejetton de sa famille. Haquin n'ayant plus d'enfans à sacrifier, ne tarda pas à descendre au tombeau. Ce trait n'est peut-être qu'une fable, ou plutôt une allégorie inven-

tée par les historiens Suédois, pour faire voir combien les vieillards sont attachés à la vie.

[366.]

Le roi Adelus, après avoir étendu ses conquêtes dans le Danemarck, de retour dans la ville d'Upsal, rendoit aux dieux des actions de graces solemnelles, & faisoit en triomphe le tour du temple, monté sur un cheval superbe; mais un accident funeste changea bientôt en deuil cette fête magnifique. Le roi, au milieu de sa pompe, tomba de cheval, & se tua.

[500.]

Ingo II du nom ne fut célèbre que par sa cruauté, & par les crimes de sa famille. On dit que la nature avoit donné à ce prince des inclinations douces & paisibles; mais Suibdager, roi de Norwége, qui fut chargé de son éducation, le nourrit, dit-on, avec des cœurs de loups; aliment qui inspira à ce jeune prince une férocité sanguinaire. Aussi-tôt qu'il fut monté sur le thrône, il s'occupa des moyens d'ôter la vie à plusieurs petits princes, dont les fréquentes révoltes avoient troublé le règne de ses prédécesseurs. Pour y réussir, il eut l'adresse d'en rassembler le plus qu'il put dans une maison à laquelle il fit mettre le feu, pendant la nuit, & où ces malheureux

princes furent tous consumés. Après cette exécution, il s'empara de leurs Etats.

La princesse Aza, digne fille d'un tel pere, ayant épousé Gudrot, prince de Scanie, égorgea ce prince infortuné avec son frere, & revint ensuite s'applaudir, auprès de son pere, du succès de son crime.

Tous ces forfaits ne demeurerent pas long-tems impunis. Ingo, vivement pressé par Evar, prince de Danemarck, & se voyant sur le point d'être pris, se brûla dans son palais, avec sa fille Aza & presque toute sa famille, & périt ainsi, par un juste retour, du même supplice qu'il avoit fait souffrir à tant de princes.

Un prince aussi cruel qu'Ingo, ne paroissoit guères fait pour être législateur : cependant on prétend qu'il rassembla les différentes loix du royaume, & en fit un corps. Après la mort d'Ingo, on trouve dans l'Histoire de Suède un vuide de près de trois cens ans.

[829.]

Cette année est l'époque de la prédication du Christianisme dans la Suède. Louis le Débonnaire, roi de France, ayant appris, par le rapport des ambassadeurs Suédois, qu'il y avoit dans ce royaume un grand nombre de personnes qui desiroient de se faire Chrétiens, & que le roi de Suède lui-même seroit charmé que l'Evangile fût

annoncé dans ses Etats, chargea un moine, nommé *Vitmar*, & S. Ansgaire, archevêque de Hambourg, de porter dans ce royaume la lumiere de la foi; & cette mission ne fut pas sans fruit.

[993.]

La religion Chrétienne commence de faire de grands progrès dans la Suède. Le roi Olaüs, II du nom, fait prier Ethelred, roi d'Angleterre, de lui envoyer quelques missionnaires pieux & sçavans. Il donne lui-même l'exemple à ses sujets, & reçoit le baptême. L'eau dont il fut baptisé, fut puisée dans une fontaine que l'on voit encore aujourd'hui, près de Husbye, & qui s'appelle *la fontaine de S. Siffroy*. La piété d'Olaüs se signala par un tribut qu'il s'engagea de payer au pape, tous les ans, de l'avis des prélats Anglois; démarche qui fit donner à ce prince le honteux surnom de *Tributaire*.

Une action d'Olaüs, beaucoup plus glorieuse, c'est la réunion du royaume des Goths à celui de Suède.

[1022.]

Le Christianisme s'étendit de plus en plus dans la Suède, sous le règne d'Amund, fils d'Olaüs. Ce prince se distingua aussi particulièrement par la sévérité avec laquelle il fit observer la justice dans ses

Etats. L'Histoire fait mention d'une de ses loix, qui fait assez connoître son caractere. Elle ordonnoit qu'on détruisît, & que l'on brûlât une partie de la maison de celui qui auroit causé quelque dommage à un autre; c'est ce qui lui fit donner le surnom de *Kolbrenner*, qui signifie *brûleur de charbon*.

[1144.]

Les moines sont introduits dans la Suède, par les soins du roi Suercher, II du nom. Cette pieuse institution ne rendit pas son règne plus heureux. Ce prince alloit à l'église, sur un traîneau, la nuit de Noël, assez peu accompagné, lorsqu'un de ses domestiques l'assassina. Le monastere d'Alwastra, qu'il avoit fondé, fut le lieu de sa sépulture.

[1154.]

L'Histoire distingue avec raison le roi Eric, IX du nom, de cette foule de princes qui régnerent sur la Suède, dans les premiers siécles, & qu'on se dispense de nommer, parce que leurs actions se bornerent à quelques expéditions contre les Danois & autres peuples voisins, & que la plûpart n'eurent d'autres vertus qu'un courage aveugle & féroce*. Eric sçut ré-

* Pour ne rien laisser à desirer au lecteur, nous

gner. Il fit fleurir la paix dans ses Etats; réforma les abus qui s'y étoient glissés; &, persuadé que la justice est le plus solide fondement des Empires, il rassembla un corps de loix, qui conserve encore aujourd'hui le nom de son auteur. Les rois dévots ne sont pas quelquefois les meilleurs pour le peuple. La piété d'Eric, réglée par la raison, ne s'occupa que du bonheur de ses sujets. Quoique naturellement porté à la paix, il sçut cependant faire heureusement la guerre. Il soumit à ses loix la Finlande; &, ce qui est plus glorieux pour lui, il contribua beaucoup à retirer de l'idolatrie les peuples de cette province. Un prince, tel qu'Eric, méritoit une fin plus heureuse. Ce bon roi fut assassiné dans son palais par quelques mécontens.

[1162.]

A la priere du roi Charles Suercherson, le pape Alexandre III décora l'évêque d'Upsal du *pallium*, & du titre d'*archevêque*; mais le pontife vendit bien cher cette faveur. Tous les Suédois, qui avoient des enfans, furent condamnés à payer un tribut au saint siége; & les biens de ceux qui mouroient sans enfans, lui furent dévolus.

---

donnerons à la fin du volume des tables chronologiques des rois de Suède, de Danemarck, de Norwége, de Pologne & des Czars de Russie.

lus. Cette taxe ſi accablante pour le royaume fut abolie ſous le pontificat de Grégoire X.

[1251.]

Waldemar, roi de Suède, étant encore mineur, Birger-Jerl, ſon pere, chargé de l'adminiſtration du royaume, fit pluſieurs établiſſemens utiles. La ville de Stockholm, devenue depuis la capitale du royaume, lui doit ſon origine & ſes fortifications. Entre pluſieurs loix très-ſages qu'il fit publier, on remarque celle qui admettoit les femmes à la ſucceſſion de leurs parens, dont juſqu'alors elles avoient été privées. Il étoit dit que les femmes hériteroient de la troiſieme partie des biens de leur parens, en ligne directe, & de la moitié, en ligne collatérale.

[1277.]

Magnus, duc de Sudermanie, devoit quatre mille marcs d'argent à Eric, roi de Danemarck. Eric, qui étoit redevable d'une grande ſomme d'argent à un certain Pierre Portze, le renvoya vers Magnus pour en être payé. Portze, homme téméraire & entreprenant, rebuté des délais éternels de Magnus, prépara une fête dans un château que le duc lui avoit cédé, en attendant qu'il lui payât la ſomme, qu'il lui devoit. Il fit enſuite prier Magnus de vouloir bien y aſſiſter. Le duc s'y rendit ſans dé-

fiance ; mais, dès qu'il fut entré dans le château, on s'assura de sa personne ; & Portze lui déclara qu'il ne lui rendroit point la liberté, qu'il n'eût été entièrement payé. On conçoit bien qu'il ne tarda pas à être satisfait. Mais, avant de laisser sortir le duc, il le fit jurer qu'il ne chercheroit jamais à se venger du tour qu'on lui avoit joué ; précaution qui ne fut pas inutile ; car on dit que Magnus, loin de conserver aucun ressentiment contre Portze, lui donna depuis plusieurs témoignages d'amitié.

[1279.]

L'ambitieux Magnus étant venu à bout de déthrôner son frere Waldemar, se fait couronner roi de Suède à Upsal, & prend le titre de *roi des Suédois & des Goths* ; titre que ses successeurs ont toujours conservé. Magnus étoit digne du thrône ; &, si l'on en excepte son ambition démesurée, il n'avoit aucun des vices qui caractérisent les usurpateurs & les tyrans. La Suède le compteroit entre ses plus grands rois, s'il n'avoit pas acquis la couronne par un crime. Naturellement généreux & magnifique, plein de douceur & d'équité, aussi sage roi, que brave guerrier, il se fit aimer & respecter de ses sujets. Il doit son surnom de *Ladelas* à une ordonnance qu'il publia, & qui décernoit les peines les plus

griêves à quiconque enleveroit quelque chose de la maison d'un paysan, sans le payer. La révolution, qui arriva au commencement de son règne, fournit un exemple remarquable de sa prudence & de sa politique. Magnus avoit admis dans le royaume plusieurs étrangers qu'il avoit comblés de faveurs; conduite qui excita les murmures des nobles Suédois, & principalement de la famille des Folckungers, une des plus illustres du royaume. On ne s'en tint pas aux plaintes. Les mécontens, ayant trouvé une occasion favorable, massacrerent les principaux de ces étrangers, parmi lesquels se trouva Ingemar, beau-frere du roi, & son favori. Ils s'assurerent aussi de la personne de Gerhard, comte de Holstein, pere de la reine. Magnus, craignant un soulevement général, fut assez maître de lui-même, pour cacher son ressentiment. Il flatta même avec tant d'adresse les principaux révoltés, qu'ils lui accorderent la liberté du comte de Holstein; mais, lorsque le calme fut rétabli dans le royaume, & qu'il sembloit que le roi avoit tout oublié, ce prince prit les plus justes mesures pour faire arrêter tous les Folckungers qu'il fit décapiter à Stockholm, à l'exception d'un seul d'entr'eux, qui en fut quitte pour une grosse somme d'argent.

[1301.]

Le commerce des esclaves est défendu dans la Suède, par une loi expresse. Birger, II du nom, qui régnoit alors, fait aussi publier un Recueil de loix, qui fut appellé en Suédois, *Konings Birgers-Lag;* ce qui signifie la *loi du roi Birger.*

Le règne de Birger, qui dura environ vingt-neuf ans, fut toujours agité par les guerres continuelles qu'il eut à soutenir contre ses freres qui le contraignirent à partager sa couronne avec eux. Birger, nourrissant dans son cœur le desir de se venger de ses freres, affecta pour eux la plus sincere amitié, & leur persuada, par ses caresses, qu'il avoit oublié tout le passé. Lorsqu'il s'apperçut qu'ils donnoient dans le piége, il les attira dans son palais; leur donna un magnifique souper; puis, au milieu de la nuit, lorsqu'ils reposoient tranquillement, Birger précédé d'une troupe de gardes, vint lui-même les arrêter dans leurs lits; les fit charger de chaînes, & leur fit mettre un carcan au col. Ils ne survécurent pas long-tems aux cruels traitemens qu'on leur fit souffrir, pendant leur captivité. Birger ne recueillit aucun fruit de cette barbarie: au contraire, les peuples se souleverent contre ce roi dénaturé. Birger n'eut d'autre ressource que de s'enfuir

en Danemarck. Les Suédois élurent pour roi, d'un consentement unanime, Magnus, neveu de Birger, quoiqu'il ne fût alors âgé que de trois ans. Ce prince fut surnommé *Smeeck*, parce que, dans une occasion importante, il se laissa séduire par les feintes caresses du roi de Danemarck.

[1365.]

Magnus avoit formé le projet d'abolir le sénat du royaume, & d'abaisser la puissance des nobles & des prélats qui, dans la Suède, étoient comme autant de petits Souverains indépendans; mais, quoique fortifié par l'alliance du Danemarck & de la Norwége, il ne put exécuter un dessein si hardi. Les Suédois, toujours invincibles quand ils combattoient pour la liberté, vainquirent en plusieurs combats Magnus & ses alliés, & le chasserent enfin du royaume. Ils jetterent les yeux sur Albert de Mecklembourg, neveu de Magnus, qu'ils proclamerent roi de Suède.

[1385.]

Albert, loin de profiter de la disgrace de son prédécesseur, avoit suivi ses traces, & avoit été plus loin que lui. Il s'étoit emparé des châteaux & des places fortes, auparavant occupées par les Etats, & par la noblesse. Il avoit réuni à son domaine la troisieme partie des fiefs dont le clergé

& les gentilshommes étoient en possession depuis long-tems. Pour appuyer ses desseins, il avoit rempli le royaume de soldats étrangers; &, pour fournir aux dépenses nécessaires, il avoit accablé le peuple d'impôts, & fait saisir les biens d'un grand nombre de séculiers & d'ecclésiastiques. De pareils attentats irriterent les nobles Suédois : ils déclarerent au roi, qu'ils ne le reconnoissoient plus désormais pour leur maître; mais, par une imprudence fatale à cette liberté qu'ils vouloient défendre, en fuyant le joug de leur propre roi, ils se soumirent au joug plus honteux & plus triste d'une femme & d'une reine de Danemarck. Ce fut auprès de Marguerite Waldemar, qui régnoit alors sur le Danemarck & sur la Norwége, que la noblesse Suédoise chercha du secours contre l'oppression. L'ambitieuse Marguerite saisit avidement une si belle occasion de réunir la Suède à ses deux autres royaumes. Elle leva une armée, & marcha contre Albert. Ce prince, croyant n'avoir rien à craindre d'une femme, s'égaya par plusieurs railleries ameres, sur le compte de Marguerite. Il poussa le mépris jusqu'à lui envoyer une grande pierre dont il la prioit de se servir pour aiguiser ses aiguilles & ses ciseaux. La défaite d'Albert, arrivée en 1388, fit cesser ses plaisanteries. Il fut pris & con-

duit devant la reine qui prit sa revanche. Elle le confina dans une prison, d'où ce prince ne sortit qu'après avoir renoncé à tous ses droits sur la Suède.

C'est dans les tems de troubles & de calamités que l'histoire d'une nation devient curieuse & attachante. La Suède libre & florissante ne nous a fourni, pendant l'espace de plusieurs siécles, qu'un petit nombre de traits dignes de fixer le lecteur. Mais, lorsqu'on voit ce même peuple, si fier & si jaloux de sa liberté, asservi tout-à-coup, par les mêmes moyens qu'il avoit pris pour se conserver libre, à ses implacables ennemis, &, ce qui est plus honteux encore, à une femme, c'est alors que l'intérêt commence; & c'est à cette époque, que nous commençons aussi à compter les rois de Suède, jusqu'ici peu dignes, pour la plûpart, d'occuper une place dans un ouvrage, où l'on n'admet rien qui ne soit intéressant.

MARGUERITE WALDEMAR.

[1392.]

CETTE princesse, après sa victoire, avoit été proclamée, d'un consentement unanime, reine de Suède. Les commencemens de son règne n'avoient pas donné lieu aux Suédois de se repentir de s'être soumis à ses loix. Mais, voyant qu'elle n'avoit point d'enfans, & craignant que sa mort ne les livrât de nouveau entre les mains d'Albert, ou de son fils, ils lui firent proposer de prendre un époux digne d'elle, qui lui donnât des héritiers de sa puissance. Marguerite, trop fiere pour vouloir partager l'autorité souveraine avec un mari, n'accepta point cette proposition; mais, pour satisfaire au desir des Suédois, elle nomma pour son successeur son petit-neveu Henri, duc de Poméranie, auquel elle donna le nom d'*Eric*. La jeunesse de ce prince ne lui donnoit pas lieu de craindre qu'il entreprît de troubler son gouvernement, & de lui faire la loi.

[1395.]

Marguerite, craignant avec raison que

son successeur, moins habile, ou moins heureux, ne pût pas conserver les trois couronnes quelle lui destinoit, résolut de cimenter par un traité solemnel l'union des trois royaumes, & de la rendre, s'il étoit possible, irrévocable. Les sénateurs & les principaux nobles du Danemarck, de la Norwége & de la Suède s'assemblerent par son ordre à Calmar, ville de la Suède. La reine leur présenta le jeune duc de Poméranie. Elle leur exposa dans un discours éloquent & persuasif les avantages que devoit leur procurer l'union intime des trois royaumes sous un seul roi, & les pressa de porter une loi solemnelle & fondamentale, qui affermît pour toujours cette union. L'éloquence de la reine lui gagna tous les suffrages. Les Etats, pour se conformer à ses intentions, porterent cette loi célèbre, connue sous le nom d'*union de Calmar*, & qui, destinée à rétablir la paix, fut la source des guerres sanglantes, qui désolerent le Danemarck & la Suède, pendant l'espace d'un siécle. En voici les principaux articles :

I. « Les trois royaumes n'auront qu'un seul & même roi, qui sera choisi tour-à-tour entre les principaux citoyens de chaque royaume, à moins que le roi défunt n'ait des enfans, ou des parens auxquels on défere la couronne, d'un consentement unanime. »

II. « Le roi établira tour-à-tour sa résidence dans chaque royaume. Il consommera les revenus, qu'il tirera de chaque royaume, dans le pays même qui les lui aura fournis, ou les emploiera à quelque établissement utile pour ce même royaume. »

III. Chaque royaume sera gouverné par ses loix particulieres, & conservera ses priviléges, son sénat, ses magistrats & ses loix. Les garnisons, qu'on mettra dans ses villes, seront composées de naturels du pays, & jamais d'étrangers, pas même d'habitans des autres royaumes unis.

La loi de Calmar eut le sort de tous les traités que les princes n'observent que lorsqu'ils ne sont pas assez puissans pour les rompre. L'ambition de Marguerite ne tarda pas à s'affranchir des entraves où l'on croyoit pouvoir l'enfermer. Elle s'empara avec adresse des principales forteresses. Elle confia les gouvernemens & les charges de la Suède à des seigneurs Danois, tandis que les Suédois se voyoient éloignés de tous les emplois de l'Etat, & traités comme étrangers dans leur propre patrie. Le seul Suédois, que la reine éleva aux honneurs, fut un jeune homme, nommé *Abraham Bronerson*, dont le principal mérite consistoit dans une figure agréable, qui plut à la reine. Ce choix n'échappa point à la critique des mécontens : ils ne s'en

tinrent pas aux propos injurieux, qu'un tel ſujet leur fourniſſoit ; ils allerent en corps porter leurs plaintes à la reine, munis d'une copie du traité de Calmar, & des titres de leurs priviléges, qu'ils ne lui préſenterent que pour lui reprocher de les avoir violés. Mais la reine, qui avoit la force de ſon côté, mépriſa ces repréſentations impuiſſantes : «Conſervez avec ſoin » vos titres & vos parchemins, leur dit-elle » d'un ton railleur ; & moi, je garderai les » forteresſes du royaume. »

Le clergé de Suède fut un des plus puiſſans ſoutiens du deſpotiſme de Marguerite. Cet ordre avoit toujours été le plus conſidérable & le plus diſtingué de tout l'Etat, par ſes grands biens, & par le crédit que la religion lui donnoit. Marguerite combla de bienfaits les évêques de Suède : elle confirma leurs priviléges, & ſe les attacha par les plus flatteuſes diſtinctions. Ce fut par leur ſecours, qu'elle acquit & conſerva une autorité abſolue dans le royaume.

[1397.]

Marguerite eut toujours une affection particuliere pour le Danemarck qui étoit le royaume de ſes peres. Elle enviſageoit les deux autres royaumes, comme des pays de conquête, qu'il falloit mettre à contri-

bution ; mais elle regardoit le Danemarck comme le fondement de ſa force, & de ſa puiſſance ; c'eſt ce qu'elle fit entendre au jeune Eric, par ces paroles remarquables : « Les productions de la Suède fourniront à votre ſubſiſtance ; les fourrures de la Norwége ſerviront à vous vêtir, mais les peuples du Danemarck ſeront votre défenſe. »

[1411.]

Le règne glorieux de Marguerite finit cette année par ſa mort. Cette princeſſe, égale aux plus grands rois, fut ſurnommée à juſte titre la *Sémiramis du Nord.*

ERIC XIII.

[1411.]

CE prince, héritier des trois couronnes de Marguerite, mais non de ses lumieres & de ses talens, abandonna la Suède à des gouverneurs Danois, qui l'opprimerent par les plus cruelles vexations. Le peuple se vit bientôt réduit à la derniere misere, & l'avarice des Danois enleva tout l'or & l'argent, qui étoit dans le royaume. Il fallut se servir d'une monnoie de cuivre; ce qui fit tomber le commerce, & ruina entièrement le pays.

[1429.]

Le triste état des Suédois n'étoit pas capable de toucher un prince aussi cruel qu'Eric, qui, dans son humeur sauvage, n'épargnoit pas même les personnes qui devoient lui être les plus cheres. De retour d'une expédition malheureuse, ce prince déchargea sa colere sur la reine Philippine, son épouse, princesse douée d'un courage au-dessus de son sexe, & qui, l'année précédente, avoit forcé les ennemis de se retirer de devant Coppenhague. Eric, sans

égard pour cet important ſervice, ſans ſonger même que la reine étoit enceinte, la traita d'une maniere indigne du dernier des hommes, & lui cauſa une fauſſe couche.

[1434.]

Le mécontentement univerſel des Suédois commença d'éclater dans la Dalécarlie, province encore plus ravagée que les autres. Un ſimple gentilhomme, nommé *Engelbrecht*, oſa tenter de délivrer ſon pays de l'oppreſſion. A la tête des payſans de ſon canton, il tailla en piéces les troupes Danoiſes; ſouleva quelques provinces voiſines; fit raſer les forteresſes élevées par le roi, & abolit les impôts odieux, qu'il avoit établis. Ces mouvemens donnerent lieu à une aſſemblée des ſénateurs du royaume. Engelbrecht, précédé de mille payſans, ſe rendit au lieu où le ſénat étoit aſſemblé. Il y entra tout armé; &, après un diſcours pathétique contre le gouvernement des Danois, il tira ſon épée, & jura d'exterminer le premier qui voudroit s'oppoſer au deſſein qu'il avoit de rendre la liberté à ſa patrie. Les ſénateurs, épouvantés, abjurerent par un acte ſolemnel l'obéiſſance qu'ils avoient promiſe au roi Eric.

Ce n'étoit pas ſeulement dans la Suède que le gouvernement d'Eric étoit déteſté;

les Danois même n'étoient pas à l'abri de sa tyrannie. Ils se souleverent contre lui; le chasserent du Danemarck, & déféreront la couronne à Christophe de Bavière, son neveu. Ce nouveau prince fut aussi reconnu par les Suédois qui, sans doute, attendoient de lui un gouvernement plus doux. Ils se tromperent. Christophe marcha sur les traces de ses prédécesseurs, & se fit un point capital de vexer & d'assujettir la Suède. Sa mort, arrivée en 1448, délivra les Suédois de ce nouveau tyran.

[1448.]

Christiern I, comte d'Oldembourg, & chef de la maison qui occupe aujourd'hui le thrône de Danemarck, élu roi par les Danois, ne fut point reconnu par la Suède à qui toute domination étrangere étoit devenue odieuse. Les Etats assemblés choisirent pour roi Charles Canutson, grand-maréchal de Suède, gouverneur de Finlande, qui fut aussi reconnu pour roi de Norwége.

CHARLES CANUTSON.

[1453.]

Le nouveau monarque, iſſu d'une des plus illuſtres maiſons de la Suède, étoit un prince ambitieux, mais d'un caractere dur, hautain, & peu propre à concilier les eſprits, dans ces tems de troubles & de factions. Fier de ſa nouvelle puiſſance, il forma le deſſein d'abaiſſer les prélats dont il auroit dû gagner l'amitié. En conſéquence, il porta une loi qui ordonnoit de faire la recherche des biens du domaine de la couronne uſurpés par les eccléſiaſtiques, & qui défendoit de faire déſormais aucunes fondations. La loi, conſidérée en elle-même, étoit ſage & utile ; mais, dans les circonſtances préſentes, elle fit le malheur de la Suède & de ſon roi. Les prélats irrités accuſerent publiquement Canutſon d'héréſie, & ſe ſouleverent contre lui. Jean de Salſtat, archevêque d'Upſal, fit dire à Chriſtiern de ſe rendre promptement en Suède, l'aſſurant que tous les évêques ſe rangeroient de ſon parti.

Chriſtiern ne ſe fit pas attendre. Une armée nombreuſe de Danois ne tarda pas

à

à paroître sur la frontiere de la Suède. Alors l'archevêque d'Upsal, ayant fait assembler tout le clergé, dit une Messe solemnelle, pendant laquelle il excommunia le roi Canutson; puis, se depouillant de ses habits pontificaux, qu'il mit sur l'autel, il s'engagea par serment de ne les plus reprendre, qu'il n'eût chassé de la Suède le monarque excommunié. Il se fit apporter une cuirasse & une épée, & sortit de l'église, ainsi armé, suivi d'une multitude prodigieuse de ses vassaux. La plûpart des évêques imiterent son exemple. On ne voyoit que prélats qui, changeant leur mitre en casque, & leur crosse en épée, combattoient dans la mêlée, contre leur Souverain. Quoique de pareils guerriers ne parussent pas devoir être fort redoutables, ils remporterent cependant une victoire complette sur le malheureux Canutson, qui se réfugia dans Stockholm; mais, n'étant pas en état de soutenir un siége, il sortit du royaume, & se retira à Dantzik. L'archevêque d'Upsal entra dans Stockholm en triomphe, & fit reconnoître Christiern pour roi de Suède.

CHRISTIERN I.

[1458.]

L'ARDEUR guerriere de l'archevêque d'Upſal s'étant un peu rallentie, ce prélat conſidéra de ſang froid la conduite peu décente, qu'il avoit tenue, & ne put s'empêcher de concevoir quelques ſcrupules d'avoir porté les armes contre ſon Souverain. Pour calmer ſa conſcience, il eut recours au pape Calixte III, qui lui accorda libéralement une abſolution très-ample pour lui, & pour tous ceux qui avoient ſuivi ſon parti.

[1464.]

L'archevêque d'Upſal s'étoit flatté que Chriſtiern, par reconnoiſſance, lui laiſſeroit l'adminiſtration du royaume de Suède; mais il fut bien trompé dans ſes eſpérances. Chriſtiern, redoutant peut-être l'eſprit inquiet & entreprenant du prélat, prit en main les rênes du gouvernement, ſans daigner ſeulement le conſulter. L'archevêque, indigné de ſe voir mépriſé, fit éclater ſon dépit & ſon mécontentement. Il s'emporta même en menaces contre le roi, qui ſaiſit

ce prétexte pour le faire arrêter & l'envoyer prisonnier en Danemarck.

Quelques auteurs racontent différemment la disgrace de ce prélat. Ils disent qu'ayant été chargé par le roi de lever quelques impôts dans la province d'Upland, les habitans, déja réduits à la misere, & hors d'état de payer, se souleverent ouvertement; que Christiern soupçonna le prélat d'être lui-même l'auteur du soulevement, & le fit arrêter.

Quoi qu'il en soit, Christiern eut lieu de se repentir de n'avoir pas menagé davantage un homme aussi puissant que l'archevêque. Son neveu Catil, évêque de Lincoping, entreprit de le venger, & y réussit. Il leva des troupes; vainquit les Danois en plusieurs combats, & força Christiern à se retirer en Danemarck. Canutson fut rétabli sur le thrône par les mêmes mains qui l'en avoient chassé. Catil & ses partisans le rappellerent en Suède où il fut de nouveau reconnu roi.

[1465.]

Christiern avoit rendu la liberté à l'archevêque d'Upsal, & l'avoit renvoyé en Suède, avec la qualité d'Administrateur. Le prélat n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il résolut de déthrôner une seconde fois le roi Canut-

ſon. Il leva des troupes, & marcha contre ce prince. La bataille ſe donna ſur le lac Méler, qui étoit alors glacé. Le roi fut vaincu, & tomba entre les mains de ſon ennemi qui le rélégua dans un château de la Finlande, après l'avoir forcé de renoncer publiquement à tous les droits qu'il pouvoit avoir ſur la couronne de Suède.

L'archevêque, ſe ſouvenant du traitement qu'il avoit éprouvé de la part de Chriſtiern, voulut jouir ſeul du fruit de ſa victoire, & ne fit aucune mention du roi de Danemarck. Il partageoit avec les principaux ſeigneurs de ſa faction l'autorité ſouveraine; & le gouvernement n'étoit plus qu'une anarchie, preſqu'auſſi funeſte que la ſervitude, & qui ne finit qu'à la mort de l'archevêque, arrivée en 1467.

[1468.]

Canutſon, deſtiné à ſervir de jouet à la fortune, eſt reporté ſur le thrône, pour la troiſieme fois, par les deſirs du peuple ennuyé d'une liberté qui lui étoit à charge. Après tant de diſgraces, il eut à peine le tems de reſpirer ſur le thrône: la mort ſe hâta de le lui ravir pour toujours, en 1470.

STEEN-STURE, *Administrateur.*

[1471.]

CANUTSON, en mourant, avoit désigné pour son successeur Steen-Sture, son neveu. Les sénateurs se conformerent aux intentions du roi défunt ; & malgré les brigues de la faction de Christiern, Steen-Sture fut élu administrateur. Son oncle lui avoit conseillé sagement de se contenter de ce titre plus agréable aux Suédois, que celui de Roi. La dignité d'administrateur étoit passagere, & sujette à être révoquée par les Etats généraux. Ce n'étoit qu'une simple commission, pendant l'interrègne. Le pouvoir de l'administrateur s'étendoit spécialement sur les troupes, & sur tout ce qui concerne la guerre. Il étoit le général né du royaume. Dans les assemblées publiques, il étoit obligé de céder le pas à l'archevêque d'Upsal ; mais, à la tête des armées, il jouissoit de toute l'autorité d'un roi.

[1479.]

Au milieu des troubles dont la Suède étoit agitée, on est surpris de voir s'élever un établissement utile pour les arts. L'archevêque Jacques Ulfonis, avec l'ap-

probation du pape, fonde, cette année, l'université d'Upsal.

[1483.]

Après la mort de Christiern I, Jean, son fils aîné, ayant été élu roi par les peuples du Danemarck & de la Norwége, les Suédois furent invités à rentrer dans l'Union de Calmar, & parurent assez disposés à accepter la proposition, pourvu que le nouveau roi s'engageât d'observer plusieurs articles qu'ils dresserent. Jean souscrivit à tout; mais l'adroit administrateur, sans s'opposer ouvertement à la réception de ce prince, lui suscita tant de chicanes au sujet des articles qu'il s'étoit engagé d'observer, avant de pouvoir être reconnu roi de Suède, que, pendant quatorze ans, il fut impossible au roi Jean de mettre le pied dans le royaume.

[1495.]

La politique de l'administrateur sembloit être à bout. Les Etats s'étoient assemblés à Calmar; le roi Jean devoit s'y rendre, & conclure enfin avec l'administrateur; mais le hazard, au défaut de la ruse, recula encore les prétentions du roi, & prolongea le pouvoir de l'administrateur. Pendant la route, le feu prit malheureusement à un vaisseau dans lequel le roi avoit déposé tous les papiers & les titres qui appuyoient ses droits, & qu'il devoit mon-

trer à l'assemblée. L'administrateur, charmé d'avoir trouvé cette occasion de rompre une négociation qui n'avoit pour but que l'anéantissement de son autorité, s'obstina malignement à ne point traiter avec le roi Jean, qu'il ne vît ses titres & ses papiers.

[1497.]

Steen-Sture, qui avoit encouru la haine du sénat & du clergé, est déposé de son administration. L'assemblée résolut, d'un consentement unanime, de reconnoître le roi Jean; mais Steen-Sture, aimé des soldats & du peuple, étoit assez puissant pour se maintenir dans sa dignité, malgré ses ennemis. Il fit éprouver son ressentiment à plusieurs prélats qui lui étoient opposés. L'évêque de Lincoping fut arrêté: le palais de l'archevêque d'Upsal fut réduit en cendres; & peut-être que Steen-Sture l'auroit enfin emporté sur le sénat, & sur le clergé, si un ennemi, plus puissant que tous ceux qu'il avoit dans le royaume, ne l'eût contraint de céder. Le roi Jean, étant venu avec une puissante armée mettre le siége devant Stockholm, Steen-Sture, hors d'état de se défendre, consentit enfin, par nécessité, à recevoir pour roi un prince qu'il avoit écarté du thrône de Suède, aussi long-tems qu'il avoit pu. Jean, pour se venger de ses délais, le dépouilla, l'année suivante, de la plus grande partie de ses biens.

[1501.]

Les commencemens du règne de Jean flattoient agréablement les peuples fatigués de tant de vexations & de cruautés. Tout annonçoit un gouvernement doux & moderé, lorsque, tout-à-coup changeant de conduite, il se montra aussi dur qu'aucun de ses prédécesseurs, & souleva les Suédois par des taxes exorbitantes. Steen-Sture ne s'oublia pas dans ces troubles. Il fut le plus ardent à fomenter la sédition, & à préparer une révolution contre le roi, parce qu'à tous égards, il y avoit le plus d'intérêt. Le succès répondit à son attente : son parti prévalut. Jean effrayé s'enfuit en Danemarck, & le peuple nomma de nouveau Steen-Sture administrateur; mais il ne jouit pas long-tems de cette dignité, & mourut en 1503. Le bruit courut qu'il avoit été empoisonné. Steen-Sture eut sans doute des talens supérieurs. Il sçut réunir la souplesse d'un négociateur adroit, l'intrepidité d'un brave soldat, la prudence d'un habile capitaine, la politique d'un vieux ministre; mais avec ces qualités brillantes, il fut plus funeste qu'utile à sa patrie; & son ambition, qui, dans des jours plus heureux, eût été une vertu, fut regardée comme un crime dans ces tems de troubles & de discordes civiles.

SWANTE-NILSON-STURE,
Administrateur.

[1504.]

LE roi Jean s'imagina pouvoir recouvrer la Suède, sous le nouvel administrateur ; mais les Suédois, qui avoient éprouvé déja la dureté de son gouvernement, s'y opposerent d'une voix unanime. Cependant ils convinrent d'une trêve avec les Danois ; &, lorsqu'elle fut expirée, ils accepterent la proposition qui fut faite de tenir une assemblée générale à Calmar, pour rétablir la paix & l'union. Mais, le roi ayant fait approcher une puissante flotte du lieu de l'assemblée, les sénateurs Suédois craignant qu'on n'employât la violence pour les faire consentir à quelque chose de contraire à la liberté de leur patrie, ne se trouverent point dans l'assemblée ; ce qui mit le roi dans une si furieuse colere, qu'il ordonna aux sénateurs de Danemarck & de Norwége de faire le procès à ceux de Suède, qui furent condamnés à être privés de leurs biens, & dégradés de leur noblesse ; sentence que le roi commença de mettre en exécution, dès l'année suivante, dans le Danemarck & dans la Norwége, en s'emparant des biens que possédoient, dans ces

deux royaumes, les ſeigneurs Suédois. Mais ils aimoient mieux perdre une portion de leurs biens, & conſerver leur liberté. Jean, malgré ce coup d'éclat, ſe vit plus éloigné que jamais du thrône de la Suède ; & l'adminiſtrateur, beaucoup plus grand homme que ſon prédéceſſeur, ſe conduiſit avec tant de ſageſſe & d'habileté, que, pendant tout le tems de ſon adminiſtration, qui fut trop court pour la Suède, les Danois n'oſerent former aucune entrepriſe contre ce royaume.

[1512.]

La Suède perd, cette année, le plus grand homme qu'elle eût poſſédé depuis long-tems, dans la perſonne de l'adminiſtrateur Swante-Nilſon-Sture qui mourut à Weſteraas. Auſſi abſolu dans la Suède, que le fût jamais aucun roi, ce ſeigneur n'employa le pouvoir dont il étoit revêtu, que pour procurer au peuple la tranquillité & l'abondance. Il fit trembler le Danemarck, & força le roi Jean de conclure une trève avec les Suédois. Sa modeſtie, ſa douceur & ſa modération le rendirent également cher au peuple & à la nobleſſe. Il attira même à ſon parti quelques évêques qui ne purent ſe défendre de rendre juſtice à ſon mérite. On n'étoit pas accoutumé à voir réunies les qualités qui font les grands princes, avec celles qui rendent un homme aimable.

STÉNON, *Administrateur.*

[1515.]

LE sénateur Eric Trolle, & le prince Sténon, fils du dernier administrateur, s'étoient mis sur les rangs pour remplir cette importante dignité ; mais Sténon l'avoit emporté sur son adversaire, que ses liaisons avec les Danois avoient rendu odieux à la nation. Cependant, par forme de dédommagement, on avoit engagé l'administrateur à consentir que l'archevêque d'Upsal se demît de sa dignité en faveur du fils d'Eric Trolle, jeune homme d'un orgueil & d'une fierté insupportables, qui, revêtu d'une dignité aussi importante, pouvoit faire beaucoup de mal à l'Etat. En effet le nouvel archevêque, plein d'une haine mortelle contre l'administrateur qui l'avoit emporté sur son pere, se lia secrettement avec Christiern II, roi de Danemarck, successeur de Jean. Il avoit formé dans la Suède un parti redoutable, lorsque ses desseins furent découverts par une voie singuliere.

Jean-Ange Arcemboldi, légat du pape Léon X dans les royaumes du Nord, y

faisoit alors un commerce public d'indulgences, & tiroit des sommes immenses de tous les endroits par où il passoit. Christiern n'avoit osé s'opposer à une mission si funeste à ses Etats, dans la crainte de se priver du secours du clergé de Suède, s'il se brouilloit avec la cour de Rome; &, lorsque le légat, après avoir ravagé le Danemarck, fut sur le point de partir pour se rendre en Suède, il le combla d'honnêtetés & de politesses. Il le pria d'employer son crédit pour ramener à son obéissance le royaume de Suède, conformément au traité de Calmar; &, pour l'engager plus avant dans ses intérêts par une entiere confiance, il lui découvrit que l'archevêque d'Upsal, & la plûpart des évêques Suédois étoient dévoués à son parti; que les gouverneurs des châteaux de Stockholm & de Nicoping devoient les lui livrer dès qu'il paroîtroit, & finit en le chargeant de concerter avec l'archevêque d'Upsal les moyens de hâter la révolution qu'il méditoit. Le légat, après avoir fait au roi de Danemarck mille protestations d'attachement, se rendit en Suède; &, dans le premier entretien qu'il eut avec l'administrateur, il ne manqua pas d'exhorter vivement ce prince à se réconcilier avec l'archevêque d'Upsal, & à rétablir l'Union de Calmar. La chaleur avec laquelle il s'ex-

pliqua ſur ces articles étrangers à ſa miſſion, fit ſoupçonner à Sténon que le légat étoit dans les intérêts de ſes ennemis, & connoiſſoit tous leurs ſecrets. Pour les découvrir, il réſolut d'attaquer le légat par ſon foible, & de flatter ſon avarice. Il lui donna donc le pouvoir le plus ample pour diſtribuer ſes indulgences dans tout le royaume. Le légat, muni de cette permiſſion, fit une récolte abondante dans la Suède. L'adminiſtrateur lui-même, affectant un pieux deſir de gagner ces indulgences, en acheta un grand nombre qu'il paya en roi. Toute la nobleſſe ſuivit ſon exemple, & contribua à remplir les coffres du légat. Pour achever de corrompre cet avare prélat, l'adminiſtrateur n'exigea aucun droit pour l'argent qu'il voudroit faire ſortir du royaume; bien différent des princes d'Allemagne, qui en avoient demandé le tiers. Le légat ne put tenir contre cette derniere grace; &, dans un épanchement de cœur cauſé par la joie, il lui décrivit les liaiſons de l'archevêque d'Upſal, & du clergé de Suède, avec le roi de Danemarck; la trahiſon des gouverneurs des châteaux de Stockholm & de Nicoping, lui recommandant de profiter de cet avis, ſans donner aucun lieu de ſoupçonner de quelle part il le tenoit.

[1516.]

L'adminiſtrateur ſe hâta de convoquer le ſénat, & remplit l'aſſemblée de crainte, lorſqu'il lui apprit que l'Etat étoit à la veille de tomber au pouvoir des Danois ; qu'ils avoient un parti puiſſant dans le royaume, & que les gouverneurs de Stockholm & de Nicoping s'étoient engagés à remettre leurs châteaux à Chriſtiern. Les ſénateurs épouvantés le conjurerent d'employer toute ſon adreſſe pour ſauver la Suède d'un ſi preſſant danger. En conſéquence, il feignit de vouloir faire une revue ; &, ſous ce prétexte, il fit ſortir du château de Nicoping le traître gouverneur avec la garniſon, & introduiſit dans la place de nouvelles troupes, avec un nouveau commandant. Le gouverneur de Stockholm fut arrêté dans le palais même de l'adminiſtrateur, où le devoir de ſa charge l'appelloit. Ces deux ſeigneurs furent accuſés de trahiſon devant les Etats généraux, aſſemblés à Veſteraas ; & l'on commença d'inſtruire leurs procès. On tira d'eux l'aveu de leur crime ; &, dans leur dépoſition, ils nommerent l'archevêque d'Upſal, comme le chef du complot. Le prélat fut cité à comparoître devant les Etats ; &, ſur ſon refus, on chargea l'adminiſtrateur de le pour-

ſuivre comme un ennemi de l'Etat. Sténon convoqua toutes les milices du royaume, & vint mettre le ſiége devant la forteresſe de Steecke, où le fier Trolle s'étoit enfermé, malgré les avis des évêques les plus prudens de ſon parti; mais à peine Sténon avoit-il commencé les premiers travaux du ſiége, qu'il apprit que les Danois avoient fait une deſcente aux environs de Stockholm. Auſſi-tôt, laiſſant ſon infanterie devant la place, il vola à la rencontre des ennemis avec ſa cavalerie.

[1517.]

Après un combat ſanglant & opiniâtre, la victoire ſe déclare pour l'adminiſtrateur. Les Danois, qui purent échapper au carnage, regagnerent promptement leurs vaiſſeaux. L'honneur de cette journée fut déféré, d'une voix unanime, au jeune Guſtave, grand-enſeigne de la couronne, fils du ſénateur Eric Vaſa, petit-neveu du roi Canutſon, & couſin-germain de l'adminiſtrateur. La nature avoit accordé à ce jeune homme toutes les qualités qui font les héros: un eſprit grand & hardi dans ſes projets; une intrepidité à l'épreuve des plus grands dangers; un amour ardent pour la gloire, qui n'étoit balancé dans ſon cœur par aucune autre paſſion; une préſence d'eſprit, bien rare dans un jeune homme bouil-

lant & impétueux, telles étoient les qualités qui annonçoient la grandeur future de Gustave. C'étoit la premiere fois que ce jeune homme tiroit l'épée; & son coup d'essai fut une victoire. Après avoir enfoncé le bataillon ennemi, qui lui étoit opposé, il se jetta dans la mêlée; fit un horrible carnage des Danois; les poursuivit sans relâche jusqu'au bord de leurs vaisseaux, & mérita d'être regardé comme le principal auteur de la victoire. L'administrateur, après avoir chassé les Danois, revint promptement presser le siége de la forteresse de Steecke. Les amis & les partisans du prélat, découragés par la défaite des Danois, l'abandonnerent pour la plûpart. Mais, trop fier pour se rendre, Trolle se défendit en désespéré, & parut disposé à périr plutôt que de capituler; mais les principaux officiers de sa garnison le forcerent, malgré lui, d'en venir à un accommodement. L'administrateur, sans lui prescrire aucune condition, exigea seulement qu'il lui remît la place, & qu'il se rendît à Stockholm pour y être jugé par le sénat. L'archevêque se croyoit trop puissant & trop redoutable, pour avoir rien à craindre des sénateurs. Dans cette idée, il entra à Stockholm, avec une pompe & un appareil qui sembloient insulter à ses juges; mais sa fierté tomba

tomba tout d'un coup, lorsqu'il vit qu'on instruisoit juridiquement son procès, & qu'on se disposoit à le condamner. Le sénat, dont les décrets étoient soutenus par les troupes victorieuses de l'administrateur, déclara l'archevêque Trolle ennemi de l'Etat; le priva de son archevêché, & lui enjoignit de se retirer dans un monastere; Il ordonna aussi que la forteresse de Steecke fut rasée; remercia l'administrateur des soins qu'il s'étoit donnés, & promit de le soutenir contre le pape même, s'il vouloit prendre le parti de l'archevêque.

Le pape ne manqua pas en effet d'embrasser hautement la défense d'un des membres de l'Eglise. Il étoit déja fort mal disposé pour la Suède, qui, depuis longtems, ne payoit plus le tribut auquel le roi Olaüs s'étoit autrefois engagé envers le saint siége, & qui n'entretenoit presqu'aucune relation avec la cour de Rome. Il menaça l'administrateur des foudres de l'Eglise, s'il ne rétablissoit au plutôt l'archevêque dans sa dignité. Sténon ayant consulté le sénat sur ce qu'il devoit faire en cette occasion, on lui répondit que le vrai moyen de rendre inutiles les menaces du pape, étoit de les mépriser; &, sur cette réponse, Sténon n'eut aucun égard aux ordres de Sa Sainteté.

[1518.]

Le pontife irrité passa promptement des menaces aux effets. Il fulmina l'excommunication contre l'administrateur & le sénat, & mit le royaume en interdit. Il ordonna que la forteresse de Steecke fût rebâtie aux dépens du public, & que, pour dédommager l'archevêque, on lui payât une somme de cent mille ducats. Sa Sainteté terminoit cette bulle foudroyante, en priant le roi de Danemarck d'en procurer l'exécution, & de traiter les Suédois comme des schismatiques & des excommuniés. Ce dernier article révolta sur-tout les Suédois étonnés que le pere commun des fideles n'employât son pouvoir que pour soutenir les traîtres, & fomenter les guerres civiles; & le sénat porta une loi expresse, qui défendoit d'avoir aucun égard à cette bulle indigne du chef de l'Eglise.

Christiern, de son côté, se disposoit à bien seconder les intentions du saint pere, & se promettoit de grands avantages de cette bulle. Il entra, les armes à la main, dans la Suède, exerçant sur sa route les plus horribles ravages, & faisant afficher la bulle dans tous les lieux désolés par ses armes, pour montrer qu'en mettant tout à feu & à sang, il ne faisoit qu'exécuter les ordres du pape. Cependant les Suédois

s'armoient en tumulte, pour la défense de leur liberté. Dans le commun danger, tout citoyen étoit soldat. Les paysans descendoient du haut des montagnes, & sortoient du fond des forêts, couverts de peaux de bête, pleins d'un courage féroce, & avides de tremper leurs mains dans le sang des Danois. De pareilles troupes repousserent bientôt Christiern qui s'étoit avancé jusqu'à Stockholm dont il formoit le siége, & le forcerent de regagner ses vaisseaux, après avoir perdu une partie de son armée.

[1519.]

Christiern, connoissant l'inclination que l'administrateur avoit pour la paix, résolut d'en profiter pour se rendre maître de sa personne. Il lui fit proposer de passer sur sa flotte, où le mauvais tems l'avoit retenu jusqu'alors, pour conférer ensemble sur les moyens d'établir une paix solide. Sténon, plein de droiture & de franchise, eût accepté cette proposition, s'il n'en eût été empêché par la prévoyance du sénat. Christiern, voyant ses vues trompées par le refus de l'administrateur, eut recours à un autre artifice. Il fit dire à l'administrateur qu'il se rendroit lui-même à Stockholm, pour traiter de la paix, à condition qu'on lui donneroit pour ôtages Gustave, & six autres

ſeigneurs Suédois. Cette propoſition ayant été acceptée, l'amiral Danois, à la faveur d'une trève qui avoit été conclue, introduiſit dans le port de Stockholm grand nombre de ſoldats déguiſés en matelots pour favoriſer la trahiſon que Chriſtiern méditoit. En effet, Guſtave s'étant rendu ſur le port avec les autres ôtages, l'amiral Danois vint le complimenter, & le pria de paſſer dans ſa chaloupe pour aller à la rencontre du roi qui s'approchoit de Stockholm. Guſtave n'étoit guères d'humeur de ſe livrer ainſi à ſes ennemis, avant que le roi de Danemarck fût lui-même entré dans la ville. Mais les ſoldats Danois, diſperſés ſur le port, s'étant attroupés autour de lui, dans ce moment, il s'apperçut trop tard qu'il ne pouvoit plus reculer. Il entra donc dans le vaiſſeau de l'amiral, avec les autres ſeigneurs Suédois, & s'avança vers Chriſtiern, qui le fit auſſi-tôt déſarmer avec les autres ôtages, & envoya ſignifier à l'adminiſtrateur que, s'il refuſoit de le reconnoître pour roi, il alloit faire mourir tous les ôtages. Sténon, plein de fureur à cette nouvelle, arme toutes les barques & les vaiſſeaux qui ſe rencontrent dans le port, & vole à la rencontre de Chriſtiern, ſuivi de toute la nobleſſe de Stockholm, réſolu de périr ou de délivrer les ôtages. Mais Chriſtiern, ſecondé par le vent, ſe

dérobe à leur pourſuite, & rentre en Danemarck.

[1520.]

Chriſtiern ne perdoit point de vue le deſſein d'aſſujettir la Suède. Il commença par s'emparer d'un million de florins que le légat Arcemboldi avoit recueillis dans les royaumes du Nord, en vendant des indulgences, & qu'il ſe diſpoſoit à faire paſſer en Italie. Cet argent, joint à celui qu'il tira du Danemarck, lui ſervit à lever une armée nombreuſe, dont il confia le commandement à Otton Crumpen, l'un des plus habiles généraux qu'il y eut dans le Nord. Otton ſe hâta d'entrer dans la Gothie occidentale, & y mit tout à feu & à ſang. L'adminiſtrateur ne tarda pas à paroître, & ſe campa à l'entrée de la forêt de Tyvede. Otton, feignant d'être effrayé des approches de l'armée Suédoiſe, recula juſques ſur le lac Véter alors glacé. Sténon, trompé par le déſordre apparent de ſa retraite, laiſſa dans les bois ſon infanterie avec les payſans qui l'avoient ſuivi, & fondit ſur l'ennemi avec ſa cavalerie. Les Danois furent renverſés par l'impétuoſité de ſon premier choc. Mais ayant eu une jambe emportée d'un coup de canon, cet accident rallentit l'ardeur des Suédois qui furent enfoncés à leur tour, & prirent la

fuite. L'administrateur, emporté par ses gens sur un traîneau, mourut de sa blessure auprès de Stregnez. La valeur fut la principale qualité de ce prince; mais il n'avoit ni l'habileté ni la politique nécessaires pour gouverner un Etat.

Otton poursuivant sa victoire, chargea l'infanterie Suédoise, & les paysans qui lui fermoient l'entrée de la forêt du Tyvede. Les Suédois combattirent avec tout l'acharnement qu'inspire l'amour de la liberté. Les paysans, écumant de rage, se précipitoient dans la mêlée la plus épaisse, & vendoient chèrement leur vie; mais que peut la valeur aveugle, sans chef & sans discipline, contre une armée bien conduite & supérieure en nombre? Les Suédois, après s'être battus pendant long-tems, se sauverent en petit nombre dans les bois, laissant le champ de bataille, & le passage libre aux Danois.

Au premier bruit de la défaite des Suédois, l'archevêque Trolle sortit de sa retraite; rentra dans la ville d'Upsal, revêtu des ornemens d'une dignité qu'il avoit solemnellement abdiquée, & attira les habitans de cette ville au parti de Christiern. A son exemple, les autres évêques cabalerent dans leurs diocèses, & firent déclarer leurs villes & leurs vassaux en faveur du roi de Danemarck. Les Etats s'assemblerent à

Upsal, si l'on peut donner le nom d'Etats à une assemblée qui n'étoit composée que d'évêques, & de trois sénateurs. La dignité d'Administrateur y fut abolie : on rétablit l'Union de Calmar ; & Christiern II fut reconnu roi de Suède.

Il sembloit que la crainte des armes Danois eût éteint l'amour de la liberté dans les cœurs de ces Suédois autrefois si fiers. Tout plia sous le joug du vainqueur. Calmar & Stockholm furent les seules villes qui resterent fideles à la veuve de l'administrateur ; mais à peine Christiern eut-il passé en Suède, que le gouverneur de Calmar se rendit à la premiere sommation. Il n'y eut que Stockholm qui soutint un siége. Christine, veuve de l'administrateur, s'y étoit enfermée, & animoit par sa présence le courage des habitans ; mais la famine, plus redoutable que les armes des Danois, força enfin Christine à faire une capitulation qui rendit Christiern maître de tout le royaume.

CHRISTIERN II.

[1520.]

PENDANT que la Suède subissoit le joug d'un nouveau maître, Gustave erroit de ville en ville, cherchant inutilement les moyens de défendre la liberté de sa patrie. Christiern, après avoir fait de vains efforts pour l'attacher à son parti, lui avoit fait souffrir les plus indignes traitemens, & l'avoit ensuite confié à la garde d'un seigneur Danois, nommé *Eric Banner*, parent de Gustave, dans l'espérance qu'il réussiroit mieux que lui à le gagner. Gustave, qui, dans le château de Banner, avoit beaucoup de liberté, en profita pour s'enfuir, & se rendit d'abord dans la ville de Lubeck, qu'il essaya de soulever contre le roi de Danemarck. Mais, n'ayant pu y réussir, il s'embarqua sur un vaisseau marchand, qui le porta à Calmar, ville qui tenoit encore en apparence pour le parti de l'administrateur. Il exhorta la garnison à faire une vigoureuse résistance; mais la pauvreté de son équipage le fit regarder comme un aventurier. On le menaça même, s'il ne se retiroit, de le livrer à Chris-

tiern, qui le faisoit chercher de tous côtés. Ce malheureux seigneur, s'étant deguisé en paysan, se cacha dans un chariot chargé de paille, & passa ainsi au travers de l'armée Danoise. Il se rendit dans un de ses châteaux, situé dans la province de Sudermanie. De-là il écrivit à ses amis pour sonder leurs dispositions : il les trouva foibles & tremblans. Les paysans de la province, auxquels il s'adressa, ne lui montrerent pas plus de courage, & lui répondirent séchement que le roi de Danemarck ne les laisseroit jamais manquer de sel ni de harengs. Gustave, désespéré par cette réponse, & ne sçachant où trouver un asyle qui le pût dérober à la fureur des Danois, résolut de se retirer chez les Chartreux de Gryphysolme, dont ses ayeux avoient fondé le couvent; mais ces bons peres, prompts à oublier les bienfaits passés, ne jugerent pas à propos de le recevoir, de peur d'encourir l'indignation de Christiern. Rebuté par-tout, Gustave, accablé de douleur, retourna dans la province de Sudermanie, & resta, quelques mois, caché dans la maison d'un paysan, ancien domestique de sa maison.

Christiern, au comble de tous ses vœux, par la conquête de la Suède, n'étoit cependant pas sans inquiétude. Il connoissoit le caractere violent & impétueux des Suédois, & ne doutoit pas qu'à la premiere oc-

casion, ils ne secouassent un joug odieux. Pour prévenir cette révolution, il forma un projet digne des plus cruels tyrans; ce fut de faire périr tous les senateurs & les seigneurs les plus distingués de la Suède, afin que ce royaume, privé de défenseurs, fût désormais hors d'état de se révolter. Quelques écrivains font honneur de cet abominable projet à Sigebritte, femme Hollandoise, dont le roi étoit devenu éperdûment amoureux, quoiqu'elle ne fût ni jeune ni belle. Cette femme artificieuse gouvernoit à son gré l'esprit du monarque, qui n'étoit, en quelque sorte, que son premier ministre. Elle avoit déja donné des preuves de sa cruauté, & de la noirceur de son ame; & ce fut elle, à ce qu'on prétend, qui donna au roi le conseil d'exterminer le sénat Suédois; conseil qui ne fut que trop goûté par un prince d'un caractere tel que Christiern. Ce fut au milieu des fêtes qui accompagnerent son couronnement, que s'exécuta cette horrible tragédie; & l'archevêque d'Upsal en fut un des principaux instrumens. Christiern, après avoir été couronné roi de Suède des mains de l'archevêque, invita tous les seigneurs Suédois d'assister à une fête magnifique, qu'il donna dans le château. Le sénat s'y rendit en corps avec toute la fleur de la noblesse de Stockholm. Deux jours s'étoient écoulés en

plaisirs & en festins, lorsque, le troisieme, on vit paroître l'archevêque d'Upsal, qui, de concert avec Christiern, vint demander justice à ce prince contre l'administrateur défunt, & contre tous ceux qui l'avoient injustement condamné. Christiern renvoya la connoissance de cette affaire aux deux prélats Danois à qui le pape avoit adressé sa bulle contre l'administrateur: c'étoient Théodore, archevêque de Lunden, primat de Danemarck, & l'évêque d'Odensée, un de ses suffragans, hommes vendus aux passions de Christiern, & qu'il avoit choisis pour être, dans cette occasion, les ministres de sa cruauté. Ces prélats citerent à leur tribunal la veuve de l'administrateur; &, malgré l'absurdité d'une pareille conduite, ils forcerent une femme à répondre pour son mari sur des affaires d'Etat. Sa réponse noble & courageuse suffisoit pour justifier son mari, & tous ceux qui avoient suivi son parti; mais toute cette procédure contre des gens déja condamnés, ne se faisoit que pour la forme. Christiern, quoiqu'instruit parfaitement de tout ce qui s'étoit passé, fit apporter les registres publics, où il fit lire publiquement la condamnation de l'archevêque, & les noms de ceux qui l'avoient signée. Après cette lecture, le roi étant sorti de l'assemblée, aussi-tôt une troupe de soldats y entra. La veuve de l'adminis-

trateur, avec tous les sénateurs & nobles Suédois qui se trouverent dans le château, furent arrêtés prisonniers, &, sans autre formalité, condamnés à mort, comme hérétiques.

Le 8 de Novembre de cette année, jour marqué pour cette scène sanglante, le son des trompettes se fit entendre dès le matin. On proclama dans les rues une expresse défense à tous les habitans de sortir de la ville. La garnison prit les armes, & l'on posta des corps-de-garde dans les différens lieux de la ville. On avoit mis sur la grande place plusieurs piéces de canon, tournées contre les principales rues qui aboutissoient à cette place. On ignoroit la cause de tous ces préparatifs, & l'on n'osoit la demander, lorsque, vers midi, l'on vit sortir du château les illustres victimes que Christiern alloit immoler à son ambition. Leur supplice fut précédé de la lecture de la bulle du pape, & d'une proclamation faite par la bouche d'un officier Danois, qui déclaroit que le roi ne faisoit que se conformer aux ordres des commissaires apostoliques, & aux avis de l'archevêque d'Upsal.

On commença par trancher la tête aux prélats. Quand le tour de l'êvêque de Lincoping fut venu, il dit à l'officier Danois, qui étoit présent, que sous le cachet & le sceau de ses armes qu'il avoit apposés à l'arrêt de

l'archevêque, on trouveroit une preuve manifeste de son innocence, & le pria d'y faire regarder. On fit ce qu'il desiroit. Christiern leva lui-même la cire du cachet, & trouva dessous un billet dans lequel l'évêque protestoit que ce n'étoit que par force, & pour sa propre sûreté, qu'il souscrivoit à la condamnation de l'archevêque. La précaution, qu'avoit prise ce prélat politique, fut en cette occasion la cause de son salut.

Le bourreau vint ensuite aux seigneurs séculiers, dont le plus illustre étoit Eric Vasa, pere de Gustave. Il fut exécuté le premier; &, après lui, les consuls, les magistrats de Stockholm, & quatre-vingt-quatorze sénateurs furent décapités.

Christiern n'étoit pas encore satisfait. Quelques seigneurs étoient échappés à ses recherches. Soupçonnant qu'il étoient cachés dans la ville, il envoya pour les chercher plusieurs troupes de soldats qui, sous ce prétexte, exercerent dans Stockholm les plus affreux ravages. L'image de cette capitale de la Suède étoit alors celle d'une ville prise d'assaut, & abandonnée à la fureur du soldat insolent.

A la vue des maux qui déchiroient sa patrie, un gentilhomme Suédois répandit quelques larmes qui furent remarquées. Christiern en fut instruit. Il condamna le

trop sensible gentilhomme à périr de la mort la plus cruelle. Il fut attaché à un poteau : on lui coupa les parties naturelles ; on lui fendit le ventre, & on lui arracha ce cœur qui s'étoit ému en faveur de ses compatriotes. L'implacable Christiern étendit sa vengeance jusques sur le corps inanimé de l'administrateur, qu'il fit exhumer & jetter dans la place publique. Il vint, quelque tems, jouir de la vue de ces cadavres, & les fit ensuite porter hors de la ville où ils furent brûlés. Il avoit d'abord donné ordre qu'on noyât la veuve de l'administrateur ; mais l'avarice l'emporta, dans cette occasion, sur la cruauté. Les thrésors de l'administrateur sauverent la vie de sa veuve qui fut confinée dans une prison, pour le reste de ses jours.

Gustave apprit dans sa retraite l'horrible massacre qui s'étoit fait à Stockholm ; & cette triste nouvelle acheva de le désespérer. Il ne sçavoit à quoi se résoudre. Sa tête étoit mise à prix ; &, dans un pays rempli de troupes Danoises, il ne pouvoit faire un pas, sans risquer sa vie. Dans cette extrémité, il résolut de chercher un asyle dans les montagnes de la Dalécarlie, province habitée par des paysans féroces & jaloux de leur liberté, qu'il espéroit pouvoir soulever contre les Danois. Il se déguisa en paysan ; &, par des chemins escarpés & in-

connus, il arriva enfin dans la Dalécarlie, guidé par un paysan qui ne le connoissoit pas. Mais à peine fut-il entré dans ce pays, que son guide l'abandonna, après lui avoir volé tout son argent. Seul, & sans ressources, au milieu de ces montagnes, & parmi des peuples aussi sauvages que leur pays, il fut réduit, pour gagner sa vie, à travailler aux mines de cuivre, espérant du moins demeurer inconnu dans ces abysmes souterreins; mais dans ce triste état il fut encore reconnu. Le collet brodé de sa chemise le trahit. Le seigneur du village où il demeuroit, eut la curiosité de le voir; &, dans un vil manœuvre, il reconnut Gustave, son ancien compagnon d'étude. Dans la premiere chaleur de sa compassion, il lui promit tous les services dont il étoit capable, & s'engagea même de faire soulever en sa faveur les paysans de son canton. Gustave, qui ne desiroit rien davantage, le prit au mot; mais il eut lieu de voir dans cette occasion le peu de fonds qu'on doit faire sur les discours de la plûpart des hommes. La grandeur de l'entreprise intimida ce seigneur, qui n'étoit hardi qu'en paroles; & il fit tous ses efforts pour detourner Gustave d'un dessein auquel il l'avoit d'abord excité. Gustave, indigné de sa lâcheté, crut trouver plus de courage dans un gentilhomme, nommé *Péterson*, chez lequel il se

réfugia; & il ne trouva qu'un traître qui l'eût livré aux Danois, si la femme de Péterson, touchée de la bonne mine de Gustave, ne l'eût averti des desseins de son mari. A la honte des gentilshommes Suédois, ce fut un curé qui ouvrit à Gustave la premiere route qui le conduisit au thrône. Cet ecclésiastique, qui avoit un courage & une grandeur d'ame au-dessus de son état, contribua beaucoup à soulever les paysans de sa paroisse & des villages voisins. Gustave, par son avis, se montra, les jours de fête, à ces paysans assemblés; & sa noble fierté lui gagna les cœurs de ces peuples sauvages. Il leur représenta avec une éloquence pathétique la tyrannie & les cruautés des Danois, & leur inspira un violent desir de recouvrer leur liberté. Le vent du Nord, qui souffla continuellement pendant son discours, acheva de convaincre ses auditeurs grossiers, qui regardoient un pareil signe comme le plus heureux présage. Quatre cent d'entr'eux se rangerent autour de Gustave, & lui formerent une petite armée.

[1521.]

Gustave mena d'abord ses paysans contre le gouverneur de la province, & emporta d'assaut son château. Ce premier exploit contribua beaucoup à grossir son armée.

mée. Quelques gentilshommes Suédois, proscrits par Christiern, se rendirent auprès lui, & servirent beaucoup à introduire quelque discipline parmi des paysans qui n'avoient jamais porté les armes. A l'exemple de la Dalécarlie, quelques provinces voisines se souleverent. Les forces de Gustave augmentoient à mesure qu'il avançoit. Ses émissaires disposoient de tous côtés la noblesse & les paysans à prendre les armes. Bientôt il se vit à la tête d'une armée de quinze mille hommes. L'archevêque de Lunden, vice-roi de Suède, instruit des progrès de Gustave, marche à sa rencontre, & le joint sur les bords de la riviere de Brunebec, dans la province de Westmanie. A la vue de Gustave, il se retire lâchement dans le château de Westeraas, capitale de la province, & de-là s'enfuit à Stockholm. Gustave passe promptement la riviere, & va droit à Westeraas, résolu de s'en rendre maître. Ses paysans n'étant pas accoutumés aux travaux d'un siége, il a recours à l'artifice. Par son ordre, Laurent Erici, gentilhomme Suédois, s'avance avec toute la cavalerie, près des portes de la ville, à la faveur des bois dont elle étoit environnée. Olaüs, autre Suédois, se poste derriere une montagne, avec une partie de l'infanterie. Il avoit ordre de suivre Gustave de loin. Ce prince,

prenant les devants, s'approche de Westeraas à la tête de trois mille hommes, & affecte de témoigner beaucoup de crainte, pour attirer les ennemis hors de la ville. En effet les Danois, voyant le petit nombre de ses troupes, & croyant qu'il n'avoit point d'autre armée, envoient contre lui toute leur cavalerie. Dès le premier choc, Gustave lâche le pied, & recule vers le gros de son infanterie commandée par Olaüs. Les Danois, trompés par cette retraite, s'élancent tous hors de la ville, pour partager les dépouilles d'un ennemi qu'ils regardent comme vaincu. Lorsqu'ils sont à une certaine distance de la ville, Gustave, qui avoit rejoint le reste de son infanterie, se retourne brusquement, & fond, l'épée à la main, sur les Danois étonnés. Les paysans, poussant des cris affreux, se jettent comme des enragés dans les plus épais bataillons, & jonchent la terre de morts. Après un combat opiniâtre, les Danois se retirent en bon ordre vers la ville; mais ils trouvent dans leur chemin Laurent Erici qui les charge avec la cavalerie; en taille en piéces la plus grande partie; &, poursuivant les fuyards, entre avec eux dans la ville. Gustave ne tarda pas à le suivre; mais peu s'en fallut que sa victoire ne lui devînt funeste. Les Dalécarliens, maîtres de la ville, coururent dans les maisons des marchands

d'eau-de-vie, & s'enyvrerent de cette liqueur si délicieuse pour les peuples du Nord. Le gouverneur du château, voulant profiter de ce désordre, sortit avec sa garnison sur les troupes de Gustave. La plûpart des Dalécarliens, cachés dans les caves, refusoient d'en sortir pour faire tête à l'ennemi. Gustave au désespoir y descendit; brisa les tonneaux; répandit l'eau-de-vie & les liqueurs, &, par ce moyen, ramena les Dalécarliens au combat, & força le gouverneur de se retirer dans son château: ensuite, sans s'arrêter à faire le siége de cette place, il se contenta de l'enfermer par des lignes de circonvallation, & poursuivit ses conquêtes.

La prise de Westeraas fut comme le signal d'une révolution générale. La plûpart des châteaux & des villes de la Suède se rendirent à Gustave, ou à ses généraux. Il entra victorieux dans Upsal, la premiere ville du royaume après Stockholm; mais, au milieu de ces heureux succès, il reçut une nouvelle bien capable de modérer sa joie. Il apprit que sa mere & sa sœur, qui étoient restées prisonnieres en Danemarck, avoient été les victimes du ressentiment de Christiern. Ce prince barbare, pour se venger des conquêtes de Gustave, fit jetter ces dames infortunées dans la mer, enfermées dans un sac; & l'on dit que, par un raffinement de cruauté, il les força de coudre

elles-mêmes les sacs où elles furent enfermées. Christiern donna ordre, en même tems, d'égorger tous les Suédois qui se trouvoient dans les places que les Danois possédoient encore en Suède. Gustave, par represailles, fit massacrer dans toutes les villes de son parti tous les Danois qu'on put rencontrer.

Ce prince, quoique chef d'une armée puissante, n'avoit en effet aucun titre d'autorité. Il n'étoit distingué des autres que par son mérite & par son courage. La bonne volonté des troupes, qui servoient sous ses ordres, faisoit sa seule puissance. Pour mettre quelque ordre au gouvernement, il convoqua les Etats généraux à Wadestene. Il leur représenta que les circonstances présentes demandoient qu'on élût un administrateur, & déclara qu'il étoit prêt à remettre le commandement de l'armée entre les mains de celui qu'il leur plairoit d'élire. L'assemblée n'eut pas besoin d'une longue délibération. Gustave, d'une voix unanime, fut proclamé administrateur, & reçut, en cette qualité, le serment de fidélité de tous les membres des Etats.

GUSTAVE.

[1523.]

GUSTAVE poursuivoit ses conquêtes avec une rapidité & un bonheur incroyables. Il s'étoit rendu maître de Calmar; &, dans toute la Suède, il n'y avoit plus que Stockholm qui tînt pour les Danois. Il avoit obtenu de la régence de Lubeck une flotte assez considérable, pour fermer le port de cette capitale, pendant qu'il l'assiégeoit par terre, avec une ardeur infatigable, & au plus fort de l'hyver. Déja la garnison, réduite à l'extrémité, demandoit à capituler; mais Gustave ne vouloit entrer dans Stockholm, qu'avec le titre de *roi*. Dans ce dessein, il convoqua les Etats généraux à Stregnez. L'orateur des Etats, ayant représenté à l'assemblée la nécessité d'élire un roi, s'étendit sur les grandes qualités de Gustave, qui le rendoient digne de la couronne. Tous les ordres applaudirent à ce discours, &, d'un commun consentement, proclamerent Gustave roi de Suède. Les marques d'affection que reçut alors Gustave de tous les membres de l'assemblée, furent le prix le plus doux & le plus flatteur de ses conquêtes. Il feignit d'abord de refuser la couronne

qu'on lui offroit ; mais on lui fit tant d'inſtances, qu'il céda enfin aux cris & aux plaintes réitérées de tout le monde, & accepta un titre dont il étoit digne à tous égards. Au ſortir de l'aſſemblée, il retourna devant Stockholm. Dès qu'il y fut arrivé, la garniſon capitula, & ſortit de la ville. Guſtave y fit une entrée triomphante, aux acclamations de tout le peuple qui l'appelloit ſon Libérateur & ſon Ange tutelaire. Au milieu de ſa proſpérité, il n'oublia point ce curé qui lui avoit donné un aſyle dans la Dalécarlie, & lui avoit aidé à ſoulever les payſans. Un de ſes premiers ſoins fut de l'envoyer chercher ; mais il ne vivoit plus. Guſtave, pour éterniſer ſa reconnoiſſance & le zèle de ce curé, fit mettre une couronne de cuivre doré ſur le haut de l'égliſe de ſa paroiſſe.

[1525.]

Guſtave n'a paru juſqu'ici que comme un grand guerrier : on va le voir, comme politique, faire réuſſir des entrepriſes plus difficiles que des victoires. Tandis que le peuple & la nobleſſe, épuiſés par une longue guerre, étoient réduits à la miſere, le clergé regorgeoit de richeſſes. Les principales forteresses du royaume étoient entre les mains des évêques, toujours prêts à s'en ſervir contre le Souverain. Ces prélats avides avoient trouvé le moyen de s'em-

parer d'une partie des terres de la couronne. Ils avoient des priviléges & des immunités qui rendoient leur puissance redoutable ; &, le jour du couronnement d'un nouveau roi, ils ne manquoient jamais d'exiger qu'il confirmât ces priviléges contraires à l'autorité royale. Gustave, naturellement fier, ne vit qu'avec indignation sa puissance balancée par celle de ces prélats qui le surpassoient en richesses. Il résolut d'abaisser cet ordre de l'Etat, trop supérieur aux autres ; de réunir à son domaine les terres qu'il avoit usurpées, & de s'emparer de ses forteresses. Rien n'étoit plus délicat ni plus périlleux que l'exécution d'un pareil projet. Le peuple, accoutumé à confondre la religion avec ses ministres, regardoit comme une horrible impiété le plus léger attentat contre les gens d'église ; & Gustave, en voulant les dépouiller, ne risquoit pas moins que de perdre une couronne acquise au prix de tant de dangers, & de travaux ; mais il aima mieux s'exposer au hazard d'une guerre civile, que de régner, sans être indépendant.

Il commença d'abord par favoriser les nouvelles opinions de Luther, qui commençoient à s'introduire dans la Suède. Cette doctrine, qui proscrit les prêtres & les moines, étoit trop conforme à ses desseins, pour qu'il ne desirât pas la voir ré-

pandue dans ses Etats. Il fit venir, à cet effet, des docteurs Luthériens d'Allemagne, qui prêchoient, tous les jours, au peuple leur prétendue Réforme, avec une éloquence alors très-rare parmi les ecclésiastiques. En même tems, pour disposer les peuples à la révolution qu'il méditoit, il porta quelques déclarations contre certains priviléges des ecclésiastiques, qui étoient tournés en abus. Les curés avoient coutume d'exiger une espece de tribut, pour certains péchés publics. Ceux qui alloient à la chasse ou à la pêche, pendant qu'on célébroit l'office divin ; ceux qui, avant la bénédiction nuptiale, avoient usé avec leurs fiancées des droits du mariage, étoient obligés de payer une amende considérable au curé. Gustave abolit, par une déclaration expresse, cette espece d'impôt. Quelque tems après, il porta une autre ordonnance qui défendoit aux curés d'excommunier leurs ennemis particuliers, ou leurs créanciers ; abus alors fort commun. Par un troisieme édit, il cassa la jurisdiction ecclésiastique, dont le district s'étoit étendu au-delà des bornes, par l'ambition des évêques & de leurs officiaux, & ordonna que les ecclésiastiques eux-mêmes seroient jugés par les tribunaux séculiers. Enfin, par une derniere déclaration, il enjoignit aux évêques de ne plus envahir, comme ils

avoient coutume de faire, la succession des ecclésiastiques de leurs diocèses.

Ces premiers essais lui ayant réussi, il commença d'agir plus hardiment. Il mit ses troupes en quartiers d'hyver sur les terres des évêques, & se servit des abbayes & des monasteres pour loger sa cavalerie. Il chassa de leur couvent les Chartreux de Gryphysholme, qui lui avoient refusé un asyle, dans le tems de ses malheurs, & réunit leurs biens à son domaine.

[1526.]

Le Luthéranisme faisoit des progrès considérables dans la Suède, au grand contentement de Gustave, qui, encouragé par les premiers succès de son entreprise, ne tarda pas à porter les grands coups. Ayant assemblé le sénat à Stockholm, il lui représenta les besoins pressans de l'Etat, l'épuisement & la misere du peuple, & fit proposer par son chancelier d'employer à l'entretien des troupes les deux tiers des dixmes qui appartenoient aux évêques & aux abbés, & de convertir en especes les vases d'argent, & les cloches des églises, qui ne seroient pas absolument nécessaires. Le sénat, pour qui les volontés de Gustave étoient des loix, approuva ce qu'on proposoit, & porta un arrêt en conséquence; mais l'exécution souffrit quelques difficultés. Les paysans, irrités qu'on enlevât les cloches &

les croix d'argent de leurs églises, se soulevérent dans quelques provinces, & chargerent vigoureusement les commissaires. Les ecclésiastiques & les moines ne cessoient d'exhorter ces hommes féroces à soutenir l'honneur de la religion; & leurs discours produisirent tant d'effet, que la plûpart de ces paysans résolurent de prendre les armes, lorsqu'ils seroient assemblés à une foire célèbre, qui se tient, tous les ans, auprès de la ville d'Upsal. Gustave, instruit de leur dessein, se rendit à cette foire, escorté d'un régiment de cavalerie. Il parla aux paysans d'un ton d'autorité, & leur expliqua ses intentions. Ils répondirent avec une fierté brutale, qu'ils ne souffriroient point qu'on dépouillât leurs églises, & qu'on changeât la religion. Le roi, transporté de colere, donna ordre à ses soldats de tirer sur ces audacieux; mais les paysans ne virent pas plutôt les carabines ajustées contre eux, qu'ils tomberent à genoux, & crierent *Miséricorde!* Gustave se contenta de faire arrêter les plus mutins; & le reste de l'assemblée se dissipa insensiblement.

Le clergé n'ayant pu parvenir à exciter une révolte, suborna un palefrenier, nommé *Hans*, de la paroisse de Biorchastra, dans la Vestmanie, & l'engagea à se faire passer pour le fils aîné de l'administrateur Sténon,

quoique ce jeune prince fût mort depuis un an. Cet imposteur étoit d'une taille & d'une figure convenables à son rôle ; & son langage ne se ressentoit point de la bassesse de sa condition. Ce fut dans la Dalécarlie que cet imposteur commença à jouer son personnage. Il parcourut toute cette province, sous le nom de *Nils-Sténon*, débitant aux paysans crédules les fables qu'on lui avoit suggerées, & sur-tout leur rappellant le souvenir des vertus de son pere si cher à tous les Suédois. « Il se jettoit à » genoux, dit l'abbé de Vertot ; & il con» juroit ces paysans de prier Dieu pour » l'ame du prince son pere, & de dire chacun » un *Pater*, à son intention, pendant qu'il » leur étoit encore permis de croire le pur» gatoire. Il se dechaînoit après cela con» tre la conduite de Gustave, il le traitoit » d'hérétique & d'usurpateur. Il disoit qu'il » avoit renoncé à la foi de ses peres. » Gustave jugea qu'il étoit indigne de lui de marcher, les armes à la main, contre un rival de cette espece. Seulement, pour désabuser les Dalécarliens, il leur envoya une lettre écrite & signée par la veuve même de l'administrateur, dans laquelle cette princesse leur assuroit que son fils Nils-Sténon étoit mort depuis un an, & que toute la ville de Stockholm avoit assisté à ses obséques ; qu'il ne lui restoit plus d'autre fils,

qu'un jeune enfant que Guſtave élevoit auprès de lui, avec la tendreſſe d'un pere. Les payſans furent entièrement détrompés par cette lettre; & le faux Sténon ſe réfugia en Norwége, où il fut reçu & traité comme un prince. On lui fournit même des troupes; mais Guſtave fit porter ſes plaintes à Frédéric, ſucceſſeur de Chriſtiern II, que ſes ſujets avoient eux-mêmes chaſſé, à cauſe de ſa cruauté, & proteſta que ſi l'on ne chaſſoit ce traître de la Norwége, il alloit entrer dans ce royaume, à la tête d'une puiſſante armée. Frédéric ne voulant pas, pour ſoutenir un aventurier, s'attirer les armes du redoutable Guſtave, chaſſa le malheureux Hans, qui chercha un aſyle à Roſtock. Guſtave envoya auſſi-tôt demander aux magiſtrats de cette ville qu'on le lui livrât, menaçant, en cas de refus, de faire arrêter leurs vaiſſeaux qui étoient dans ſes ports. Les magiſtrats de Roſtock, intimidés par cette menace, firent trancher la tête au faux Sténon.

Guſtave ne douta point que l'entrepriſe de cet impoſteur ne fût l'effet de la vengeance du clergé. Il n'en devint que plus ardent à détruire un corps, d'autant plus odieux qu'il lui étoit redoutable. Les prêtres & les moines faiſoient, de leur côté, tous leurs efforts pour ſoulever les peuples

contre Gustave. On voyoit sur-tout les religieux mendians parcourir les provinces, en apparence pour quêter, mais en effet pour répandre, de tous côtés, des semences de révoltes. Ils étoient secondés par les dévotes qui cabaloient dans leurs sociétés, & irritoient les esprits contre le gouvernement. Gustave, instruit de ces menées, porta une déclaration qui défendoit aux moines de sortir de leurs couvens, excepté deux fois l'année, & qui ne leur accordoit que quinze jours, chaque fois, pour faire leur quête. Ce prince chassa aussi du royaume la plûpart des supérieurs de ces religieux, sous prétexte qu'ils étoient étrangers, & sujets de princes ennemis de la Suède. Il confia l'administration de leurs couvens à des religieux attachés à ses intérêts.

[1527.]

Toutes ces atteintes, que Gustave venoit de porter aux priviléges du clergé, ne servoient qu'à préparer le grand ouvrage qu'il méditoit, à sçavoir de s'emparer de toutes les forteresses dont les évêques étoient en possession, & de réunir à son domaine tous les biens usurpés par les ecclésiastiques & les religieux. Dans cette vue, il convoqua les Etats généraux à Westeraas, & prit toutes les mesures nécessaires pour gagner les principaux députés. Il in-

vita d'abord à un grand festin les principaux membres de l'assemblée ; &, pour leur faire connoître ses intentions, il donna ordres aux officiers de sa maison de faire asseoir à table les sénateurs séculiers avant les évêques, & les gentilshommes avant les députés ecclésiastiques du second ordre, afin d'intéresser la noblesse, par cette préférence, à concourir avec lui à la destruction de la noblesse ecclésiastique.

Les Etats s'étant assemblés le lendemain ; le chancelier, après avoir dépeint dans un discours pathétique les malheurs de la Suède sous la domination de Christiern ; les services & les exploits de Gustave ; la fierté & l'orgueil des évêques, toujours partisans des Danois ; la pauvreté de l'Etat, & ses besoins présens, conclut, en proposant au sénat, au nom du roi, de porter une loi qui ordonnât aux ecclésiastiques & aux religieux, de restituer tous les biens qu'ils avoient usurpés, ou sur la couronne, ou sur les particuliers ; aux évêques, de remettre entre les mains du roi des forteresses qui avoient trop long-tems servi d'asyle aux séditieux ; de se borner aux fonctions spirituelles, sans s'embarrasser en aucune maniere du gouvernement de l'Etat, & de ne plus mettre désormais le pied dans le sénat.

Les principaux évêques s'opposerent avec vigueur à des propositions qu'ils re-

gardoient comme ſacriléges, & auſſi nuiſibles à la religion qu'à eux-mêmes. Guſtave devoit s'y attendre. Mais il eut lieu d'être ſurpris, lorſqu'il vit Turciohanſon, grand-maréchal de la couronne, prendre le parti du clergé, & déclamer avec vigueur contre les innovations qu'on propoſoit, au grand contentement de tous les prélats qui reçurent ſon diſcours avec de grands applaudiſſemens. Guſtave, outré de dépit & de colère, ſe répandit en reproches amers contre l'ingratitude des Suédois. Il déclara qu'il aimoit mieux renoncer à la couronne, que de porter un vain titre; qu'on eût à le rembourſer des dépenſes énormes qu'il avoit faites pour délivrer la Suède de la tyrannie des Danois, & qu'auſſi-tôt il quitteroit ce pays odieux, pour n'y rentrer jamais. En achevant ces paroles, il laiſſa échapper quelques larmes, & ſortit bruſquement de l'aſſemblée. Ce dépit concerté du roi produiſit tout l'effet qu'il en avoit attendu. L'évêque de Stregnez, vendu à la cour, profita de l'impreſſion que la colère du roi avoit laiſſée dans les eſprits, & ſçut les manier avec tant d'adreſſe, qu'il les amena enfin au but qu'il deſiroit. L'acte, qui devoit dépouiller le clergé de ſes richeſſes & de ſes droits, fut dreſſé par le ſénat, dans la forme la plus juridique; & les déclara-

tions précédentes, que le roi avoit portées contre le clergé, furent en même tems confirmées.

Gustave, au comble de ses vœux, voulut être lui-même l'exécuteur de l'ordonnance des Etats. Il parcourut les différentes provinces du royaume, à la tête d'un corps de cavalerie. Il examina les titres de tous les biens que possédoient les ecclésiastiques, & trouva jusqu'à treize mille terres considérables, usurpées par le clergé, qu'il réunit à son domaine.

[1528.]

La plûpart des évêques dépouillés se réfugierent dans la Dalécarlie, avec leurs partisans. Le grand-maréchal Turciohanson s'y rendit aussi, dans l'espérance de devenir chef de parti, & peut-être de ravir la couronne à Gustave. Les paysans de la province, hommes féroces & superstitieux, qui ne voyoient qu'avec dépit les changemens introduits dans la religion, se disposoient à une révolte ouverte. Ces mêmes paysans avoient autrefois contribué à porter Gustave sur le thrône. Il devoit craindre que quelqu'un de ses ennemis ne se servît de leur secours avec autant de succès que lui. La prudence avec laquelle il sçut dissiper ce parti, n'est pas le moins admirable de ses exploits. Affectant en public

public la plus profonde sécurité. Il dispersa secrettement ses troupes, en différens endroits, sur les frontieres de la Dalécarlie. Pendant qu'elles étoient en marche, il envoya dans cette province quelques courtisans connus dans le pays, afin d'amuser les paysans par des propositions de paix. Les Dalécarliens, flattés de l'espérance d'obtenir ce qu'ils demanderoient, envoyerent à la cour des députés qui exposerent au roi les demandes de la province; demandes singulieres, & qui font connoître le caractere de ces peuples. Ils exigeoient que l'on punît du dernier supplice tous ceux qui avoient embrassé le Luthéranisme; que les mariages des prêtres & des moines fussent annullés; qu'on rendît aux églises leur argenterie & leurs cloches; que tous ceux qui seroient convaincus d'avoir mangé de la viande, les jours défendus, fussent brûlés indistinctement; que le roi jurât solemnellement de ne jamais passer la riviere de Brunebeck, qui sépare leurs province d'avec la Vestmanie, sans leur avoir donné des ôtages pour la sûreté de leurs priviléges; coutume qui jusqu'alors avoit été observée par les rois de Suède; & enfin que Gustave renonçât aux parures & aux modes étrangeres, qu'il avoit introduites à la cour, & rétablît l'an-

cienne forme des habillemens, uſitée dans le pays.

Le roi fit un accueil gracieux aux députés, & leur donna lieu d'eſpérer qu'il auroit égard à leurs demandes; mais, lorſqu'il fut informé que ſes troupes approchoient du rendez-vous qu'il leur avoit indiqué, il changea de ton, & dit fièrement aux députés, en les congédiant: « Je ne ſçais point » compoſer avec mes ſujets. Allez avertir » vos compatriotes qu'ils ſe rendent dans » la plaine de Tuna, où je répondrai à leurs » demandes, les armes à la main. S'ils veu» lent éviter ma colere, qu'ils chaſſent les » mécontens, & viennent déſarmés me de» mander pardon. » Auſſi-tôt il ſe mit en route pour réjoindre ſon armée. Les mécontens, ſaiſis de crainte, ne jugerent pas à propos d'aller préſenter la bataille à Guſtave. Ils ſe diſperſerent, chacun de leur côté, & abandonnerent les Dalécarliens, qui, épouvantés par la fuite de leurs chefs, ne ſongerent plus qu'à implorer la clémence du roi. Ils allerent le trouver dans la plaine de Tuna, ſans armes, & comme des ſupplians. Guſtave, après les avoir fait inveſtir par ſa cavalerie, ordonna qu'on lui nommât les chefs des mutins, qu'il fit décapiter ſur la place.

Ce prince, voyant les eccléſiaſtiques dé-

pouillés & soumis, & le Luthéranisme florissant dans tout le royaume, abjura solemnellement la religion Catholique, & se déclara Luthérien.

[1530.]

Jamais prince ne sçut mieux faire valoir ses droits que Gustave. La noblesse l'éprouva aussi-bien que le clergé. La Suède étoit autrefois un pays absolument inculte, & rempli de vastes forêts. Quelques rois avoient pris soin d'en faire défricher une partie qu'ils avoient distribuée entre les nobles, vers l'an 861, à condition que les possesseurs de ces nouvelles terres payeroient à la couronne une certaine redevance; mais le désordre & la confusion qu'entraîne une longue guerre civile, avoient presque enseveli ces anciens droits que les nobles n'étoient plus, depuis long-tems, en usage de payer. Gustave entreprit de les rétablir, & fit sommer la noblesse, ou de payer les redevances attachées à leurs fiefs, ou de les abandonner. Les nobles, qui connoissoient la fermeté & le pouvoir de Gustave, n'oserent résister à ses prétentions; &, pour éviter de plus exactes recherches, la noblesse de chaque province envoya des députés pour traiter avec le chancelier du prince; & l'on convint que chaque fief payeroit au roi dix marcs d'argent.

[1544.]

Gustave, voyant sa couronne affermie, sa puissance respectée dans ses Etats & redoutée de ses voisins, ne s'occupa plus que des moyens de la faire passer sûrement à sa postérité, c'est-à-dire qu'il entreprit de dépouiller la noblesse du plus flatteur & du plus glorieux de ses droits, celui de se choisir ses maîtres; de changer la constitution du royaume; &, d'électif qu'il étoit, le rendre héréditaire. L'exécution d'un tel projet, qui ruinoit tous les priviléges de la nation, eût été impossible pour tout autre que Gustave; mais depuis long-tems ses volontés étoient des ordres absolus, auxquels on ne sçavoit plus résister. Il proposa son dessein aux Etats généraux assemblés à Westeraas. Tous ceux qui auroient pu défendre la premiere liberté Suédoise & l'ancienne constitution du gouvernement, avoient été immolés à la vengeance de Christiern II. Les Etats n'étoient composés que de jeunes seigneurs, qui, nés sous le règne de Gustave, s'étoient pliés insensiblement au joug du pouvoir absolu. Ils ne balancerent point à donner satisfaction au roi. Le droit d'élection fut supprimé; &, l'acte qui en fut dressé, fut appellé *l'Union héréditaire*. Par ce moyen, la couronne fut assurée au prince Eric, fils

aîné de Gustave, & aux autres princes ses enfans, à perpétuité. L'acte portoit que, s'il arrivoit que la race royale manquât, le sénat & les états seroient maîtres d'élire un nouveau roi, & que, s'il restoit une princesse du sang royal, on lui donneroit une dot.

[1560.]

Après trente-sept ans d'un règne glorieux & fortuné, Gustave tomba malade à Stockholm d'une fiévre intérieure, qui le consumoit insensiblement. Il s'occupa, jusqu'aux derniers momens, des soins du gouvernement; &, quelques heures avant sa mort, il dicta à un secrétaire d'Etat des Mémoires importans sur les affaires les plus secrettes du royaume; puis, ayant fait approcher ses enfans, il leur fit une exhortation touchante pour les engager à demeurer unis entr'eux, & à obéir au prince Eric, son successeur. Il finit, en leur donnant sa bénédiction. Il fit ensuite retirer tout le monde, pour ne plus s'occuper que de Dieu; & ce fut dans les pieuses méditations qu'il expira tranquillement, le 29 de Septembre. Ses funérailles furent célébrées à Upsal, avec une magnificence digne d'un si grand prince; mais les larmes & les regrets des peuples en firent le plus bel ornement.

Ce Gustave, le plus grand des rois qu'ait jamais eus la Suède, supérieur, à quelques égards, à Gustave-Adolphe, ne fut cependant qu'un tyran, à la cruauté près. Il dépouilla le clergé & la noblesse de ses plus beaux droits. Il ruina la Religion; persécuta les Catholiques, & renversa les loix fondamentales du royaume. De pareilles actions auroient attiré à tout autre prince l'exécration publique, tandis que Gustave fut respecté & adoré de ses peuples. C'est le comble du génie de se faire aimer d'un peuple libre, qu'on asservit. Aussi doit-on regarder Gustave comme un des plus grands hommes dont l'histoire fasse mention. Son moindre mérite fut d'être conquérant. Mais, sans entrer dans un vain détail de ses qualités, nous renvoyons au récit de ses actions.

ERIC XIV.

[1560.]

CE prince, en montant ſur le thrône, trouva la Suède dans l'état le plus heureux & le plus floriſſant; mais, pour conſerver l'ouvrage de Guſtave, il falloit avoir ſes talens. Le règne d'Eric fit voir que les princes ſont en effet la fortune de leurs Etats. Le nouveau roi étoit doué de toutes les qualités extérieures, qui peuvent en impoſer au peuple: « Il étoit né, dit l'abbé de » Vertot, avec beaucoup de graces de la » nature, le viſage & le port majeſtueux, » un air d'empire & d'autorité, du feu & » de l'ardeur dans toutes ſes manieres, & » certaine impétuoſité que le peuple prend » volontiers pour de la valeur & du cou» rage; mais ces avantages, & ces graces » extérieures étoient effacées par des défauts » ſecrets. . . . Ce prince avoit hérité de la » reine ſa mere une eſpece de tranſport » dans la tête, & un égarement de la rai» ſon, qui lui prenoit par accès, & qui ſe » tournoit toujours du côté de la fureur. » Cette maladie lui avoit laiſſé une im» preſſion de chagrin, qui ſe répandoit ſur » tous ceux qui l'approchoient; &, dans ſa

» meilleure ſanté, il faiſoit paroître une
» dureté de cœur & une férocité dans ſes
» mœurs, qui faiſoit craindre ſa domina-
» tion, avant même qu'il fût déſigné &
» reconnu pour ſucceſſeur du roi ſon pere.»

[1561.]

Eric perſuadé que, dans un royaume héréditaire, il étoit juſte que les dignités le fuſſent auſſi, introduiſit en Suède les comtés & les baronnies. Il honora du titre de Comte, les chefs de trois des plus illuſtres familles du royaume; Pierre Brahé, Suante-Sture, Guſtave Roſa. Sept autres reçurent le titre de Barons. Le motif ſecret de cette inſtitution étoit de ſemer la jalouſie & la diviſion entre les nobles, de peur que ce corps, demeurant uni, ne lui devînt redoutable.

Elizabeth, reine d'Angleterre, étoit alors le but auquel viſoient la plûpart des princes de l'Europe, moins par amour pour cette princeſſe, que par le deſir d'ajoûter à leurs Etats un royaume auſſi floriſſant que l'Angleterre. Mais Elizabeth, qui n'avoit de Pénélope que ſon adreſſe à écarter les amans qui vouloient être époux, avoit bien réſolu de ne jamais ſe donner de maître, & ſçavoit les moyens d'adoucir la rigueur de ſon célibat. Eric, qui ſans doute ignoroit l'un & l'autre article, ſe mit auſſi ſur les rangs, & prétendit épouſer le royaume

d'Angleterre. Sa bonne mine étoit, sans doute, capable de plaire à une princesse aussi galante qu'Elizabeth. Elle eût peut-être consenti de prendre Eric pour amant; mais, sous le titre d'époux, il ne pouvoit manquer de lui paroître aussi odieux que les autres. Du vivant de Gustave, on lui en avoit fait la proposition. Elle y avoit répondu, selon sa coutume, en termes polis, mais qui ne signifioient rien. Cependant le présomptueux Eric, regardant un compliment d'Elizabeth comme une promesse de mariage, espérant peut-être que cette reine ne l'auroit pas plutôt vu, qu'elle se hâteroit de conclure, mit à la voile avec quatorze vaisseaux, pour se rendre en Angleterre; mais une tempête, qui le surprit heureusement au sortir du port, l'empêcha de continuer sa route, & lui épargna la honte d'un refus. Eric, naturellement fort inconstant, oublia bientôt Elizabeth, & tourna ses vues d'un autre côté. Marie, reine d'Ecosse, la princesse de Lorraine, petite-fille de Christiern II, reçurent tour-à-tour son hommage. N'ayant pu rien conclure, il se retourna encore vers la reine Elizabeth. Toutes ces négociations de mariage, aussi-tôt rompues qu'entamées, lui firent peu d'honneur, & lui coûterent beaucoup.

[1563.]

Eric ajoûtoit foi aux chimeres de l'astrologie, & se servit de cet art pernicieux, comme d'un prétexte, pour commettre d'horribles cruautés. Il prétendoit que les astres lui avoient annoncé que le duc Jean, l'un de ses freres, lui causeroit quelque grand malheur : dans cette idée, il ne cherchoit que les moyens de le perdre. Le duc Jean lui en fournit lui-même l'occasion, en épousant la princesse Catherine, fille de Sigismond, roi de Pologne, l'un des ennemis du roi de Suède. Eric ne manqua pas d'accuser vivement son frere de s'être ligué contre lui avec ses ennemis. Il lui envoya ordre de venir à Stockholm rendre raison de sa conduite. Sur son refus, il l'assiégea, pendant trois mois, dans le château d'Aboo, dans la Finlande. Lorsqu'il s'en fut rendu maître, il fit faire le procès à son frere qui fut condamné, comme rebelle, à perdre la vie avec tous ses partisans. La sentence fut exécutée sur tous les gens du duc, qui furent mis à mort impitoyablement. Eric, par un reste de tendresse pour son frere, se contenta de confisquer ses biens, & de le reléguer, pour toute sa vie, dans la prison de Gripsholm. L'épouse de Jean, cause innocente de sa dis-

grace, s'en punit volontairement, & voulut partager la captivité de son époux.

Eric s'attira, la même année, par son inconstance, un affront qui le rendit la fable de l'Europe. Ce roi petit-maître étoit près d'épouser la princesse Christine, fille du landgrave de Hesse-Cassel, & cependant il écrivoit encore des lettres amoureuses à la reine Elizabeth. Mais le roi de Danemarck, qui étoit en guerre avec Eric, ayant intercepté une de ces lettres, la fit remettre entre les mains du landgrave; & celui-ci, piqué de l'infidélité de son gendre futur, renvoya honteusement les ambassadeurs Suédois, qui étoient venus pour traiter du mariage de sa fille.

[1566.]

Nils-Sture, un des plus illustres seigneurs Suédois, qui comptoit parmi ses aïeux des administrateurs de la Suède, étoit devenu odieux au roi Eric, qui le soupçonnoit de tramer quelque conspiration en faveur du duc Jean. Le roi n'osant lui ôter la vie, de peur d'exciter quelque soulevement, résolut de le rendre méprisable aux yeux du peuple, pour détourner les mécontens de le choisir pour chef. Dans ce dessein, il l'accusa de s'être comporté en lâche à la bataille de Swástera. Sur ce prétexte, il lui fit mettre sur la tête une couronne de

paille, & ordonna qu'il fût promené, dans cet équipage, dans toutes les rues de Stockholm, au milieu des huées de la canaille. Toute la noblesse outragée dans la personne de Nils-Sture, & particulièrement les parens de ce seigneur, résolurent de se venger de cet affront, en déthrônant Eric. Ainsi ce prince, par son imprudence, fit éclorre les discordes civiles, qui vont commencer à déchirer la Suède tranquille & paisible depuis le règne de Gustave.

[1567.]

Un aventurier de Norwége, nommé *Ennon Buroch*, connoissant la crédulité d'Eric, forma le dessein de s'enrichir à ses dépens, & lui joua un tour sanglant, qui l'exposa aux railleries de ses ennemis, & au mépris de ses sujets. Cet imposteur, s'étant rendu à la cour de Suède, se fit annoncer au roi, sous le nom d'un des plus illustres seigneurs de Norwége, & demanda une audience qui lui fut accordée. Il dit à ce prince qu'il étoit député de la noblesse de Norwége, pour le prier de vouloir bien accepter ce royaume, & que tous les habitans n'attendoient, pour se soumettre à ses loix, que les approches d'une armée Suédoise. Eric, flatté de cette proposition, ne se donna pas le tems d'examiner à fonds cette affaire. Il combla de présens le fourbe

qui venoit lui offrir si gratuitement une couronne, & se hâta d'envoyer une armée sur les frontieres de la Norwége. Les Suédois, qui s'imaginoient voir tout le royaume se soulever en leur faveur, furent bien surpris, lorsqu'ils virent que personne ne branloit, & qu'au lieu des habitans qui devoient venir à leur rencontre, ils apperçurent une armée de Danois & de Norwégiens, envoyée pour les recevoir. Honteux & désespérés d'un pareil accueil, ils revinrent en Suède plus promptement qu'ils n'en étoient partis.

Le volage Eric, que tant de princesses n'avoient pu fixer, fut enfin captivé par une fille de la lie du peuple, qui n'avoit d'autre mérite que les graces de sa personne, avec beaucoup d'artifice. Le hazard l'offrit à ses yeux dans le marché de Stockholm, où elle vendoit des fruits. Il fut frappé de sa beauté. Il ordonna qu'on la conduisît au palais, & qu'elle fût élevée parmi les dames de la cour. Cette fille se nommoit *Catherine*. Son pere, appellé *Magnus*, étoit un paysan de Médelpadie. Sa trop grande jeunesse ne permettoit pas encore au roi de l'admettre au nombre de ses maîtresses; mais elle avoit déja dans son cœur la préférence sur toutes les autres. Aussi-tôt que ses charmes eurent atteint leur maturité, il la déclara sa maî-

tresse favorite; &, bien loin que la jouissance eut diminué ses feux, il poussa son amour pour elle jusqu'à l'épouser. Une passion si constante, dans un prince du caractere d'Eric, parut à quelques-uns être l'ouvrage de quelque philtre, plutôt que des charmes & de l'habileté de Catherine.

Eric, inconstant pour tout autre que pour sa maîtresse, avoit comblé d'honneurs ce même Nils-Sture qu'il avoit si cruellement diffamé. Il étoit alors ambassadeur pour le roi, en Lorraine; mais, pendant son absence, on tramoit sa perte à la cour. Joram Peerson, favori du roi, qui vouloit détruire la famille des Stures, fit accuser ce seigneur de trahison, & prouva son accusation devant les Etats, par des lettres supposées, & des dépositions de faux témoins. Eric, défiant & soupçonneux, se hâta de faire arrêter tous les parens de Nils-Sture, qu'il soupçonnoit d'avoir trempé dans son complot. Cependant Nils-Sture, de retour de son ambassade, se justifia si bien auprès du roi des accusations intentées contre lui, que ce prince, prompt à recevoir toutes les impressions qu'on lui donnoit, parut convaincu de son innocence, & lui rendit son amitié; mais, quelque tems après, de nouveaux soupçons ayant troublé son esprit foible, il résolut de perdre Nils-Sture. Cet infortuné seigneur s'étant

offert par hazard aux yeux d'Eric, ce prince barbare courut ſur lui, & le poignarda. Nils-Sture, digne, par ſa lâcheté, d'un pareil ſort, tira le fer de la plaie; le baiſa reſpectueuſement, & l'offrit au roi. Cette honteuſe démarche ne produiſit pas l'effet qu'il en avoit attendu. Eric le fit achever par les gens de ſa ſuite.

La mort de Nils-Sture fut ſuivie de celle de ſes parens. Les Etats du royaume furent contraints de ſouſcrire à ces cruautés, & de ſigner l'arrêt de tant de ſeigneurs illuſtres, ſans même le lire. Denis Beurré, qui avoit autrefois élevé le roi de Suède, moins politique, & plus vertueux que ne le fut Sénèque, dans une occaſion à-peu-près ſemblable, eut la hardieſſe de faire à ſon ancien diſciple des reproches un peu vifs ſur ſa cruauté; mais ſon zèle lui coûta la vie.

Aſſez méchant pour commettre le crime, Eric n'étoit point aſſez ferme pour le ſoutenir. Des remords cauſés par ſon inconſtance naturelle, plutôt que par un repentir ſincère, ne tarderent pas à le déchirer. Son cerveau, prompt à enfanter des chimères & des phantômes, lui repréſenta les ombres de tant de ſeigneurs maſſacrés par ſes ordres errantes autour de lui. Dans l'humeur noire, qui le poſſédoit, il ſe déroba de ſon palais, & s'enfonça dans les

bois où il demeura, pendant trois jours, sous les habits d'un paysan. On le cherchoit de tous côtés; & on le reconnut enfin dans la maison d'un curé, à quelque distance d'Upsal. Sa maîtresse Catherine, qui avoit plus intérêt que les autres à le ramener à la cour, employa tout son art pour lui faire quitter cette vie errante, & contribua beaucoup à chasser les sombres idées qui entretenoient sa mélancolie. De retour dans son palais, Eric essaya de consoler, à force de bienfaits, les parens des seigneurs qu'il avoit fait massacrer, & donna des marques de repentir, qui n'en imposerent qu'à ceux qui ne connoissoient pas le caractere de ce prince. La liberté, qu'il rendit alors à son frere Jean, fut l'effet de la crainte qu'il avoit qu'il ne s'élevât quelques mouvemens dangereux dans le royaume, en faveur de ce prince infortuné. Avant de le faire sortir de prison, il eut la précaution d'exiger de lui un serment solemnel, par lequel le duc Jean s'engageoit à ne jamais rien tenter pour s'élever sur le thrône de la Suède. Eric étoit bien simple, s'il croyoit pouvoir compter sur un pareil serment.

[1568.]

Les pernicieux conseils de Joram Peerson ne tarderent pas à dissiper entièrement

ment les ſcrupules & les remords d'Eric. Le ſouvenir de ſes anciens crimes fit place au deſir d'en commettre de nouveaux. Ce prince, après avoir fait de vains efforts pour ravir à ſes freres les provinces que leur pere Guſtave leur avoit données pour apanage, réſolut de s'en défaire ; &, pour exécuter ce barbare deſſein, il choiſit le jour deſtiné à célébrer ſon mariage avec Catherine. Mais cette fille eut horreur d'un attentat qui devoit être d'un fâcheux préſage pour ſes nôces. Elle avertit elle-même les freres du roi de ce qui ſe tramoit contre eux. Ces princes, unis par un danger commun, ſe liguerent avec pluſieurs ſeigneurs mécontens, & pourſuivirent, les armes à la main, leur barbare frere. Eric, après avoir été vaincu dans pluſieurs combats, ſe renferma dans Stockholm. Les princes ligués l'aſſiégerent avec tant de vigueur, dans cette capitale, qu'il fut bientôt réduit aux dernieres extrémités. Alors le ſénat lui envoya ſignifier qu'il étoit réſolu de ſe rendre, & qu'il eût à ſe retirer, s'il ne vouloit pas tomber entre les mains de ſes ennemis. Auſſi-tôt ils donnerent avis aux princes ligués, qu'ils trouveroient à une certaine heure les portes de la ville ouvertes. Eric, qui malgré la déclaration du ſénat, s'étoit obſtiné à reſter dans Stock-

holm, étoit dans l'église cathédrale, lorsque les ennemis entrerent dans la ville. Il s'enfuit aussi-tôt vers le château; mais il fut atteint par Steen-Eric-Son, un des seigneurs ligués, qui, la lance levée, lui crioit de se rendre. Un des gardes du roi survint dans ce moment; terrassa Eric-Son, tandis qu'Eric, délivré de son ennemi, gagna le château. Il ne put y tenir longtems. Les princes le serrerent de si près, qu'ils l'obligerent à capituler, & à renoncer à la couronne. Il demeura renfermé dans le château, sous bonne garde, tandis que le duc Jean, son frere, se fit proclamer roi de Suède par les Etats assemblés à Stockholm.

JEAN III.

[1569.]

LES Etats déclarerent les enfans d'Eric incapables de posséder jamais le thrône de Suède, & condamnerent ce prince à finir ses jours dans une prison. Tous les mauvais traitemens, que put inventer la malice de ses ennemis, furent employés pour rendre la captivité du malheureux Eric plus cruelle que la mort. Oluf Steenbock, à la garde duquel on l'avoit confié, pour assouvir sur ce prince sa haine particuliere, lui fracassa le bras droit d'un coup de pistolet.

[1575.]

Le Luthéranisme étoit déja si répandu & si accrédité dans la Suède, qu'il y avoit autant & même plus de difficultés à rétablir la Religion Catholique dans la Suède, que Gustave n'en avoit trouvé pour la détruire. Le roi Jean, qui n'avoit ni les talens ni la puissance de Gustave, entreprit cependant cet ouvrage, à la persuasion de Catherine Jagellon, son épouse, zélée Catholique. On dit que ce prince balança d'abord s'il devoit s'unir avec l'Eglise Grecque, ou bien avec la Latine. S'étant enfin décidé pour

l'Eglise Latine, il composa un ouvrage auquel il donna le titre de *Liturgie de l'Eglise Suédoise, conforme à l'Eglise Catholique & Orthodoxe.* Cette Liturgie, dressée par les soins de Laurent Nicolaï, Jésuite, & présentée aux Etats assemblés, cette année, à Stockholm, contenoit plusieurs choses contraires à la pratique de l'Eglise Romaine, qu'on n'avoit pas cru devoir changer tout à coup, de peur d'effaroucher les esprits. Les laïques étoient maintenus dans la jouissance des biens ecclésiastiques qu'ils possédoient. On laissoit aux évêques & aux prêtres mariés la permission de garder les femmes qu'ils avoient épousées; mais ceux qu'on ordonneroit à l'avenir, devoient être obligés au célibat. La Communion sous les deux especes étoit accordée aux laïques, & l'on conservoit l'usage de célébrer l'office divin en langue vulgaire.

[1576.]

Ce nouveau formulaire fut envoyé au pape Grégoire XIII. Pont de la Gardie, chargé de la commission, devoit offrir au saint pere, de la part du roi, de payer à la chambre apostolique, plus de deux cent mille livres de rente, provenans des biens ecclésiastiques, que Gustave avoit autrefois réunis à son domaine. Malgré des offres si brillantes, le pontife réprouva la liturgie

Suédoise; ce qui n'empêcha pas que le roi n'employât toute sorte de moyens, & même la violence & les persécutions pour la faire recevoir dans tout le royaume; conduite bizarre, qui, ne pouvant plus avoir pour motif le zèle pour la Religion Catholique, étoit sans doute l'effet d'un entêtement insensé du monarque Suédois pour son propre ouvrage.

[1578.]

Dans le tems même que le roi s'employoit avec tant d'ardeur à réformer la religion dans ses Etats, il la deshonora par un crime atroce, que la politique ne peut jamais excuser. Il y avoit encore dans la Suède un grand nombre de personnes attachées au parti du roi Eric. Ce prince n'étoit occupé que des moyens de s'échapper de sa prison. Il étoit à craindre que les mécontens ne se servissent du nom de ce roi prisonnier pour exciter quelque révolte dangereuse. Jean résolut de sacrifier à sa sûreté son malheureux frere. Les principaux sénateurs, qu'il consulta sur ce sujet, approuverent son dessein. En conséquence, Eric fut empoisonné dans sa prison, & mourut le 22 de Février. On eut la précaution d'exposer son corps aux yeux du peuple, afin de prévenir les entreprises trop ordinaires des fourbes qui seroient tentés de prendre son

nom pour ſe faire un parti. Lorſque le roi Jean n'eut plus rien à craindre de ſon frere, il commença à ſe repentir de l'avoir fait mourir, & crut avoir expié ſon crime par un jeûne que le nonce du pape lui preſcrivit pour pénitence.

[1582.]

Le roi Jean fit enfin réuſſir, cette année, le grand projet qui, depuis long-tems, l'occupoit tout entier. Sa liturgie fut reçue dans une aſſemblée des Etats; & l'on porta une loi qui déclaroit criminel de lèſe-Majeſté quiconque oſeroit y apporter le moindre obſtacle. Peu s'en fallut que cet arrêt des Etats ne produiſît une guerre civile dans le royaume, & ne devînt funeſte au roi Jean. Le duc Charles, ſon frere, zélé Proteſtant, ſe préparoit à prendre les armes pour la défenſe du Luthéraniſme. Il projettoit même une ligue contre le roi de Suède, avec les rois de Navarre, d'Angleterre & de Danemarck; mais la prudence du roi Jean prévint les ſuites fâcheuſes d'un pareil projet.

[1587.]

Après la mort d'Etienne, roi de Pologne, Sigiſmond, fils unique de Jean, fut élu pour lui ſuccéder. Si le roi de Suède eût conſulté le bien de ſes Etats, & même ce-

lui de son fils, plutôt que la vaine ambition de le voir couronné de son vivant, il n'eût jamais consenti à cette élection. En effet la Suède & la Pologne avoient des loix & & des coutumes trop différentes, pour qu'elles pussent être bien gouvernées par un seul Souverain; &, chacun de ces royaumes exigeant sa présence, il étoit à craindre qu'en voulant les conserver, il ne les perdît tous deux. On verra sous le règne de Sigismond l'effet que produisit la réunion des deux Etats.

[1592.]

Le roi Jean meurt à Stockholm, le 17 de Novembre. On ne put pas attribuer sa mort à l'ignorance des médecins. La Suède étoit alors assez heureuse pour n'en point avoir. Au défaut de médecins, un auteur impute la mort du roi Jean à l'ignorance de son apothicaire, qui sans doute se trompa dans le choix des drogues qu'il lui fit prendre. Le parricide commis en la personne d'Eric, & les persécutions qu'il employa contre ceux qui ne vouloient pas admettre sa bizarre réforme, sont de grandes taches au règne de ce prince, qui fut d'ailleurs assez sage & assez modéré. On loue son discernement dans le choix de ses généraux & de ses ministres, & sa libéralité envers les gens à talens.

SIGISMOND.

[1593.]

LA présence de ce prince étoit beaucoup plus nécessaire en Pologne qu'en Suède. Ne pouvant gouverner en personne ce dernier royaume, il lui falloit un ministre fidèle & attaché à ses intérêts, qui fût assez puissant pour faire respecter l'autorité royale dans la Suède, & qui ne le fût pas assez pour former un parti contre son Souverain; mais Sigismond n'étoit pas libre de choisir ce ministre. Charles, son oncle, prince ambitieux, & chéri des Suédois, étoit chargé de droit de l'administration de l'Etat, en l'absence du roi. Un pareil ministre étoit un dangereux rival pour Sigismond; & ce prince contribua encore, par son imprudence, à fortifier le parti de son oncle, & à lui frayer le chemin du thrône.

Le premier usage, que le duc Charles fit de son autorité, fut de convoquer un synode à Upsal, dans lequel la liturgie Suédoise fut entièrement abolie, & la confession d'Augsbourg reçue d'une voix unanime.

Les circonstances présentes exigeoient que Sigismond n'effarouchât pas les esprits par un zèle inutile pour la Religion Ro-

maine. Cependant il ne fut pas plutôt arrivé en Suède, qu'il annulla tout ce qui s'étoit fait dans le synode d'Upsal, & ordonna que, dans chaque ville, il y eût au moins une église où l'office fût célébré selon les rits de l'Eglise Catholique. Il indisposa d'ailleurs le plus grand nombre de ses sujets, par sa dureté & par sa hauteur. Il vouloit gouverner avec une autorité absolue, sans tenir aucun compte ni des avis du sénat, ni des priviléges du peuple. On eût dit qu'il étoit plus affermi sur le thrône que ne le fut jamais son aïeul Gustave : cependant peu s'en fallut que ses folles prétentions ne lui fissent perdre la couronne ; & si, vaincu par les sollicitations pressantes de ses amis, il n'eût enfin accordé ce qu'on lui demandoit, il eût, dès ce moment, perdu le titre de Roi de Suède.

[1594.]

Le roi fut sacré, cette année, par l'évêque de Stregnez, & se contenta de demander qu'il lui fût permis d'exercer sa religion dans la chapelle du château qu'il devoit occuper, lorsqu'il viendroit en Suède. Mais, peu de tems après, il démentit cette feinte modération, & se porta à de nouvelles entreprises contre le Luthéranisme, qui causerent du trouble dans le royaume. Sans se mettre en peine de l'appaiser, l'imprudent Sigismond se hâta de partir pour se rendre en Pologne.

Tandis que ce prince se rendoit odieux aux Suédois, par son opiniâtreté & son zèle inconsidéré pour une religion devenue odieuse, Charles gagnoit tous les cœurs par son attachement au Luthéranisme, par son respect envers le sénat & sa douceur à l'égard du peuple. On ne connoissoit, on ne voyoit que lui ; c'étoit lui qui gouvernoit la Suède : il en étoit le véritable roi, quoiqu'il n'en eût pas le nom.

Ce prince eut, cette même année, un fils dont la naissance doit être une époque bien célèbre dans les Fastes Suédoises. Gustave-Adolphe, surnommé *le grand Gustave*, dont les conquêtes éleverent si haut la gloire de la Suède, naquit au mois de Décembre. Le fameux astronome Tycho-Brahé tira l'horoscope de ce prince, & prédit qu'il seroit roi, dans un tems où le jeune Gustave paroissoit bien éloigné de la couronne.

[1597.]

Le duc Charles & le sénat de Suède n'étoient occupés, pendant l'absence de Sigismond, qu'à porter, chaque jour, de nouveaux décrets contraires à l'autorité royale, tandis que ce prince, relégué dans la Pologne, en étoit à peine instruit. Il étoit tout étonné que, lorsqu'il vouloit faire quelque chose dans son prétendu royaume de Suède, on lui opposât tout-à-coup quelque loi du

sénat qui l'en empêchoit. Il ne doutoit pas que son oncle ne fût le principal auteur de tout ce qui se faisoit au sénat, & il crut que l'un & l'autre deviendroient moins redoutables, s'il pouvoit parvenir à les désunir. Dans cette vue, il ôta au duc Charles le gouvernement du royaume, & le confia au sénat, qui, flatté de cette distinction, s'attacha particulièrement au parti du roi. Ce coup de politique suffisoit pour relever en Suède l'autorité de Sigismond, si ce prince avoit eu la force en main ; mais il hâta en effet sa perte, parce que Charles, aimé du peuple & des soldats, saisit ce prétexte pour faire sentir à son neveu qu'il étoit plus puissant que lui dans le royaume, & pour accomplir enfin le projet qu'il méditoit.

[1598.]

Charles prit ouvertement les armes, sous le spécieux prétexte de défendre les intérêts de la Suède. Sigismond accourut dans le royaume, à la tête d'une armée, pour arrêter les progrès de son oncle ; mais la partie n'étoit pas égale. Sigismond étoit jeune & sans aucune expérience. Charles joignoit la prudence à la valeur, & sçavoit parfaitement l'art de la guerre. Il battit son neveu devant Lincoping, & le força de conclure un traité, par lequel, entr'autres clauses honteuses, Sigismond s'engageoit à lui livrer cinq des principaux sénateurs qui

avoient suivi son parti. Ces seigneurs, victimes de leur fidélité & de la foiblesse de leur roi, furent la plûpart décapités, en 1600, par arrêt des Etats qui étoient entièrement dévoués à Charles.

[1599.]

Sigismond ne fut pas plutôt arrivé en Pologne, qu'il protesta contre le traité de Lincoping. Les Etats, assemblés à Stockholm, ne répondirent à sa protestation, qu'en lui faisant déclarer qu'ils ne le reconnoissoient plus pour roi. Ils déférerent en même tems la couronne à Ladislas, fils de Sigismond, à condition cependant que ce jeune prince se rendroit en Suède, dans l'espace d'un an, & s'y feroit instruire dans la religion Luthérienne.

[1604.]

Ladislas n'ayant pas satisfait aux conditions prescrites; & Jean, frere de Sigismond, auquel on avoit offert la couronne, n'ayant pas voulu s'en charger, les Etats, assemblés à Norkoping, conjurerent le duc Charles de monter sur le thrône, dans le tems même que ce prince, pour cacher son ambition, demandoit la permission de se démettre du gouvernement. Son fils Gustave fut déclaré son successeur, dans la même assemblée.

CHARLES IX.

[1609.]

Le règne de ce prince fut toujours agité par les guerres continuelles qu'il eut à ſoutenir contre le Danemarck, la Pologne & la Ruſſie. On rapporte que Charles, ayant demandé, cette année, aux Etats aſſemblés à Stockholm des ſecours ſuffiſans pour faire tête à ces trois Puiſſances, qui le menaçoient à la fois, & n'ayant pu obtenir ce qu'il deſiroit, en conçut un ſi grand dépit, qu'il en devint preſque fou. Depuis ce moment, on remarqua dans ſon eſprit un grand dérangement qui ſe communiqua même à ſa langue; car il ne fit plus que bégayer en parlant.

[1611.]

Guſtave-Adolphe déclaré majeur, cette année, par le roi ſon pere, devant l'aſſemblée des Etats, annonçoit déja par ſes exploits militaires ce qu'il devoit être un jour. Il enleva aux Danois la ville de Chriſtianſtadt, par le moyen d'un ſtratagême qui fait honneur à l'expérience d'un jeune

prince alors âgé de dix-huit ans. Il fit prendre à cinq cens Suédois des habillemens à la Danoise, & leur ordonna de s'approcher de la ville, comme s'ils étoient un renfort envoyé pour la défense de la place. Les Danois s'y tromperent, & reçurent dans leur ville leurs propres ennemis, qui n'y furent pas plutôt entrés, qu'ils s'en rendirent les maîtres.

Charles, âgé de soixante-un ans, mourut, cette même année, à Nicoping, le 30 d'Octobre. Ce prince s'éleva sur le thrône par sa politique, & s'y distingua par ses talens guerriers. La finesse & la pénétration de son génie ont donné lieu à un auteur de le comparer avec Philippe ; & ce qui rend la comparaison plus juste, c'est qu'il laissa sur le thrône un autre Alexandre.

GUSTAVE-ADOLPHE, *surnommé* LE GRAND.

[1612.]

GUSTAVE, en montant sur le thrône, trouva la Suède attaquée de toutes parts par des ennemis puissans, qui déja la dévoroient en espérance. Ils ne croyoient pas rencontrer beaucoup de résistance dans un jeune prince qu'ils regardoient encore comme un enfant ; mais les premieres actions de Gustave ne tarderent pas à les détromper. Ce prince commença d'abord par se délivrer des Danois, les plus voisins & les plus acharnés de ses ennemis. Vaincu dans plusieurs combats, le roi de Danemarck consentit à la paix, & le traité fut conclu, le 19 de Janvier 1613, à des conditions avantageuses aux Suédois.

[1614.]

Gustave ne crut pas, comme bien des conquérans, que le seul devoir d'un roi fût de vaincre ses ennemis, & d'étendre les limites de son Empire. Il comprit que sa premiere obligation étoit de bien gouverner ses peuples. Son pere avoit traité fort durement la noblesse. Gustave, naturellement

doux & clément, n'étoit guères porté à suivre son exemple. Il consulta cependant deux des principaux ministres Suédois : l'un étoit Jean Skytt, son précepteur, homme dur, imbu des maximes du feu roi ; l'autre étoit Axel Oxenstiern, chancelier du royaume, homme célèbre par sa prudence & par ses lumieres. Skytt, conformément à son caractere, conseilla au jeune prince d'opprimer la noblesse, & de s'enrichir de ses dépouilles. Gustave, fort mécontent d'un pareil avis, se retourna vers le chancelier Oxenstiern, espérant trouver en lui plus de conformité avec son propre goût : il ne se trompoit pas. Oxenstiern représenta au roi que la noblesse étoit la fleur du royaume ; que c'étoit à cet ordre illustre que la famille de Vasa étoit redevable de son élevation ; que la noblesse fournissoit à l'Etat des magistrats & des juges ; aux armées, des officiers & des généraux, & qu'un roi, en détruisant les nobles, détruisoit ses propres forces. Gustave ne put entendre ce discours, sans un transport de joie. Il se jetta au col du chancelier ; le remercia de ses avis, & promit de les suivre. En effet il rappella d'abord les seigneurs que son pere avoit exilés ; les rétablit dans leurs emplois & dans leurs biens. Il restitua à la noblesse tous les droits & les priviléges dont elle avoit été dépouillée ;

&,

&, pour récompenser les services des principales familles du royaume, il leur donna des terres dans les pays nouvellement conquis. Par cette conduite sage & généreuse, il s'attacha tous les nobles Suédois, dont il tira de puissans secours, dans les différentes guerres qu'il eut à soutenir pendant le cours de son règne.

[1616.]

Gustave, après avoir forcé les Moscovites à faire la paix, tourna ses armes contre Sigismond, roi de Pologne, qui conservoit toujours l'espérance de remonter sur le thrône de la Suède. Cette guerre ne fut pour Gustave qu'une suite de conquêtes. La forme de cet ouvrage ne nous permet pas d'en dire davantage sur un pareil sujet.

[1626.]

Cette année est célèbre par la naissance de Christine, depuis reine de Suède. Ecoutons cette princesse raconter elle-même les particularités qui accompagnerent sa naissance. « Je naquis coëffée, dit-elle, » depuis la tête jusqu'aux genoux, n'ayant » que le visage, les bras & les jambes de » libres. J'étois toute velue; j'avois la voix » grosse & forte; tout cela fit croire aux » femmes occupées à me recevoir, que

» j'étois un garçon. Elles remplirent tout le » palais d'une fausse joie qui abusa le roi » même, pour quelques momens.... Mais » ce fut un grand embarras pour les fem- » mes, quand elles se virent trompées : » elles étoient en peine comment désabu- » ser le roi. La princesse Catherine, sa » sœur ... me porta entre ses bras ... &... » donna au roi le moyen de se désabuser » de lui-même. Ce grand prince n'en té- » moigna aucune surprise ... il me fit un » accueil aussi favorable que s'il n'eût pas » été trompé dans son attente. Il dit à la » princesse : Remercions Dieu, ma sœur ; » j'espere que cette fille me vaudra bien » un garçon. Je prie Dieu qu'il me la » conserve, puisqu'il me l'a donnée.... » Le roi disoit de moi : Elle va être habile ; » car elle nous a tous trompés. »

[1628.]

Gustave arrivant à Calmar, avec sa fille Christine, alors âgée de deux ans, « on » douta s'il falloit faire les salves de la garni- » son & des canons de la forteresse, pour le » saluer, selon la coutume, (c'est Christine » elle-même qui parle,) à cause que l'on » craignoit de faire peur à un enfant de l'im- » portance dont j'étois ; &, pour ne man- » quer en rien, le gouverneur de la place lui

» demanda l'ordre. Le roi, après avoir balancé un peu, lui dit : Faites tirer ; elle est fille d'un soldat : il faut qu'elle s'y accoutume. Cela fut fait ; on fit la salve dans les formes : j'étois avec la reine dans son carrosse ; &, au lieu d'en être épouvantée, comme sont les autres enfans dans un âge si tendre, je riois & battois des mains ; &, ne sçachant pas encore parler, je témoignois, comme je pouvois, ma joie par toutes les marques, que pouvoit donner un enfant de mon âge, ordonnant à ma mode qu'on tirât encore davantage. Cette petite rencontre augmenta beaucoup la tendresse du roi pour moi ; car il augura que j'étois née intrepide comme lui : depuis, il me menoit toujours avec lui, pour voir ses revues, quand il les faisoit, de ses troupes ; & par-tout je lui donnois des marques de courage, telles qu'en un âge si tendre il pouvoit exiger d'un enfant qui ne parloit encore qu'avec peine. Il prenoit plaisir à badiner avec moi. Il me disoit : Allez, laissez-moi faire ; je vous menerai un jour en des lieux où vous aurez contentement. Mais, pour mon malheur, la mort l'empêcha de me tenir parole ; & je n'eus pas le bonheur de faire mon apprentissage sous un si bon maître. »

[1630.]

Gustave, choqué de la fierté de la maison d'Autriche, qui prétendoit asservir les royaumes du Nord, & particuliérement la Suède; irrité des secours que l'empereur avoit donnés au roi de Pologne, son ennemi, & plus encore des mépris que les plénipotentiaires Impériaux avoient témoignés aux ambassadeurs qu'il avoit envoyés à Lubeck, résolut de porter ses armes victorieuses en Allemagne, & d'abaisser l'orgueil de la maison d'Autriche.

Après avoir remis l'administration du royaume entre les mains de sa femme, & déclaré la princesse Christine, sa fille, héritiere de la couronne, il s'embarqua, avec une armée de quinze mille hommes, sur une flotte de deux cent vaisseaux, & vint aborder à l'isle de Rugen. A peine eut-il pris terre, qu'il se jetta à genoux pour rendre graces à Dieu du succès de son voyage, & le prier de favoriser ses armes; puis, sans perdre de tems, il marcha contre les Impériaux, &, pour premier exploit, les chassa de l'isle de Rugen.

A voir le bel ordre & la discipline rigoureuse, qui régnoit dans l'armée de ce prince, on eût aisément prédit les conquêtes qu'il alloit faire en Allemagne. Il n'y a

point de monastere mieux réglé que ne l'étoit son camp. Ses soldats étoient des modèles d'obéissance, &, ce qui est plus difficile pour des peuples septentrionaux, de sobrieté. On n'eût pas entendu dans son armée un seul jurement ni un seul blasphême. Chaque régiment avoit un ministre qui prenoit soin d'en chasser les filles débauchées, & faisoit chanter, deux fois le jour, les pseaumes en langue vulgaire. Aucun soldat n'eût osé réfuser à son hôte le payement de ce qu'il devoit; & les gens du pays étoient beaucoup mieux traités par les Suédois, que par leurs propres compatriotes.

[1631.]

Le 28 d'Août, Gustave livra la fameuse bataille de Leipsick. L'armée des Impériaux, commandée par le comte de Tilly, étoit de quarante mille hommes. Les Suédois & les Saxons, qui composoient l'armée de Gustave, formoient un nombre à-peu-près égal. Gustave commandoit à l'aîle droite, & le maréchal Horn à la gauche. Le premier choc fut avantageux aux Impériaux : ils rompirent & mirent en déroute les Saxons. L'électeur, consterné de la fuite de ses soldats, & désespérant du succès de la bataille, s'enfuit honteusement à Culembourg. Tilly, se croyant sûr de la

victoire, dépêcha des couriers vers l'empereur, pour lui en donner avis. L'intrepide Gustave, sans être déconcerté par la lâcheté de l'électeur ni par la présomption de Tilly, observoit d'un coup d'œil juste les divers mouvemens de l'armée ennemie. Il vit une partie des Impériaux occupés à la poursuite des Saxons, tandis que les autres, se croyant victorieux, ne gardoient plus ni ordre ni discipline. Aussi-tôt il fond avec l'impétuosité de la foudre sur ces troupes debandées, secondé du feu de toute son artillerie, & fait bientôt changer la face des affaires. On trouve dans une Relation de la journée de Leipsick, que Gustave, au plus fort de la mêlée, dans le tems que rien n'étoit encore décidé, descendit de cheval, &, se jettant à genoux, implora le secours du ciel; que, remontant ensuite à cheval, exhortant ses soldats à combattre pour le saint Evangile, il ne tarda pas à mettre les Impériaux en déroute. On laisse à penser si Gustave prenoit bien son tems pour faire sa priere. Quoi qu'il en soit, cette victoire est une des plus illustres que ce prince ait remportées en Allemagne.

Le 8 de Décembre de cette année, Gustave passa le Rhin, à la vue d'une armée ennemie, campée sur l'autre rive. Ce passage, non moins fameux que celui de Louis XIV, n'a pas été moins célébré par les poëtes du

tems. Pour en conſerver la mémoire, on érigea ſur les bords du Rhin un monument que l'on voit encore à un quart de lieue de la ville d'Oppenheim ; c'eſt un lion de marbre, poſé ſur une haute colomne, ayant la face couverte d'un caſque, & tenant une épée nue dans la pate droite. Un officier de l'empereur Ferdinand II, pour faire ſa cour à ce prince, fut, dans la ſuite, aſſez téméraire pour arracher l'épée de la pate du lion, & la préſenta à l'empereur ; mais Ferdinand, loin de récompenſer un pareil attentat, fut ſur le point de faire pendre cet officier.

Le Clerc, dans la Vie de Richelieu, dit que Guſtave, après le paſſage du Rhin, fit demander une entrevue à Louis XIII, roi de France, qui étoit alors à Metz. Mais ce prince, fort inférieur au roi de Suède pour l'eſprit & pour le corps, évita prudemment une conférence dont l'honneur ne lui ſeroit aſſurément pas demeuré. Il fit réponſe au roi de Suède que, l'état de ſa ſanté ne lui permettant pas d'accepter l'entrevue, il enverroit le cardinal de Richelieu pour traiter avec lui. Guſtave croyant qu'on le mépriſoit, répondit fièrement : » J'enverrai donc un de mes valets pour » conférer avec le cardinal ; » paroles qui durent être bien ſenſibles pour un miniſtre auſſi altier que Richelieu !

[1632.]

Guſtave, au milieu de ſes conquêtes, conſervoit des ſentimens de modeſtie & de piété, bien rares dans un conquérant environné de gloire. Etant retourné en Saxe, peu de tems avant la bataille de Lutzen, le peuple le reçut avec des acclamations extraordinaires. Ce prince, confus de tant d'honneurs, ſe tourna vers ſon chapelain Fabrice, & lui dit: « Tout me » réuſſit; mais je crains bien que Dieu » ne me puniſſe de la folie du peuple. Ne » diroit-on pas que ces gens me regardent » comme leur Divinité? Grand Dieu! tu » m'es témoin combien tous ces vains » applaudiſſemens me déplaiſent! »

Ce grand prince, après avoir rempli toute l'Allemagne du bruit de ſes exploits, périt comme Turenne dans les bras de la victoire, à la bataille de Lutzen. Les commencemens de ce combat ne furent pas favorables aux Suédois. Ils furent enfoncés par les Impériaux, dans l'endroit même où commandoit Guſtave. Ce prince, déſeſpéré de la lâcheté de ſes troupes, deſcend de cheval; &, la pique à la main, arrête ſes régimens qui fuyoient: « Reſtez, leur » dit-il, du moins pour me voir mourir. » Ces paroles rendirent le courage aux Suédois qui ſe retournerent avec tant de fu-

rie sur les Impériaux, qu'ils les firent plier à leur tour. Gustave, qui s'exposoit toujours comme le moindre soldat, s'engagea témérairement dans un gros de cuirassiers, où il reçut deux coups de pistolets, qui le firent tomber mort. Son cheval reprit de lui-même le chemin du camp, ayant la selle toute couverte de sang. Le commun des historiens rapporte ainsi la mort de ce prince; mais ceux qui paroissent mieux informés, disent que Gustave étant allé avec deux régimens attaquer les cuirassiers Impériaux, eut le bras cassé d'un coup de pistolet; qu'il voulut, quelque tems, dérober à ses soldats la connoissance de sa blessure, mais que, ne pouvant résister à la douleur, il pria François Albert, duc de Saxe-Lawembourg, de l'aider à sortir de la mêlée, & que, dans ce moment, un cuirassier, s'avançant au galop, lui tira un coup de carabine, en criant: « Il y a long-tems que je » te cherchois! » Les mêmes auteurs ajoûtent que le roi étant tombé de ce coup, fut encore percé d'un coup de pistolet à la tête, de deux coups d'épées dans le corps, & que son valet de chambre fut tué sur lui de plusieurs coups.

Puffendorf, & plusieurs autres historiens assurent que ce fut le duc de Saxe lui-même, qui assassina Gustave. Ferdinand de Furstemberg, évêque de Paderborn, attri-

bue cet attentat au lieutenant-colonel Falckenberg. Quelques-uns ont prétendu que le coup avoit été porté par un émissaire du cardinal de Richelieu, qui n'avoit pas oublié les propos injurieux que Gustave avoit tenus à son sujet, après le passage du Rhin. Quel que soit l'auteur de cette mort, il est très-vraisemblable que le roi de Suède fut tué par trahison. La camisole de bufle, dont il étoit revêtu, le jour de cette bataille, & que l'on conserve dans l'arsenal de Stockholm, paroît en offrir une preuve. » On voit par le trou oblique, où est en» trée la balle, dit l'auteur des Mémoires de » Christine, que celui qui lui a tiré ce » coup, est venu derriere son dos, & que, » passant le bras par-dessus l'épaule du roi, » il lui a percé le côté droit de la poitrine, » sans qu'on s'apperçoive que la balle ait tra» versé le corps, puisqu'on n'en voit au» cune marque de l'autre côté du bufle. »

La mort de Gustave ne rallentit point l'ardeur des Suédois. Il parut, au contraire, que le desir de le venger redoubloit leurs forces & leur courage. Après avoir fait un grand carnage des Impériaux, ils demeurerent maîtres du champ de bataille. Le corps de Gustave fut trouvé, le lendemain matin, meurtri & ensanglanté. Auprès de lui étoient étendus deux écuyers dont l'un respiroit encore. Ainsi périt, à l'âge de

trente-ſept ans, le grand Guſtave-Adolphe, » emportant au tombeau, dit M. de Vol- » taire, le nom de *Grand*, les regrets du » Nord, & l'eſtime de ſes ennemis. Il » ébranla le thrône de Ferdinand II, dit » plus haut le même auteur.... Ce fut lui » qui, par ſes victoires, contribua alors en » effet à l'abaiſſement de la maiſon d'Au- » triche; entrepriſe dont on attribue toute » la gloire au cardinal de Richelieu, qui » ſçavoit l'art de ſe faire une réputation, » tandis que Guſtave ſe bornoit à faire de » grandes choſes. »

Qui pouvoit mieux peindre le grand Guſtave, que ſon illuſtre fille? «Ce prince, » dit la reine Chriſtine, dans ſa Vie écrite » par elle-même, étoit grand en tout: ſa » naiſſance étoit grande; ſon habileté l'é- » toit auſſi. Son ambition étoit plus grande » que ſes forces, mais pas plus grande » que ſa fortune. Il étoit ſage; il étoit » brave; il étoit grand capitaine, grand » roi. Enfin c'étoit le plus grand homme » de ſon ſiécle, auſſi-bien que de ceux qui » ont vécu trois ou quatre ſiécles avant » lui. Il étoit généreux, libéral juſqu'à la » profuſion, avec tout cela économe & » habile en tout. Il parloit & entendoit » pluſieurs langues; haranguoit raiſonna- » blement bien; aimoit la lecture & les

» belles lettres. Il étoit beau prince, mais
» trop gros & trop replet; ce qui commen-
» çoit à l'incommoder. Il étoit trop colere
» & trop prompt, aimant trop les fem-
» mes. Il n'aimoit pas le vin, mais buvoit;
» défaut commun du Nord. Mais cela ne
» l'empêchoit pas de vaquer ni à sa gloire
» ni à son devoir : il le falloit & il n'y
» tenoit pas par inclination, mais par né-
» cessité de politique. Il étoit familier avec
» ses amis, & retenu envers les soldats. »

On a reproché à ce prince un emportement de courage, qui le portoit à s'exposer comme un simple soldat. Il condamnoit lui-même cette intrepidité téméraire, & ne pouvoit s'empêcher d'avouer qu'elle lui seroit quelque jour funeste. Près de partir pour l'Allemagne, il dit en propres termes aux Etats assemblés : « Tant
» va la cruche à l'eau, qu'elle se brise; de
» même il m'arrivera. Je me suis trouvé,
» pour le bien de notre patrie, en plusieurs
» occasions dangereuses, où je n'ai pas
» épargné mon sang. Par l'assistance de
» Dieu, j'en suis sorti la vie sauve, la-
» quelle à la fin je perdrai... » Le chancelier Oxenstiern, son confident & son ami, étoit d'un caractere bien différent. Un jour, étant en Prusse, le roi le consultoit sur une entreprise périlleuse, qu'il avoit des-

sein de hazarder. Le chancelier faisoit tous ses efforts pour l'en détourner, en lui représentant le danger qu'il alloit courir. » Vous êtes trop froid dans toutes vos af- » faires, lui dit Gustave en latin; & vous » retardez toujours ma course. »…. Sire, » répondit Oxenstiern dans la même langue, » si mon phlegme ne tempéroit votre ar- » deur, il y auroit long-tems que vous se- » riez consumé. »

Gustave, au milieu des camps & du tumulte des armes, trouvoit des momens pour s'instruire & pour cultiver son esprit par la lecture des bons livres. Hugues Grotius étoit son auteur favori. Il lisoit particulièrement son admirable Traité du droit de la guerre & de la paix. Il avoit toujours ce livre sous son chevet, comme autrefois Alexandre l'Iliade d'Homère. Souvent, en refléchissant sur les maximes de Grotius, il lui échappoit de dire : « Si » Grotius avoit été à la guerre, il eût vu » qu'il est souvent impossible de pratiquer » les leçons qu'il donne de son cabinet. »

Terminons ce qui regarde Gustave par le récit d'une opinion ridicule de quelques Jésuites plus zélés que sensés :

« Tandis que toute l'Europe admiroit Gustave comme un héros, ces bons peres ne le regardoient que comme le des-

tructeur de la religion Catholique, & publioient, de tous côtés, que c'étoit l'Antechrist. Le pape (Urbain VIII) avoit conçu une idée bien différente de ce grand prince; &, lorsqu'il apprit sa mort, il en fit l'éloge le plus magnifique, en présence de plusieurs cardinaux.»

Les Impériaux se flattoient que la fortune alloit abandonner les Suédois avec le grand Gustave; mais l'esprit de ce héros animoit encore ses généraux & ses soldats, qui continuerent la guerre avec tant d'ardeur & de succès, qu'avant la fin de l'année, les Impériaux furent chassés de la Saxe.

CHRISTINE.

[1633.]

CETTE princesse n'avoit pas encore six ans, lorsque, par la mort de son pere, elle se vit maîtresse d'un royaume que les exploits de Gustave avoient rendu un des plus florissans de l'Europe. On rapporte que, les Etats s'étant assemblés, & le maréchal de la diète ayant proposé de proclamer Christine, reine de Suède, un membre de l'ordre des paysans, s'avançant dans l'assemblée, dit à haute voix: « Quelle » est donc cette fille de Gustave? Nous ne » la connoissons point, & ne l'avons jamais » vue.» Ce discours ayant excité de grands murmures: «Je vais vous la montrer, si vous » voulez, repartit le maréchal.» A l'instant même, il courut la chercher, & la présenta aux paysans. Larsson, après l'avoir examinée plus attentivement que les autres, s'écria: « C'est-elle même; voilà le nez, les » yeux & le front de Gustave-Adolphe, » qu'elle soit notre reine! » Christine fut aussi-tôt proclamée reine de Suède.» Du consentement unanime des Etats, on confia la tutelle de la jeune princesse & la régence du royaume, aux cinq grands of-

ficiers de la couronne, qui étoient le grand-baillif, le grand connétable, le grand-amiral, le grand-chancelier, & le grand-thré-forier.

Des ambaſſadeurs des Moſcovites ſe rendirent à Nikoping où la cour de Suède étoit alors pour faire à la nouvelle reine des complimens de congratulation & de condoléance. Les miniſtres eurent peur que Chriſtine, qui n'étoit qu'un enfant, ne reçût pas cette ambaſſade avec la gravité néceſſaire. Ils jugerent à propos de l'inſtruire ſur le cérémonial qu'elle devoit obſerver en cette occaſion, & n'oublierent pas ſur-tout de l'exhorter à ne témoigner aucune crainte : « Eh de quoi aurois-je peur? » repartit vivement la jeune reine piquée qu'on doutât de ſon courage. Les miniſtres répondirent que les Moſcovites étoient d'une taille & d'une figure propres à épouvanter; que leur habillement extraordinaire contribuoit encore à leur donner un air terrible. Mais ils inſiſterent particulièrement ſur les grandes barbes que portoient ces ambaſſadenrs. Ce qu'il y avoit de plaiſant dans cette exhortation, c'eſt que ceux qui la faiſoient, avoient eux-mêmes des barbes non moins longues que celles des Moſcovites. Chriſtine éclatant de rire, leur répliqua : « Eh! que m'importe leur barbe? » Vous autres, n'avez-vous pas la barbe » grande.

» grande. Cependant je ne vous crains » guères. » Si l'on en croit le témoignage de Christine elle-même, elle se tira avec honneur de cette ambassade; & les Moscovites sortirent de son audience, pénétrés de respect pour elle.

Christine a jugé elle-même le trait suivant, digne de la postérité. Nous le rapportons d'après cette princesse, & dans ses propres termes : « J'avois, dit-elle, une » espece d'antipathie naturelle pour la » bière & le vin, & je n'en buvois qu'é- » tant pressée par une extrême soif. Cette » aversion s'augmentoit à mesure que je » croissois & avançois en âge: elle arriva » à tel point, que je passois des jours en- » tiers sans boire; ce qui m'incommodoit » furieusement. Mais, comme la nécessité » est ingénieuse, je découvris que la reine- » mere avoit dans une retraite de son ap- » partement une grande provision d'eau » de rose, dont elle se lavoit le visage. Je » fis d'abord mes desseins sur cette eau; » & j'allois ponctuellement en boire, toutes » les après-dînées, si secrettement, qu'on ne » s'en apperçut pas de quelque tems; mais » enfin la reine-mere, qui voyoit manquer » sa provision, commença d'en gronder » ses femmes, lesquelles accusoient qu'el- » les ne la buvoient pas, & qu'elles n'é- » toient pas si sotes que d'en tâter. Moi,

» qui sçavois la vérité de l'histoire, je com-
» mençois à craindre que je ne fusse dé-
» couverte, comme il arriva ; car on m'é-
» pia ; & la reine me trouva enfin sur le
» fait, & me donna elle-même le fouet
» bien serré, me faisant un grand crime
» d'avoir bu de l'eau. Je disois, pour mon
» excuse, que je mourois de soif, & que
» je ne pouvois souffrir ni la bière ni le
» vin. »

[1640.]

Marie-Eléonore, sœur de l'électeur de Brandebourg, & veuve du grand Gustave, étoit toujours plaintive depuis la mort de son époux. Elle n'aimoit pas la Suède, & le séjour de ce royaume lui étoit devenu insupportable. Il est vrai qu'elle n'avoit pas sujet de s'y plaire : on n'y avoit aucune considération pour elle ; on ne lui accordoit aucune part à l'administration des affaires auxquelles en effet elle n'entendoit rien. Le dégoût & l'ennui lui firent concevoir le projet de se dérober de la Suède, & de se retirer en Danemarck où elle entretenoit, depuis quelque tems, des intelligences secrettes. Elle habitoit ordinairement le château de Gripsholm, dans la province de Sudermanie, où étoit son douaire. Lorsqu'elle eut pris toutes les mesures nécessaires pour son départ clandestin, elle se retira dans un appartement d'où l'on pou-

voit descendre dans le jardin du château. Elle ne prit avec elle qu'une des demoiselles de sa suite, une de ses dames d'atour, & dit à tout son monde, qu'elle vouloit passer plusieurs jours dans le jeûne & dans la retraite. Le lendemain, elle descendit, pendant la nuit, dans le jardin du château, qui donnoit sur un lac : elle se fit transporter à l'autre bord où elle trouva un carrosse qui l'attendoit, & de-là se rendit en poste à Nicoping ; monta sur un esquif Danois, qui la conduisit dans l'isle de Gottland. C'est-là qu'elle s'embarqua sur un vaisseau de guerre, appartenant au roi de Danemarck, qui la transporta dans les Etats de ce prince. Le P. Bougeant attribue l'évasion de la reine douairiere à l'amour qu'elle avoit conçu pour le roi de Danemarck ; & il rapporte une lettre que le comte d'Avaux écrivit, à ce sujet, à la duchesse de Savoye, dont voici le contenu.

» Un roi & une reine du septentrion, » séparés par un bras de mer, qui sert de » frontiere à leurs royaumes, ont souhaité » de se rapprocher davantage, leur bonne » intelligence a commencé par de secret- » tes ambassades qui ont été commises à » la dextérité d'une femme d'esprit, qui » en sçait assurément plus que tous nous » autres ambassadeurs. Un gentilhomme, » qui réside en l'une des deux cours, a eu

» aussi quelque part à ce petit traité dont
» l'exécution ne laissa pas de manquer, il
» y a quinze mois, par la jalousie de deux
» nations. Mais qui peut résister à deux vo-
» lontés si bien unies, & soutenues de la
» puissance souveraine ? Un beau matin,
» avant le jour, la belle princesse, suivie seu-
» lement d'une dame & d'un cavalier,
» monte à cheval, &, par des bois & des
» rochers inconnus, se rend au bord de la
» mer, & passe le détroit dans une mé-
» chante chaloupe, plus courageusement
» que ne fit Léandre. Mais, au milieu de sa
» course, elle est rencontrée par un ami-
» ral qui la reçoit à son bord, au bruit de
» toute son artillerie, faisant ainsi retentir de
» tous côtés un mystere qu'on avoit jusqu'a-
» lors caché avec tant de soin. » L'historien
de Suède, (Puffendorf,) ajoûte à ce récit,
» que les vaisseaux de l'amiral Danois, desti-
» nés à recevoir la reine, étoient magnifi-
» quement ornés, & chargés des mets les
» plus exquis. On y avoit fait même mon-
» ter des musiciens, afin que rien ne man-
» quât à une fête si galante. Dans cet ap-
» pareil, la reine veuve de Gustave a été
» conduite dans une isle de Danemarck,
» où Christiern IV, qui se peut dire à pré-
» sent heureusement régnant, est allé la re-
» cevoir. »

Cette évasion de la reine fut une des

principales causes de la guerre que la Suède déclara, quelque tems après, au Danemarck.

[1641.]

La Suède perdit, cette année, un de ses plus fermes appuis dans la personne du maréchal Banner, un des plus grands capitaines qu'il y eût alors dans l'Europe, & qui fut surnommé *le second Gustave du Nord*. On rapporte qu'il lui arriva, dans son enfance, un accident merveilleux, qui fit juger qu'il étoit réservé pour quelque chose de grand. Etant un jour dans un château de son pere, il s'amusoit à jouer avec ses freres dans une salle, & tenoit en main le bout du rideau de la fenêtre, qu'il agitoit, en criant qu'il alloit faire voile vers l'Allemagne, lorsqu'un ouragan furieux s'éleva tout-à-coup; emporta le jeune Banner, & le jetta de fort haut sur un tas de pierres. Il ne reçut cependant aucun mal de cette chute, & dit aux personnes qui l'environnoient, qu'il avoit été soutenu par un homme d'une figure majestueuse.

Banner ressembloit beaucoup à Gustave pour le visage & pour la taille; &, dans un tems où les peuples du Nord faisoient consister le courage à bien boire, il passoit pour le buveur le plus intrépide & le plus déterminé qu'il y eût dans toute l'Allemagne. La gloire des armes étoit sa

premiere passion. On raconte que, le jour de son mariage avec la princesse de Baden, sa troisieme femme, pendant qu'il recevoit la bénédiction nuptiale à Aroltzen, ayant appris que l'ennemi étoit en marche, & avoit mis le feu à quelques villages, il partit brusquement, sans songer à la cérémonie, laissant sa nouvelle épouse & les assistans bien surpris ; mit le feu à Fritzlar ; passa le pont de Cassel ; s'avança vers l'ennemi, pour lui en disputer le passage, & ne revint vers son épouse, qu'après avoir heureusement terminé son expédition.

[1642.]

Charles-Gustave, duc des Deux-Ponts, de la branche de Baviere-Palatine, neveu du grand Gustave, & depuis roi de Suède, commence de faire éclater ses talens militaires dans une bataille que Torstenson, général Suédois, livre près de Loppen, aux Impériaux commandés par le duc de Saxe-Lawembourg. Gustave courut, dans cette journée, les plus grands risques. Un de ses gentilshommes tomba à ses côtés, & il eut un cheval tué sous lui. Torstenson ayant perdu son fils dans cette bataille, Gustave, à qui son grand courage faisoit envier un pareil sort, fut le premier à le consoler. « Je souhaite, lui répondit le » malheureux pere, que vous soyez plus » heureux que mon fils. »... Plus heureux ?

» repliqua vivement Gustave: ah! je ne » demande point d'autre bonheur que ce» lui de mourir d'une mort si glorieuse.» Torstenson, charmé des sentimens généreux de ce prince, lui donna le régiment de la cavalerie de Courlande. On rapporte qu'un des cavaliers de ce régiment, montrant à Gustave les plaies dont son corps étoit couvert, lui dit: « Voilà ce que j'ai » reçu au service du feu roi; & cepen» dant plusieurs années de ma solde me » sont encore dûes »... Je t'en tiendrai » compte, répondit le prince.»... C'est » donc quand vous serez roi, repartit le » cavalier.»... Si je le deviens jamais, re» pliqua Gustave, je te payerai le triple de » ce qui t'est dû.» L'Histoire ne dit pas s'il tint sa promesse. Christine a écrit que ce prince, d'ailleurs si généreux, n'étoit pas esclave de sa parole.

[1644.]

Le 8 de Décembre de cette année, Christine, âgée de dix-huit ans, prend en main les rênes du gouvernement, & commence à régner par elle-même. Les Etats redoublerent alors les instances qu'ils avoient déja faites à la reine, pour l'engager à se marier, & qu'ils continuerent les années suivantes, mais sans aucun succès. Plusieurs partis considérables aspiroient à la main de Christine. Les deux fils du roi de Da-

nemarck, l'électeur Palatin, l'électeur de Brandebourg ; Jean, roi de Portugal, & jusqu'au Jésuite, Jean-Casimir, cardinal de Pologne. Celui qui paroissoit devoir l'emporter sur tous ces concurrens, étoit Charles-Gustave. Il étoit aimé de la nation, estimé de la reine. Il la pressoit continuellement de répondre à ses desirs ; &, dans ses emportemens amoureux, il juroit de sortir pour jamais de la Suède, si elle s'obstinoit dans ses refus. Christine ne faisoit que rire de ses propos romanesques, & se moquoit de lui, comme de tous les autres. A l'exemple d'Elizabeth, elle avoit résolu de ne jamais se donner de maître. On n'oseroit dire si elle employoit les mêmes moyens que la reine d'Angleterre, pour charmer l'ennui du célibat. Elle eut, il est vrai, des favoris dont le plus illustre fut le comte Magnus de la Gardie; mais il paroît que sa fierté naturelle la défendit toujours des foiblesses de l'amour, dont elle étoit d'ailleurs très-susceptible par son tempérament. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'elle eut toujours pour le mariage une aversion décidée, & qu'elle témoigna souvent qu'elle ne souffriroit jamais qu'un homme en agît avec elle, comme un paysan avec son champ. Un jour qu'on la pressoit vivement de prendre un époux, elle répondit : « J'aime

» mieux nommer pour mon successeur un
» prince dont je connoisse les talens, que
» de laisser sur le thrône un héritier de
» ma puissance, qui peut-être me deshonoreroit par sa conduite. Il peut aussi
» aisément naître de moi un Néron, qu'un
» Auguste. »

[1647.]

Le 27 de Juillet de cette année, jour auquel on célèbroit dans la Suède un jeûne solemnel, accompagné de prieres publiques, la reine se rendit à l'église du château, pour y entendre le sermon. Lorsqu'il fut fini, tout le monde s'étant mis à genoux pour prier; un homme, se levant tout à coup, fendit la foule, & se jetta dans une balustrade un peu élevée, où étoit la reine. Le comte Brahe fut le premier qui remarqua l'action de cet homme. Aussi-tôt il cria aux gardes de lui fermer le passage. Les gardes croiserent leurs pertuisanes dont ils formerent une espece de rempart; mais ce furieux s'élança avec tant de violence, qu'il brisa une des pertuisanes à demi-pied du fer, & sauta par-dessus l'autre. La reine, qui étoit à genoux, tourne la tête au bruit, & voit un homme s'approcher d'elle, comme pour l'assassiner. Sans témoigner aucune frayeur, elle pousse son capitaine des gardes, qui étoit absorbé dans sa priere, &, qui se levant aussi-tôt, se jette entre deux,

& saisit cet homme par les cheveux. On le fouilla exactement, & on lui trouva deux couteaux sans gaîne, l'un dans sa manche, & l'autre dans sa poche. Cet homme étoit d'une taille au-dessus de la médiocre. Il n'avoit rien dans les yeux, ni sur le visage, qui marquât l'égarement & la folie. Lorsqu'on le reconduisoit chez lui, sous bonne garde, il dit qu'en sortant, le matin, de sa chambre, il n'espéroit pas devoir jamais y rentrer. Après les informations les plus exactes, on découvrit que cet homme étoit fou; & il parut par ses discours, qu'il en vouloit plutôt au prêtre qui officioit, qu'à la reine.

[1648.]

La guerre que les Suédois faisoient depuis long-tems en Allemagne, avec tant de gloire, est enfin terminée par un traité, dont les négociations se firent à Munster & à Osnabrug, & qui fut enfin conclu à Munster. Les Suédois, par la paix de Munster, demeurerent maîtres des duchés de Brême & de Werden, de la haute Poméranie, d'une partie de la basse, & des villes de Rugen & de Wismar. On leur donna aussi cinq millions d'écus, pour les dédommager des frais de la guerre.

[1649.]

Christine, ayant appris la mort tragique

de Charles I, roi d'Angleterre, ne parut pas, si l'on en croit quelques auteurs, aussi indignée qu'elle devoit l'être d'un si horrible attentat. On lit dans le *Chevreana*: » Quand les Anglois eurent fait couper la » tête au roi Charles, la reine Christine » en fut informée par des lettres, &, les » ayant lues, dit publiquement : Les Anglois ont fait trancher la tête à leur roi » qui n'en faisoit rien, & ils ont bien » fait. »

L'étude étoit la grande passion de Christine. Elle avoit cultivé avec soin, dès sa plus tendre jeunesse, les heureuses dispositions qu'elle avoit reçues de la nature; & son application continuelle l'avoit rendue égale aux plus illustres sçavans de son siécle. Elle se distinguoit particuliérement par le grand nombre de langues qu'elle possédoit : le grec, le latin, le françois, l'italien, l'allemand, étoient des idiomes aussi familiers pour elle, que le suédois. Elle entretenoit un commerce de lettres avec les hommes les plus distingués dans l'Europe par leur doctrine : elle invitoit tous les sçavans à venir à sa cour, & leur faisoit l'accueil le plus gracieux. Entre tous les grands hommes que les soins de Christine attirerent en Suède, on distingue, à juste titre, l'illustre René Descartes, qui le premier apprit aux François à penser ; bien

ſupérieur à tous les ſçavans de ſon ſiécle; gens hériſſés de grec & de latin, dont la tête vuide de ſens étoit pleine de mots, & qui ne ſçachant point penſer eux-mêmes, employoient toute leur vie à faire de vains efforts pour comprendre ce qu'avoient penſé les anciens. Chriſtine, charmée de la nouvelle philoſophie de Deſcartes, entretenoit, depuis quelque tems, une correſpondance littéraire avec lui, & le preſſoit continuellement de venir à ſa cour. Deſcartes ſe rendit enfin à ſes invitations, & arriva à Stockholm, au mois d'Octobre 1649. La reine le reçut avec tous les honneurs dûs à ſon mérite, & pria ce philoſophe de vouloir bien venir s'entretenir, tous les jours, avec elle dans ſa bibliotheque, à cinq heures du matin. Mais ces conférences philoſophiques, par leſquelles Chriſtine abrégeoit le tems de ſon repos, ne durerent pas long-tems. Deſcartes fut attaqué d'une groſſe fiévre, accompagnée d'une inflammation de poumon, le 1er de Février 1650, & mourut en peu de jours. Les ennemis de ce philoſophe attribuerent ſa mort au dépit qu'il conçut de ce que la reine n'avoit pas goûté ſes opinions. Madame de Motteville dit à ce ſujet: « La » reine Chriſtine, au lieu de faire mourir » d'amour les hommes, les faiſoit mourir » de honte & de dépit, & fut, diſoit-on

» depuis, cause que le grand philosophe » Descartes perdit la vie de cette sorte, » parce qu'elle n'avoit pas approuvé sa ma- » niere de philosopher. »

[1650.]

Le fameux Saumaise fut aussi un des sçavans les plus aimés de Christine. Il vint à Stockholm, pendant l'été de cette année, & y demeura jusqu'au mois d'Octobre 1651. Pendant le séjour qu'il fit dans cette capitale, la reine lui donna un logement dans son palais, pour être plus à portée de le visiter souvent. On trouve dans le *Menagiana* une anecdote au sujet des visites que Christine rendoit à son maître, qui sert à faire connoître le caractere de cette reine. « Dans le tems que » Saumaise étoit malade à la cour de Suède, » la reine Christine.... l'étant allé voir, » le trouva au lit, tenant un livre que, par » respect, il ferma au moment qu'il la vit » entrer.»... Ha! ha! dit la reine, voyons » ce que c'est; montrez-m'en les bons en- » droits.»... Saumaise lui en ayant montré » un des meilleurs, elle le lut tout bas, » en souriant; après quoi, pour se donner » plus de plaisir, adressant la parole à la » belle Sparre, sa favorite, qui entendoit le » françois: Viens Sparre, s'écria t-elle, viens » voir un beau livre de dévotion, intitulé

» *Le Moyen de parvenir ;* tiens, lis-moi cette » page. »... La belle demoiselle n'eut pas lu » trois lignes, qu'arrêtée par les gros mots, » elle se tut en rougissant. Mais la reine, » qui se tenoit les côtes de rire, lui ayant » ordonné de continuer, il n'y eut pudeur » qui tînt ; il fallut que la pauvre fille lût » tout. » C'étoit un des grands défauts de la reine Christine de ne pas garder assez les bienséances de son sexe. Cette conduite, un peu cynique, a donné lieu à des jugemens désavantageux, qu'on a portés sur cette princesse, qui peuvent être faux, mais qui ne sont pas téméraires.

Christine déclare le prince Charles-Gustave pour son successeur au thrône, & le fait agréer par les Etats assemblés. Gustave, prince sage & prudent, sçachant à combien de soupçons est exposée la conduite d'un homme désigné pour succéder au prince régnant, se retira dans ses terres, & ne prit aucune part au gouvernement. Plein de respect & de soumission pour la reine, il se montra toujours prêt à lui obéir en toute occasion. Il ne paroissoit à la cour que lorsqu'il y étoit mandé ; encore y venoit-il sans éclat, & sans aucune suite.

On célébra, la même année, la cérémonie du couronnement de la reine, avec une pompe & une magnificence dignes de

l'Etat brillant où étoit alors la Suède. On admira particulièrement un ſuperbe char de triomphe, lequel, après une courſe de bague, avança de lui-même, le long de la carrière, ſans qu'on pût découvrir le reſſort qui le faiſoit mouvoir. On vit auſſi avec ſurpriſe paſſer une montagne de la hauteur d'une maiſon, ſur laquelle des femmes habillées en déeſſes, & repréſentant l'aſſemblée des Muſes, firent entendre une très-agréable muſique.

[1651.]

Chriſtine, livrée toute entière à l'étude des ſciences, ſoupiroit après une vie privée & tranquille, qui lui permît de ſuivre ſon penchant ſans contrainte & ſans danger. Elle avoit pris une averſion mortelle pour les affaires. Pendant qu'elle s'entretenoit avec Guſtave, deux ſecrétaires étant venus lui préſenter des dépêches à ſigner, elle dit au prince que, quand elle voyoit ces gens-là, il lui ſembloit voir le diable. Elle étoit d'ailleurs raſſaſiée des honneurs. Sa gloire étoit au plus haut point. Elle ne pouvoit plus que deſcendre. L'épuiſement des finances, cauſé par ſes prodigalités exceſſives; le déſordre, que ſa négligence & ſon dégoût pour les affaires commençoient à introduire dans le royaume; tout l'avertiſſoit de renoncer au thrône, lorſqu'elle le

pouvoit encore avec honneur. Elle forma donc la résolution de se démettre du gouvernement entre les mains de Charles-Gustave qu'elle fit aussi-tôt instruire de son dessein. Ce prince qui, sans doute, ne demandoit pas mieux, fit cependant ses efforts pour détourner la reine d'un pareil projet, & la conjura par les plus pressans motifs de continuer à faire le bonheur de ses peuples. Ce fut bien pis, lorsque la reine proposa son abdication dans l'assemblée des Etats. Il s'éleva un murmure général, qui témoignoit combien un pareil dessein déplaisoit à tous les ordres. Les principaux députés firent, au nom de tout le corps, des remontrances si touchantes à la reine, & la presserent si vivement de rester sur le thrône, que, vaincue par leurs sollicitations, elle renonça à son projet, & consentit à garder la couronne, remettant à un tems plus favorable l'exécution de cette entreprise ; mais elle exigea, pour prix de sa complaisance, qu'on cessât absolument de lui parler de mariage.

Peu s'en fallut que la mort n'enlevât à Christine ce thrône qu'elle dédaignoit. Allant un jour, sur les quatre heures du matin, visiter la flotte qu'elle faisoit équiper à Stockholm, elle se trouva sur une planche fort courte & fort étroite, avec

l'amiral

l'amiral Herman Flemming, qui lui faisoit voir un navire tout neuf. Ce seigneur, en s'approchant trop près du bord, fit pencher la planche qui n'étoit pas bien sûre, & tomba dans l'eau qui, dans cet endroit, avoit plus de trente brasses de profondeur. Il entraîna, en tombant, la planche avec Sa Majesté Suédoise, qui étoit dessus. Antoine Steinberg, premier écuyer, qui heureusement n'étoit pas éloigné, n'eut pas plutôt vu la reine tomber, qu'il accourut promptement; se jetta dans l'eau, & saisit le bout de la robe de Christine. Quelques autres personnes étant venues au secours, on vint à bout de tirer la reine hors de l'eau. Elle n'avoit point perdu connoissance, quoiqu'elle fût tombée la tête la premiere, & qu'elle eût bu beaucoup d'eau. Son premier soin, dès qu'elle fut sauvée, fut d'ordonner qu'on retirât l'amiral. Elle parut si peu émue de cet accident, qu'elle ne voulut point se mettre au lit, ni prendre aucun remede. Elle dîna en public, & plaisanta, pendant le repas, sur son aventure.

[1652.]

M. Van-Beuningen, envoyé de Hollande en Suède, donna une plaisante scène à la cour. La voici telle que la rapporte M. Baudelot de Dairval, dans son livre

de l'*Utilité des voyages* : « Un jour que
» cette princesse (Christine) avoit fait une
» partie de chasse, elle y convia ce mi-
» nistre, & commanda, en même tems,
» qu'on lui préparât un de ses meilleurs
» chevaux : cet ordre fut exécuté trop
» ponctuellement. On lui apprêta aussi-tôt
» un coursier des plus vîtes & des plus
» fringans. L'écuyer, qui l'apperçut, ne crut
» pas qu'un homme de lettres, comme
» cet ambassadeur, dût se hazarder sans
» scrupule sur un tel cheval. Il ne put s'em-
» pêcher de lui témoigner sa pensée, &
» le conjura ensuite, avec beaucoup d'ins-
» tance, d'en prendre un autre d'un de
» ses gens ; mais ce sçavant homme ne le
» crut point. Il estima qu'il y alloit de son
» honneur & de sa réputation, (à monter
» le cheval qu'on lui avoit préparé.) J'ai
» lu, témoigna-t-il sur le champ, tous les
» Traités *de re equestri*. Ne croyez pas
» que je sois apprentif sur quelque cheval
» que ce soit. Toute sa science néanmoins
» ne lui servit de rien. Lorsqu'il fut monté,
» le cheval ne la sentant point, ni dans
» les mains ni dans les talons du cavalier,
» il mit la théorie équestre fort au désar-
» roi, & pensa donner un spectacle tragi-
» que à la compagnie, après une très-
» longue & très-burlesque scène. »

[1653.]

La reine institue, cette année, l'ordre de l'*Amaranthe*. Voici quelle en fut l'origine. C'étoit un usage établi en Suède, qu'un certain nombre de gens de qualité s'assemblassent, tous les ans, pour célébrer une fête où ils paroissoient déguisés en différentes manieres, comme à un bal. Cette fête se nommoit *Wirthschafft*. Elle commençoit ordinairement le soir, & duroit toute la nuit. La reine Christine, pour donner à ce divertissement plus d'éclat & de noblesse, voulut que les seigneurs & les dames de la cour y parussent, cette année, sous des habits qui représentassent les divinités du paganisme, & prissent un nom conforme à leur déguisement. Elle prit elle-même le nom d'*Amaranthe*, qui signifie *immortelle*. Le festin, qui accompagna cette fête, fut magnifique, & digne de la prétendue divinité des convives. Les services furent apportés par de jeunes garçons vêtus en bergers, & par de jeunes filles habillées en nymphes. Ce fut pour terminer avec éclat cette brillante fête, que la reine institua l'ordre dont nous parlons, auquel elle donna le nom d'*Amaranthe*. Ceux qui avoient assisté au Wirthschafft, en furent les premiers chevaliers. Elle leur donna un chiffre de dia-

mans, composé de deux *A* renversés l'un dans l'autre, au milieu d'une couronne de laurier, avec cette inscription italienne: *DOLCE NELLA MEMORIA.* Toutes les personnes à qui cet ordre fut conféré, qui étoient au nombre de trente, quinze chevaliers, autant de dames, prêterent serment de fidélité à la reine. Le privilége de leur nouvelle dignité fut d'être admis à manger avec la reine, tous les samedis, dans une maison de plaisance, qu'elle avoit dans un des fauxbourgs de Stockholm. Une des principales constitutions de cet ordre étoit que les chevaliers d'Amaranthe, qui ne sont point mariés, quand ils reçoivent l'ordre, garderont toujours le célibat, & que ceux qui ont des femmes, ne pourront se remarier, s'ils deviennent veufs.

[1654.]

Le 11 de Février, la reine fit assembler les sénateurs du royaume dans la ville d'Upsal, & leur déclara qu'elle étoit résolue d'abdiquer la couronne; que, trois ans auparavant, elle avoit cédé aux instances des Etats, & avoit suspendu l'exécution de son dessein, mais que désormais son parti étoit pris, & que rien ne la pouvoit faire changer. Malgré cette déclaration, tous les sénateurs s'efforcerent de la dissuader de cette entreprise. Mais, voyant

que leurs tentatives étoient inutiles, ils ne songerent plus qu'aux préparatifs nécessaires pour cette importante cérémonie.

Charles Gustave, mandé par la reine, se rendit auprès d'elle, & lui fit de nouvelles instances pour l'engager à rester sur le thrône. Mais, la trouvant inébranlable, il commença de traiter avec elle des conditions auxquelles Christine vouloit lui remettre la couronne. On lit, à ce sujet, dans l'Espion Turc, quelques plaisanteries sur les propositions extravagantes, que l'auteur prétend avoir été faites par la reine à son successeur. « Tu riras, dit-il, de la » proposition que la reine Christine a fait » faire au prince Charles Palatin, qui doit » lui succéder, & de la réponse qu'elle » en a reçue.

» Elle veut, premierement, se réserver la » plus grande partie du royaume avec ses » revenus.

» Secondement, elle ne veut point être » sujette; mais elle prétend être entière» ment indépendante & libre.

» Troisiemement, elle veut avoir la li» berté de voyager dans les pays étrangers, » ou en quelque endroit de Suède qu'il » lui plaira.

» Enfin elle ne veut pas que son succes» seur fasse aucun changement dans les » charges importantes, qu'elle aura don-

» nées à ses favoris, ni qu'il révoque au-
» cun des dons qu'elle leur aura faits.

» Le prince Charles a répondu :

» 1° Qu'il ne veut pas être un roi titu-
» laire, sans royaume & revenu, qui puisse
» fournir, tant en paix qu'en guerre, aux
» dépenses nécessaires;

» 2° Qu'il ne veut souffrir aucun com-
» pétiteur égal au Souverain dans son
» royaume;

» 3° Qu'il ne veut point s'exposer à ses
» intrigues dans les cours étrangeres, &
» qu'enfin, s'il est roi, il prétend disposer
» de toutes les charges, comme il le jugera
» à propos; qu'il ne veut point être l'om-
» bre d'un roi, & n'avoir point des pri-
» viléges essentiels à la souveraineté.

» On dit que, quand la reine apprit sa
» réponse, elle dit tout haut : Je n'ai fait
» ces propositions, que pour connoître son
» esprit; je crois à présent, qu'il mérite de
» régner, puisqu'il connoît si bien les in-
» communicables droits de la royauté. »

Il est vrai que la reine demanda aux Etats, qu'on lui laissât en toute souveraineté plusieurs villes, châteaux & terres, dont les revenus seroient destinés à son entretien; mais les Etats, en lui accordant les revenus de ces domaines, refuserent absolument de lui en abandonner la souveraineté.

Le 6 de Juin, vers les sept heures du matin, la reine entra au sénat, accompagnée du prince Charles, & fit lire l'acte de son abdication, dont voici la substance: » Christine renonçoit absolument, tant pour elle que pour sa postérité, à toutes les prétentions, qu'elle pouvoit avoir sur la couronne de Suède, qu'elle remettoit au prince Charles-Gustave, son cousin. Elle se réservoit, sa vie durant, à titre d'apanage, la ville & le château de Norkoping, les isles d'Oëland, de Gottland, d'Oësel, Wollin, Usédom; la ville & le château de Wolgast; quelques terres dans la Poméranie, avec Pœle & Neuclotster dans le Mecklembourg. Le revenu de toutes ces terres pouvoit monter à deux cent quarante milles rixdales. Elle stipuloit, en outre, qu'elle seroit entièrement maîtresse de sa personne, sans être obligée de rendre compte de sa conduite à qui que ce fût, promettant de ne jamais rien faire qui fût contraire au bien de l'Etat; enfin elle se réservoit pouvoir & jurisdiction sur tous les officiers de sa maison. »

Ensuite la reine, revêtue de ses habits royaux, & la couronne sur la tête, ayant le sceptre dans la main droite, & le globe d'or dans la gauche, entra dans la grande salle du château, précédée de deux séna-

teurs qui portoient l'épée & la clef d'or. Sur une estrade élevée de trois degrés, étoit un siége d'argent massif, destiné pour elle: à sa droite, hors de l'estrade, le prince héréditaire s'assit dans un fauteuil. Après une nouvelle lecture de l'acte d'abdication, Christine se dépouilla des ornemens royaux, & les remit entre les mains des grands officiers de la couronne, qui les porterent sur une table. C'étoit l'office du comte Brahé, grand-baillif du royaume, d'ôter la couronne de dessus la tête de la reine. Mais, quelque signe que cette princesse lui fît de s'approcher, il ne voulut jamais s'acquitter d'une fonction si triste; & Christine fut obligée d'ôter elle-même sa couronne. Son manteau royal fut mis en pièces par ceux qui se trouverent le plus près du thrône, chacun voulant garder quelque chose qui les fît souvenir d'une reine qu'ils aimoient, & qu'ils n'espéroient plus revoir. Christine, s'avançant ensuite sur le bord de l'estrade, en deshabillé de taffetas blanc, prononça une harangue fort éloquente, dans laquelle elle fit l'apologie de son gouvernement, & l'éloge de son successeur. Après qu'on eut répondu à ce discours, les quatre chefs des ordres du royaume vinrent baiser la main de la reine. Char-

les-Gustave la reconduisit ensuite dans son appartement, affectant de lui donner la droite. Ce prince fut couronné, le même jour, roi de Suède, avec autant de magnificence que put le permettre l'épuisement des finances du royaume. Pour témoigner sa reconnoissance à Christine, il fit frapper une médaille, dont l'inscription étoit: *A DEO ET CHRISTINA*, c'est-à-dire: » Je tiens la couronne de Dieu & de Christine; » inscription qui ne plut guères aux Etats de Suède, qui prétendoient que c'étoit par leur agrément que le prince étoit parvenu au thrône.

CHARLES GUSTAVE.

[1654.]

CHRISTINE se hâta de sortir d'un pays où elle ne régnoit plus, & ne voulut pas même passer à Upsal la nuit qui suivit le jour de son abdication. Cependant, malgré son impatience, elle fut obligée de rester cinq jours à Stockholm, pour satisfaire les desirs du peuple, qui ne la voyoit point partir sans regret ni sans inquiétude. Il fallut même que, pour sortir du royaume, elle prît le prétexte d'aller prendre les eaux de Spa, & qu'elle promît de revenir ensuite en Suède. Les paysans murmuroient hautement, & disoient qu'il falloit qu'elle consumât dans le royaume les revenus qu'on lui avoit assignés. Plusieurs, à l'instigation du clergé, crioient publiquement que Christine ne vouloit sortir de la Suède, que pour embrasser la Religion Catholique ; & ils ne se trompoient pas. Charles, avant son départ, lui fit présent de cinquante mille écus, & d'un poinçon de diamans, estimé trente-huit mille écus. Elle dirigea sa route vers le Danemarck. Etant à Collen, elle se déguisa en homme, & prit le nom de *comte de Dohna*, pour voyager avec plus de

liberté. Lorſqu'elle fut arrivée ſur le bord d'un petit ruiſſeau qui ſert de limite entre la Suède & le Danemarck, on dit qu'elle s'élança de ſon carroſſe, & que, ſautant avec précipitation de l'autre côté, elle s'écria dans le tranſport de ſa joie: « Enfin » me voilà en liberté, hors de la Suède où je » ne rentrerai jamais. » On dit que Charles Guſtave lui fit encore offrir ſa main par un ſeigneur qu'il avoit envoyé pour la conduire juſques ſur les frontieres de la Suède. Christine fit à ſa propoſition la même réponſe à-peu-près que fit autrefois Elizabeth à Henri III: « Si j'avois eu » deſſein de prendre un époux, j'aurois » voulu le faire roi, & non pas qu'il me » fît reine. »

Ainſi quitta ſon royaume, à l'âge de vingt-ſept ans, cette reine plus ſinguliere que grande, dont l'Hiſtoire nous offre des portraits ſi différens. Son abdication ne fut pas univerſellement approuvée. Il y en eut même qui voulurent lui en ravir le principal mérite, en diſant qu'elle n'étoit pas volontaire. Parmi ceux même qui reconnoiſſoient qu'elle avoit quitté le thrône de ſon propre mouvement, les uns regarderent ſon abdication comme le comble de l'héroïſme, tandis que d'autres n'y virent que l'effet du caprice, de la vanité & de l'inconſtance. S. Evremont rapporte que,

dans une compagnie où il se trouva à Paris, le sentiment commun fut que si la reine de Suède n'avoit sçu que les coutumes de son pays, elle n'en seroit jamais sortie; mais qu'ayant appris la langue françoise & les belles manieres, elle s'étoit dégoûtée de la Suède, & avoit renoncé à son royaume, pour venir briller huit jours en France.

Pour juger sainement du motif qui porta Christine à renoncer au thrône, il ne faut qu'examiner sa conduite, après son abdication. Si le desir de goûter le calme & le repos d'une vie privée, de se livrer à l'étude sans distraction & sans obstacles, & de jouir, dans le sein des arts & de la philosophie, d'un air plus doux & d'un climat plus agréable que celui de la Suède avoit engagé Christine à se délivrer des embarras du thrône, comme le prétendent ses panégyristes, on ne l'eût pas vue errer, comme une aventuriere, de pays en pays, en Allemagne, en France, en Italie. Elle n'eût point essayé de troubler, par ses intrigues, la paix de la Suède & des autres royaumes; elle eût évité d'entrer dans les négociations qui se traitoient entre les Puissances; elle ne se fût point brouillée avec le pape Alexandre VII. Elle ne seroit pas retournée en Suède, à la mort de Charles Gustave, pour voir si l'on seroit disposé à

la reprendre pour reine. Ainſi l'on ne peut trop s'étonner, que M. de Voltaire, ce juge ſi éclairé, qui cenſure avec tant de force & de hardieſſe les rois & les grands hommes, ait ſi fort exalté l'abdication de la reine de Suède. « Chriſtine, dit-il, née » avec un génie rare, aima mieux conver- » ſer avec des ſçavans, que de régner ſur » un peuple qui ne connoiſſoit que les ar- » mes. Elle ſe rendit auſſi illuſtre, en quit- » tant le thrône, que ſes ancêtres l'étoient » pour l'avoir conquis ou affermi. Les Pro- » teſtans l'ont déchirée, comme ſi l'on ne » pouvoit pas avoir de grandes vertus, ſans » croire à Luther; & les papes triomphe- » rent trop de la converſion d'une femme » qui n'étoit que philoſophe. Elle ſe retira » à Rome où elle paſſa le reſte de ſes » jours dans le centre des arts qu'elle ai- » moit, & pour leſquels elle avoit renoncé » à un Empire, à l'âge de vingt-ſept ans. »

Chriſtine étoit ſçavante, & n'étoit point philoſophe. Elle ne paſſa point le reſte de ſes jours à Rome. Après s'y être rendue odieuſe par ſes hauteurs & ſes caprices, elle fit deux voyages en France, pour s'y faire voir & admirer, par une vanité très-peu philoſophique. Elle ſe rendit en Suède, à la mort de Charles, par un motif plus mépriſable encore, & retourna enfin à Rome où elle finit ſes jours en 1689.

Nous ne ſuivrons point Chriſtine dans ſes fréquens voyages : ſon hiſtoire n'appartient plus à celle de Suède. Nous terminerons ſeulement ce qui la regarde par quelques traits d'un portrait qu'un moine Eſpagnol a donné de cette reine, qu'il a eu occaſion de voir pendant long-tems. » Sa ſtature, dit-il, eſt au-deſſous de la » médiocre : elle a le front large, des yeux » bien fendus & vifs, mais d'un regard » fort doux ; le nez aquilin, la bouche » modique & jolie. Elle n'a rien de fémi- » nin que le ſexe. Sa voix, ſa maniere de » parler, ſa demarche, ſon air, n'ont rien » que de mâle. . . . Quand elle monte à » cheval, elle porte un chapeau ſur la tête, » & un juſte-au-corps par-deſſus les autres » habits. . . . Elle n'appuie qu'un pied ſur » l'étrier ; cependant elle pique ſi bien ſon » cheval, que perſonne ne la peut ſuivre. . . . » L'habit, qu'elle porte à cheval, eſt ſi peu » de choſe, que je ne ſçais s'il vaudroit bien » quatre à cinq ducats ; &, à la cour, elle eſt » auſſi toujours habillée fort modeſtement. » Jamais je n'ai vu ni or ni argent, ni dans » les ornemens de ſa tête, ni ſur ſes ha- » bits, ni à ſon col. Tout ce qu'elle a d'or » ſur ſon corps, c'eſt une bague. Elle n'a » nul ſoin de ſa parure ; on ne peigne ſes » cheveux qu'une fois par ſemaine. . . . Le » dimanche, elle met une demi-heure à

» s'habiller ; les autres jours, elle ne prend
» pour cet ouvrage qu'un quart d'heure.
» J'ai remarqué quelquefois, en lui parlant,
» que la manche de sa chemise étoit pleine
» de taches d'encre.... Je lui ai aussi vu
» du linge déchiré.... Elle n'emploie au
» sommeil que trois ou quatre heures....
» Lorsqu'elle mange seule, elle demeure
» à peine une demi-heure à table ; elle
» ne boit que de l'eau. Jamais on ne lui
» a entendu dire le moindre mot des vian-
» des ; qu'elles fussent bien ou mal apprê-
» tées.... J'ai vu qu'elle ne touchoit qu'aux
» mets les plus communs.... Elle se vante
» de n'avoir pas plus de peur de la mort,
» que du sommeil. Au fort de l'hiver,
» lorsque la mer est toute glacée, elle se
» promene en traîneau par les campa-
» gnes.... Un jour qu'elle s'étoit fait sai-
» gner, elle tint conseil avec ses ministres ;
» & elle y demeura près de cinq heures.
» Incommodée d'une fiévre qui dura vingt-
» huit jours, elle ne se dispensa jamais du
» soin des affaires d'Etat.... Elle veut
» avoir la connoissance de tout ce qui re-
» garde le gouvernement du royaume....
» Elle dit que le monde n'est composé que
» de deux nations, l'une celle des honnê-
» tes gens, l'autre celle des méchans....
» Elle aborde la premiere les personnes
» avec lesquelles elle veut s'entretenir : elle

» les prend par les mains ; elle les agace ;
» elle rit ; elle badine .... cependant ...
» quand elle traite des affaires sérieuses ...
» elle sçait prendre un air majestueux, qui
» en imposeroit à l'homme le plus hardi....

[1655.]

A la paix & aux arts, que Christine avoit introduits en Suède, le nouveau roi fit succéder les horreurs de la guerre, plus conformes à son inclination & au caractere des Suédois. Casimir, roi de Pologne, conservoit toujours sur la couronne de Suède les prétentions que lui avoit transmises son pere Sigismond III. Charles, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour faire la guerre, entra dans la Pologne, à la tête d'une puissante armée ; força le roi d'en sortir, & s'empara de presque toutes les villes de ce royaume, à l'exception de Dantzick ; mais des conquêtes si rapides ne furent pas de longue durée. Les Polonois, revenus de leur surprise, résolurent de chasser des ennemis qui en vouloient à leur liberté. Casimir rentra dans son royaume ; &, secondé par les Tartares, il parut en état de faire tête au roi de Suède. Cependant Charles, dans la décadence de ses affaires, remporta encore des avantages très-considérables sur les Polonois, entr'autres, la fameuse bataille de Varsovie, qui dura trois jours ;
&

& sans doute qu'il eût une seconde fois chassé le monarque Polonois de son royaume, si un orage, qui se formoit en Danemarck, ne l'eût contraint de tourner ses armes de ce côté.

[1659.]

Charles, après avoir battu les Danois en plusieurs rencontres, avoit formé le siége de Coppenhague, & regardoit déja le Danemarck comme une proie assurée, lorsque la France, l'Angleterre & la Hollande se réunirent pour la lui arracher d'entre les mains, & conclurent une Ligue connue sous le nom de *Concert de la Haye*. Mais, dans le tems qu'il se préparoit à faire tête à tant d'ennemis rassemblés contre lui, peu s'en fallut que la mort ne vînt terminer ses conquêtes. Etant dans la forteresse de Cronenbourg, près de Coppenhague, sous une voûte du château, quelqu'un laissa tomber par mégarde des mèches allumées, auprès de plusieurs barils de poudre. Le roi & la citadelle alloient sauter en l'air, si, par bonheur, on n'eût éteint ces mèches à propos. Peu de jours après, une petite barque, sur laquelle Charles étoit monté, rencontra un gros vaisseau poussé par les vagues, qui la choqua rudement & la renversa. Charles,

en tombant, saisit la pouppe, & s'y tint ferme, jusqu'à ce qu'on le retirât de l'eau, par le moyen des cordes qu'on lui jetta.

[1660.]

Charles ne parut être échappé à ce double danger, que pour mourir à Othenbourg, d'une fiévre épidemique, le 23 de Février. Héritier des talens militaires de Gustave-Adolphe, son oncle, il finit ses jours, à l'âge de trente-sept ans. » Ce prince, dit M. de Voltaire, conçut » le dessein d'établir en Suède la puissance arbitraire ; mais il mourut... avant » d'avoir pu achever cet ouvrage du despotisme, que son fils Charles XI éleva » jusqu'au comble. »

CHARLES XI.

[1660.]

LA Suède, sous un roi encore enfant, se hâta de faire la paix avec ses ennemis. Elle conclut d'abord avec la Pologne le traité d'Oliva, par lequel Casimir renonça à tous ses droits sur la couronne de Suède. Elle termina ensuite ses différends avec le Danemarck, la Hollande & la Russie, & se procura par ce moyen une paix profonde, pendant plusieurs années.

Le jeune roi étoit cependan élevé avec beaucoup de négligence, par la politique des régens du royaume, qui s'imaginoient que ce prince, privé des lumieres nécessaires pour bien gouverner, se reposeroit sur eux du soin des affaires. On lui apprenoit à faire des armes, à monter à cheval, exercices qu'il aimoit passionnément; mais on lui laissoit ignorer les devoirs les plus essentiels d'un prince. On ne formoit ni son esprit ni son cœur. Edmond Gripenheilm, son précepteur, n'avoit ni l'habileté ni l'attention nécessaires pour un pareil emploi. Il n'étoit occupé qu'à faire bâtir une maison de plaisance. Le roi lui-même disoit, dans la suite, que son précep-

teur n'étoit jamais plus aise que lorsqu'il lui donnoit la permission d'aller à la campagne visiter ses bâtimens. Mais le rare génie, que le roi avoit reçu de la nature, se fit jour au travers des vices de l'éducation. A l'exception des sciences dont il n'eut jamais aucune teinture, il ne lui manqua aucune des qualités qui font les grands rois; & il se distingua particulièrement par la politique la plus fine & la plus éclairée.

[1676.]

Charles XI, devenu majeur, ayant commencé de gouverner par lui-même, avoit été fort surpris de ne trouver que désordre & que division dans ce fameux sénat dont les lumieres devoient le guider. Les sénateurs, partagés en différentes factions, ne cherchoient qu'à se détruire réciproquement les uns les autres. Ils ne donnoient au prince que des avis contradictoires; & Charles, au milieu de cette confusion, ne sçavoit quel parti prendre. Telle fut l'origine de la haine & du mépris que ce prince conçut contre le sénat. Il commença, cette année, à se former un conseil particulier, composé de ses ministres & de ses favoris; établissement qui fut comme l'avant-coureur de la ruine entiere du sénat.

[1680.]

Charles, après avoir terminé avec avantage une guerre longue & opiniâtre, qu'il

avoit eu à ſoutenir contre les Danois, ne penſa plus qu'à exécuter un projet important, qu'il rouloit depuis long-tems dans ſon eſprit. Dans cette vue, il convoqua les Etats généraux à Stockholm, & prit les meſures les plus juſtes pour s'aſſurer du plus grand nombre des ſuffrages. Il fit loger dans la ville ſon régiment des gardes, & diſperſa dans les différens quartiers pluſieurs autres troupes pour tenir tout le monde en reſpect, & donner de la terreur à ceux qui voudroient s'oppoſer à ſes volontés. Pour donner un exemple du peu de liberté qui régnoit dans cette aſſemblée, Jean Wachtmeiſter, ſeigneur dévoué aux intérêts du roi, préſidoit dans la premiere chambre, armé d'un gros bâton dont il menaçoit d'aſſommer ceux qui ne ſeroient pas de ſon avis. Un lieutenant-colonel & un capitaine ayant oſé le contredire, i s'élança ſur eux; & peu s'en fallut qu'il ne leur fit ſentir le poids de ſa maſſue.

La principale queſtion, qui fut agitée dans les Etats, fut : Si l'autorité, que le ſénat s'attribuoit, étoit conforme aux loix du royaume? Le réſultat des délibérations fut que le roi étoit tenu de gouverner le royaume, avec le conſeil du ſénat, mais que c'étoit à lui à juger quelles affaires il devoit communiquer aux ſénateurs. Par cette déclaration, le roi pouvoit faire ce

qu'il jugeroit à propos, ſans la participation du ſénat, pourvu qu'il dît qu'il ne lui avoit pas plu de communiquer au ſénat l'affaire en queſtion. Il fut auſſi réglé que les ſénateurs ne s'appelleroient plus les Conſeillers du royaume, mais du roi: enfin les Etats déclarerent que Sa Majeſté, qui ne tenoit ſa couronne que de Dieu, ne devoit auſſi rendre compte de ſes actions qu'à Dieu ſeul. Ainſi fut éteinte l'autorité du ſénat, avec la liberté Suédoiſe.

[1682.]

Tandis que Charles XI portoit des loix qui le faiſoient regarder comme un tyran, il en publia une qui lui mérita la reconnoiſſance de la patrie. « Il forma, dit » M. de Voltaire, une milice qui ſubſiſte » encore aujourd'hui, laquelle n'eſt ni à » charge au thréſor public, ni trop oné» reuſe aux particuliers, & qui fournit tou» jours des ſoldats à l'Etat, ſans ôter des » laboureurs aux campagnes. Les plus ri» ches villages, ou ſeigneuries, qui étoient » ou qui ſont encore du domaine du roi, » entretiennent à leurs frais un cavalier. » Les payſans de chaque village fourniſ» ſent un fantaſſin, à proportion de leurs » revenus, c'eſt-à-dire qu'il faut avoir un » certain bien, comme dix ou douze mille » francs, pour être obligé d'équiper un ſol» dat d'infanterie. Le payſan, qui n'a que

» cinq ou six mille livres, se joint à un » autre qui en a autant : s'il n'en a que » trois mille, il contribue pour sa part avec » plusieurs autres ; & tous ensemble four- » nissent un homme à l'Etat. Si le revenu » de tout le village ne produit que dix mille » livres, le village ne donne qu'un homme. » A la mort du soldat, ceux qui l'avoient » donné, le remplacent. Ainsi le nombre » des milices est toujours le même qu'il a » été une fois réglé par les Etats généraux. » Les paysans font bâtir au soldat, qu'ils » entretiennent, une maison ou une ca- » bane, & lui assignent, pour lui & pour » sa famille, une portion de terre qu'il est » obligé de cultiver. Ces soldats, distribués » par villages, se rassemblent, à jour mar- » qué, dans le principal bourg du canton, » sous la conduite de leurs officiers qui » sont payés par le thrésor public. »

Cette même année fut célèbre par la naissance d'un prince qui fut depuis le roi Charles XII.

[1692.]

Le roi ayant dépouillé la province de Livonie des priviléges qui lui avoient été accordés par ses prédécesseurs, la noblesse Livonienne députa vers ce prince un de ses membres, nommé *Patkul*, pour soutenir les droits de la province. Patkul s'acquitta de sa commission, avec tout le zèle

d'un vrai citoyen. Il représenta au roi, dans un discours éloquent & pathétique, la triste situation de sa patrie, & le pressa vivement de révoquer ses arrêts. Charles, quoique peu touché de la harangue, combla l'orateur d'éloges; &, lui frappant doucement sur l'épaule, lui dit qu'il estimoit son zèle pour sa patrie; mais ces caresses perfides cachoient le plus noir dessein. Peu de tems après, Patkul, qui n'avoit d'autre crime que d'avoir été trop bon citoyen, fut condamné à la mort, comme criminel de lèse-Majesté. Il fut assez heureux pour se dérober au supplice, & se réfugia auprès du roi de Pologne, qu'il engagea à tenter la conquête de Livonie.

[1693.]

Le peuple de Suède, dépouillé de ses biens par le roi Charles XI, perdit son unique appui, par la mort de la reine Ulrique-Eléonore, fille de Frédéric III, roi de Danemarck, princesse d'une rare vertu. Vivement touchée de la misere à laquelle le roi son époux avoit réduit un grand nombre de ses sujets, par l'établissement d'une cour de justice, nommée *la chambre des liquidations*, elle donna tout l'argent qu'elle possédoit aux malheureux qui assiégeoient sans cesse la porte du palais. Elle vendit même, pour les soulager, ses pierreries, ses meubles, & jusqu'à ses habits.

Après s'être dépouillée de tout, elle essaya de fléchir le cœur de son époux; &, se prosternant à ses genoux, les larmes aux yeux, elle le conjura d'avoir pitié de son peuple. Mais ce monarque inflexible lui fit cette cruelle réponse rapportée par M. de Voltaire : « Madame, nous vous » avons prise pour nous donner des en- » fans, & non pour nous donner des » avis. » La reine se retira pénétrée de la dureté de son époux; &, le chagrin qu'elle en conçut, fut si violent, qu'elle tomba dangereusement malade. Sur le point de mourir, elle fit approcher de son lit ses enfans, & recommanda à celui d'entr'eux qui monteroit sur le thrône, de traiter ses sujets avec bonté.

[1697.]

Le roi de Suède faisoit tous ses efforts pour faire réussir la paix de Riswick, dont il s'étoit rendu médiateur, lorsque la mort le surprit, le 15 de Février, à l'âge de quarante-deux ans. « Charles XI, dit M. de » Voltaire, guerrier comme tous ses ancê- » tres, fut plus absolu qu'eux.... Il étoit » frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on l'eût » aimé si son despotisme n'eût réduit les » sentimens de ses sujets pour lui à celui » de la crainte. »

CHARLES XII.

[1697.]

LE nouveau roi avoit donné, dès son enfance, des marques éclatantes de ce qu'il devoit être un jour ; & la Suède concevoit de lui les plus hautes espérances. Son esprit étoit cultivé par les sciences qui conviennent à un prince, & son corps formé aux exercices militaires. Son caractere fier & hautain annonçoit la grandeur de son ame. Malgré son opiniâtreté naturelle, on lui faisoit faire tout ce qu'on vouloit, lorsqu'on le prenoit par les motifs de l'honneur. On lui avoit fait traduire la vie d'Alexandre par Quinte-Curce ; & il avoit puisé dans ce livre des idées d'héroïsme, qu'il mit ensuite en pratique. Il témoigna un jour à son précepteur le desir qu'il avoit de ressembler à Alexandre ; &, sur ce qu'on lui objecta que la vie de ce prince avoit été bien courte, il répliqua, dans une espece d'enthousiasme : « N'a-» t-elle pas été assez longue, puisqu'elle lui » a suffi pour conquérir tant de royau-» mes? »

Regardant un jour la carte d'une ville de Hongrie, que les Turcs avoient prise

sur l'empereur, au bas de laquelle étoit écrit ce passage du livre de Job : « Dieu me » l'a donnée ; Dieu me la ôtée ; que son » nom soit béni, » le prince écrivit aussitôt au bas d'une carte qui étoit auprès, & qui représentoit la ville de Riga, capitale de la Livonie : « Dieu me l'a donnée, le dia- » ble ne me l'ôtera pas. »

Son pere, en mourant, avoit fixé à dix-huit ans l'âge de sa majorité. Il n'en avoit encore que quinze ; mais les conseillers de la régence, pour faire leur cour au jeune prince, proposerent aux Etats d'avancer le tems prescrit par le feu roi, en faveur d'un prince qui donnoit de si belles espérances. Cette proposition fut reçue d'un consentement unanime. Le gouvernement de l'Etat fut déféré au jeune Charles ; & il fut couronné la même année. On rapporte que, l'archevêque d'Upsal se disposant, selon la coutume, à mettre la couronne sur la tête du nouveau roi, Charles, ne voulant pas la recevoir des mains du prélat, la lui arracha, & se la mit lui-même sur la tête.

[1698.]

Charles XII, dès les commencemens de son règne, eut le bonheur & la gloire d'achever la paix de Riswick, commencée sous les auspices de son pere. Mais, tandis qu'il donnoit la paix au reste de l'Europe,

ſon royaume étoit ſur le point d'être attaqué par trois ennemis puiſſans, qui ſembloient devoir l'accabler.

[1700.]

La gloire & la proſpérité de la Suède étoient, depuis long-tems, un objet d'envie pour les autres monarques du Nord. Ils crurent que, ſous un jeune roi ſans expérience, ils pourroient aiſément recouvrer pluſieurs belles provinces que les Suédois leur avoient enlevées ſous les règnes précédens. Frédéric IV, roi de Danemarck; Auguſte, électeur de Saxe & roi de Pologne; Pierre Alexiowitz, Czar de Moſcovie, conſpirerent en même tems la ruine de Charles XII. Le conſeil de ce prince, allarmé de l'orage prêt à fondre ſur la Suède, étoit incertain & irréſolu ſur le parti qu'on devoit prendre, lorſque le jeune monarque termina leur embarras, en leur déclarant d'un ton ferme & réſolu, qu'il marcheroit contre le premier de ſes ennemis, qui oſeroit l'attaquer, & qu'après l'avoir défait, les autres ſeroient peut-être moins prompts à ſe déclarer.

En effet le roi de Danemarck ayant attaqué le duc de Holſtein, beau-frere & allié de Charles, contre la foi du traité d'Altena, le roi de Suède envoya huit mille hommes à ſon ſecours, & partit lui-même, quelque tems après, accompagné

d'une flotte de quarante-trois vaisseaux. Ayant joint deux escadres que l'Angleterre & la Hollande avoient équipées pour secourir le duc de Holstein, il arriva assez près de Coppenhague, sans que la flotte Danoise apportât aucun obstacle à sa course. Alors son courage lui suggéra l'idée de faire une descente pour assiéger par terre la capitale des Danois, tandis qu'on la bloqueroit par mer. Ce projet fut admiré des plus vieux généraux; & l'on songea aussi-tôt à l'exécution. Un grand nombre de chaloupes, chargées de soldats & de toutes les choses nécessaires pour cette expédition, s'avancerent vers la côte d'Humblebeck, dans la Zélande, à sept milles de Coppenhague. Le canon des vaisseaux de guerre favorisoit la descente des chaloupes. Le roi, à la tête, animoit ses soldats de la voix. On n'étoit encore qu'à cinquante ou soixante brasses du rivage, lorsque ce prince craignant de ne pas aborder le premier, s'élança dans l'eau, l'épée à la main, suivi des officiers & des soldats qui s'efforçoient à l'envi d'imiter le courage de leur roi. Les Danois, postés sur le rivage, faisoient pleuvoir sur eux une grêle de balles & de mousquetades. Le roi, les entendant sifler autour de lui, demanda au major Stwart ce que c'étoit que ce siflement; &, lorsqu'il l'eut appris, il dit, en riant, qu'il ne vou-

loit plus désormais entendre d'autres concerts. Dans le tems qu'il plaisantoit ainsi au milieu du danger, le major Stwart, atteint d'une balle, tomba mort à ses côtés. Cet accident ne ralentit point le courage du roi. Il aborda, malgré les efforts des ennemis; les mit en fuite, & s'empara de leurs retranchemens. Tel fut le coup d'essai de Charles XII, alors âgé de dix-huit ans.

Le même jour, le clergé & les principaux bourgeois de Coppenhague vinrent trouver le roi, & le prierent d'épargner la ville. Charles, modeste après la victoire, déclara qu'il n'avoit pris les armes, que pour procurer l'exécution du traité d'Altena, & non pour saccager des villes. Il exigea seulement une contribution de quatre cent mille rixdales, & promit de payer exactement tous les vivres dont ses soldats auroient besoin. Il tint parole; &, par le moyen de cette exacte police, si rare dans une armée victorieuse, son camp se trouva mieux fourni de vivres, que la ville même.

Un traité, conclu à Travendal, entre le roi de Danemarck, & le duc de Holstein, fut le fruit de ce premier exploit de Charles XII. Le roi de Pologne, épouvanté des progrès rapides du jeune monarque, se hâta de lever le siége de Riga. De tous les ennemis du roi de Suède, il ne restoit

plus alors que le Czar qui s'avançoit à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes, & qui vint mettre le siége devant Nerva.

Charles, malgré la rigueur de l'hiver, marcha au secours de cette ville. Il étoit si sûr de la victoire, qu'il écrivoit : « Je vais » battre les Moscovites. Quand j'aurai se» couru Nerva, je passerai par cette ville » pour aller battre ensuite les Saxons. » Ce langage, qui, dans un prince ordinaire, eût été l'effet d'une présomption ridicule, n'étoit dans Charles XII que l'effet de cette confiance intime, qui est un présage des grands succès, & qui fut bien justifiée par l'évènement.

Charles, ayant laissé derriere lui une partie de son armée, arriva devant Nerva, avec huit mille hommes, & se prépara aussi-tôt à attaquer quatre-vingt mille Moscovites bien retranchés, & soutenus de cent cinquante canons. Jamais on ne vit mieux que dans cette occasion, combien un petit nombre de troupes aguerries, & bien disciplinées est supérieur à une grande armée où règnent le désordre & la confusion. Quelqu'un s'étant avisé de représenter au roi qu'il risquoit beaucoup d'attaquer l'ennemi avec des forces si inégales, Charles parut étrangement surpris qu'on pût s'imaginer que quatre-vingt mille Mos-

covites fussent capables de tenir contre huit mille braves Suédois. Cependant, ne voulant pas être accusé de témérité, il répondit que, dans le poste que les ennemis occupoient, ils ne pourroient faire usage de leur cavalerie, & que leur grand nombre même leur deviendroit à charge. Il marcha aussi-tôt à l'ennemi. Une neige furieuse, qui s'éleva dans ce moment, & que le vent poussoit dans les yeux des Moscovites, contribua encore à favoriser l'impétuosité Suédoise. Le carnage fut horrible. Cette innombrable foule de Moscovites étoit égorgée comme un troupeau de moutons. Charles, au plus fort de la mêlée, faisoit l'office de soldat & de capitaine. Il eut deux chevaux tués sous lui. Toujours prêt à rire au milieu du danger, il dit, en montant sur le troisieme, que les Moscovites lui faisoient faire ses exercices. Enfin les Moscovites, après s'être fait tailler en pièces, pendant trois heures, abandonnerent aux vainqueurs leurs retranchemens, leurs canons & leur bagage. Leurs officiers, & le duc de Croy lui-même, général de l'armée, vinrent se rendre au roi qui les reçut d'un air doux & humain. Il ne fut pas plutôt entré dans Nerva, qu'il ordonna qu'on leur rendît leurs épées. Il poussa encore la générosité plus loin : ayant appris qu'ils n'avoient pas d'argent, il en-

voya

voya mille ducats au duc de Croy, & cinq cens à chacun des autres officiers ; action plus glorieuse, sans doute, que la victoire qu'il venoit de remporter !

En mémoire de la fameuse bataille de Nerva, on fit frapper à Stockholm plusieurs médailles. La plus remarquable étoit celle où l'on voyoit d'un côté un Moscovite, un Danois, & un Polonois enchaînés ; & de l'autre, un Hercule avec sa massue, foulant aux pieds un Cerbere ; on lisoit autour cette inscription :

TRES UNO CONTUDIT ICTU.

» D'un seul coup il a abbatu trois têtes. »

[1701.]

Le Czar, sans se rebuter de sa défaite, ne songea qu'à s'unir plus étroitement encore avec le roi de Pologne, pour résister à un si terrible adversaire. Les deux rois eurent ensemble une conférence. Ce fut là qu'au milieu des festins & de la débauche, ils conclurerent une Ligue dont l'activité du roi de Suède prévint les suites fâcheuses. Ce prince entre dans la Livonie ; passe la riviere de Duna, & bat les Saxons : de-là il vole dans la Courlande ; s'empare de Mittau, & de toutes les autres villes de ce duché, sans qu'aucun obstacle s'oppose à son impétuosité. Il passe ensuite en Lithuanie, & arrive dans cette même ville de Birzen, où, peu de tems

auparavant, ses ennemis avoient tramé sa perte. Ce ne fut pas au milieu des fumées du vin & des délices de la bonne chère, qu'il s'occupa des moyens de rendre leurs efforts inutiles. Charles, supérieur à Alexandre, ne buvoit jamais de vin, & observoit dans ses repas la plus extrême frugalité. Ayant entendu un officier Allemand, qui disoit que le Czar & le roi de Pologne avoient fait dans Birzen des repas bien différens de ceux du roi de Suède; Charles répondit qu'il lui seroit d'autant plus facile de troubler leur digestion.

[1702.]

Auguste, roi de Pologne, trouvoit dans ses sujets des ennemis aussi redoutables que Charles XII. Les Polonois, jaloux de leur liberté, ne pouvoient souffrir qu'Auguste, pour satisfaire son ambition particuliere, inondât la Pologne de troupes étrangeres, & craignoient qu'il ne s'en servît pour attaquer leurs priviléges. L'arrivée du roi de Suède en Lithuanie, fit éclater le mécontentement général. Auguste ne trouva point en Pologne d'armée qui voulût le suivre. Il fut obligé de convoquer une diète, où l'on proposa d'envoyer une ambassade au roi de Suède. Dans ce terrible embarras, le monarque Polonois résolut de demander lui-même la paix au roi de Suède. Le ministre, qu'il chargea d'une

commission si délicate, étoit bien capable de la faire réussir auprès de tout autre prince. C'étoit la comtesse de Konigsmarck, sa maîtresse, femme illustre par sa naissance, son esprit & sa beauté. Auguste s'imaginoit peut-être que le roi de Suède ne pourroit rien refuser aux charmes d'un pareil négociateur ; mais il ne connoissoit pas Charles XII. Ce prince, dévoré du desir de dominer, n'avoit garde de se laisser faire la loi par une femme. Il ne voulut pas même donner audience à la comtesse, comme s'il eût craint, de sa part, quelque foiblesse. Cette femme fit en vain tous ses efforts pour le rencontrer. Le monarque Suédois, si ferme dans le combat, fuyoit devant elle. S'étant un jour trouvée sur son passage, Charles, qui étoit à cheval, se contenta de la saluer, & se retira aussitôt à toute bride, sans lui parler. La comtesse, de retour en Pologne, n'oublia pas de relever l'insensibilité de ce prince, dans une piéce de vers françois, où elle introduisoit les dieux du paganisme, qui louoient les différentes qualités de Charles XII. La pièce, au rapport de M. de Voltaire, finissoit par ces vers :

Enfin chacun des dieux discourant à sa gloire,
Le plaçoit par avance au temple de mémoire;
Mais Vénus ni Bacchus n'en dirent pas un mot.

Charles, résolu de forcer les Polonois à déthrôner leur roi, se mit en marche; &, ayant rencontré des ambassadeurs qui venoient traiter de la paix au nom de la république, il ne fut pas content de leur maniere de s'expliquer, pleine d'ambiguités & d'équivoques, & leur répondit qu'il ne vouloit traiter avec eux, qu'à Varsovie. En effet il arriva bientôt devant cette ville qui lui ouvrit ses portes sans résistance, & remporta, peu de tems après, une victoire complette sur le roi Auguste, auprès de Clissau, entre Varsovie & Cracovie.

[1703.]

Le cardinal Radjouski, archevêque de Gnesne, & primat de Pologne, servoit par ses intrigues le ressentiment du roi de Suède; &, tandis que Charles, les armes à la main, battoit les troupes de son ennemi, & lui enlevoit des villes, l'artificieux prélat indisposoit tous les esprits contre Auguste, & les engageoit à élire un autre roi. Une diète, assemblée à Varsovie, étoit alors occupée à chercher les moyens d'enlever la couronne au malheureux roi de Pologne; & Charles, de son côté, s'emparoit de la ville de Thorn dans la Prusse royale. Pendant le siége de cette place, il donna un témoignage éclatant de sa grandeur d'ame & de son intrepidité. S'étant avancé fort près des remparts, accompagné d'un de

les généraux, nommé *Liéven*; &, craignant que cet officier ne se fît trop remarquer, parce qu'il avoit un habit d'écarlate galonné d'or, il se mit devant lui, pour qu'il ne fût pas apperçu. Cette précaution du roi ne sauva pas la vie à Liéven. Un coup de canon, tiré en flanc, l'atteignit, au moment même que le roi le tiroit par le bras, pour le faire passer derriere lui.

[1704.]

L'assemblée de Varsovie prononça qu'Auguste étoit inhabile à porter la couronne de Pologne; & le thrône fut déclaré vacant. Charles voulut d'abord faire élire pour roi de Pologne Jacques Sobieski; mais ce prince, étant à la chasse aux environs de Breslaw, fut enlevé par trente cavaliers Saxons, & conduit à Leipsick, dans les Etats héréditaires d'Auguste. Le comte Piper, premier ministre de Charles XII, voulut lui persuader de prendre pour lui-même le thrône de la Pologne, qui étoit le fruit de ses conquêtes; mais le monarque Suédois, qui ne cherchoit que la gloire dans toutes ses entreprises, lui fit cette admirable réponse: « Je ne veux conquérir des » royaumes, que pour avoir la gloire de » les donner. »

Stanislas Leczinski, Palatin de Posnanie, ayant été député pour rendre compte au roi de Suède de l'état de la diète de Varsovie,

le monarque Suédois fut charmé de l'air de probité & de franchise, qui brilloit sur le visage du jeune palatin, de son éloquence douce & persuasive, & de la sagesse qui régnoit dans ses discours. Ayant fait des informations sur les mœurs & le caractere de ce seigneur, il fut si content du rapport qu'on lui en fit, qu'il conçut sur le champ le dessein de le faire roi. Le comte de Hoorn fut envoyé à l'assemblée de Varsovie, pour lui signifier qu'elle eût à élire pour roi de Pologne le Palatin de Posnanie. Charles en agissoit envers la diète, comme avec son armée. Un député de la province de Podlachie, choqué qu'une assemblée, destinée à conserver la liberté de la nation, reçût les ordres d'un monarque étranger, s'opposa hautement à l'élection de Stanislas : « Il vaudroit mieux, dit-il, » songer à la conservation de notre liberté, » qu'à une nouvelle élection. Les loix du » royaume veulent qu'aucunes troupes » étrangeres ne puissent approcher du lieu » de la diète ; & nous sommes obsédés de » dragons & de fantassins. On viole par-là » une constitution qui est la base & le fon- » dement de notre liberté. Il faut éviter » cette dépendance si injurieuse à toute la » nation, qui nous fait donner aveuglé- » ment dans les sentimens d'un prince étran- » ger. Ne laissons point de mauvais exem-

» ples à notre postérité. Mon avis est qu'on
» ne procede à l'élection d'un roi, qu'a-
» près avoir fait la paix avec la Suède; &
» je proteste, au nom de la province de
» Podlachie, dont j'ai l'honneur d'être
» député, contre tout ce qu'on entrepren-
» dra, avant d'avoir observé cette forma-
» lité. » Le comte de Hoorn, irrité de l'obstacle qu'on opposoit aux volontés de son maître, fit approcher des troupes pour intimider le député & ses collégues; mais ces généreux Polonois protesterent qu'ils mourroient pour la liberté, & qu'ils ne vouloient pas survivre à la perte de leurs priviléges. Cependant, malgré leur résistance, on passa outre. Stanislas Leczinski fut proclamé roi de Pologne, & grand duc de Lithuanie. Les applaudissemens, qui accompagnerent cette proclamation, étoufferent les protestations des députés de Podlachie, qui se retirerent pleins de dépit. On prétend que Charles assista *incognitò* à l'élection de Stanislas, qui devoit être pour lui un spectacle bien flatteur.

Auguste, ayant rassemblé secrettement une armée de vingt mille hommes, vint surprendre Varsovie; força Stanislas à prendre la fuite, & le général Hoorn à capituler. Hoorn, honteux de cet accident, craignoit de paroître devant le roi de Suède,

après avoir été vaincu; mais Charles lui dit pour le consoler : « Ne vous fâchez pas, » mon pauvre comte de Hoorn ; il faut » bien laisser faire quelque chose au roi » Auguste pour l'amuser. Il s'ennuieroit à » la fin de nous avoir si long-tems chez » lui. »

[1705.]

Charles XII étant dans le Saxe, un détachement Suédois arrêta, sur les frontieres de Silésie, une princesse Polonoise, de la famille des Lubomirski, qui passoit en Saxe, avec une nombreuse suite, & la conduisit à Rawitz, avec tous ses équipages. On ouvrit ses coffres : on y trouva la valeur de cent mille livres en pierreries; une grande quantité de vaisselle & d'argent monnoyé. Lorsqu'on eut rendu compte au roi de cette captive, ce prince répondit : » Comme je ne fais point la guerre aux » dames, que l'on rende à cette princesse » tout ce qui lui appartient, & qu'on lui » donne une escorte pour la conduire où » elle voudra. »

[1706.]

Charles avoit accoutumé ses troupes à la discipline la plus sévere; & le soldat Suédois ne se permettoit pas le moindre pillage dans le pays ennemi. Cependant un grenadier ayant un jour enlevé le dîner d'un paysan ; & celui-ci étant venu en por-

ter ses plaintes au roi de Suède ; le soldat interrogé sur cette action, répondit hardiment : « Sire, vous avez bien ôté un » royaume à l'électeur de Saxe, pourquoi » ne pourrois-je pas enlever un dindon à » ce paysan ? » Ce bon mot si hardi ne déplut point au roi ; il fit grace au soldat, & se contenta de lui dire, qu'en ôtant un royaume à Auguste, il n'en avoit rien réservé pour lui. Il renvoya ensuite le paysan, après lui avoir donné dix ducats pour dédommagement.

La même année, le roi conclut avec Auguste le traité d'Alranstadt, qui portoit en substance ; 1° qu'Auguste renonçoit à toutes prétentions à la couronne de Pologne, & reconnoîtroit Stanislas pour légitime roi ; 2° qu'il romproit toute alliance avec le Czar de Moscovie ; 3° qu'il livreroit tous les déserteurs qui avoient passé à son service, nommément Jean Patkul.

[1707.]

Paykel, gentilhomme Livonien, qui avoit porté les armes contre le roi de Suède, son souverain, ayant été fait prisonnier dans une bataille, fut condamné à mort comme rebelle. On rapporte qu'il offrit de communiquer au roi de Suède le secret de faire de l'or, s'il vouloit lui accorder sa grace. Il avoit appris ce secret d'un moine Grec, qui l'avoit fait jurer de ne jamais le révé-

ler à personne, à moins que ce ne fût pour sauver sa vie. Paykel, apprenant qu'il étoit condamné à mort, se crut dispensé de son serment. Pour donner une preuve de la bonté de son secret, il voulut en faire l'expérience. Il chargea le colonel Hamilton d'acheter un certain nombre de drogues qu'il lui nomma, & lui prescrivit la maniere de les préparer. Il lui donna ensuite une poudre inconnue, pour jetter dans le creuset avec les autres drogues. La matiere, qui resta dans le creuset après l'opération, fut portée à la monnoie de Stockholm : on l'examina avec soin, & l'on jugea que c'étoit de l'or véritable. La reine-mere fit donner avis de cette découverte au roi de Suède, & commanda qu'en attendant la réponse, on différât le supplice de ce criminel. Charles répondit qu'il ne vouloit pas accorder à l'intérêt une grace qu'il avoit refusée aux instances de ses amis. Ce qui rend le désintéressement du roi de Suède, en cette occasion, véritablement admirable, c'est que ce prince étoit persuadé qu'il étoit possible de faire de l'or. Auguste dit, à ce sujet, qu'il n'étoit pas surpris que Charles XII fît si peu de cas de la pierre philosophale, puisqu'il l'avoit trouvée en Saxe.

Le roi de Suède mit le comble aux mortifications qu'il avoit fait essuyer à Auguste,

en le forçant d'écrire au roi Stanislas, pour le féliciter sur son avènement à la couronne. Voici la lettre de l'électeur de Saxe, telle que la rapporte M. de Limiers, dans son Histoire de Suède.

» Comme j'ai beaucoup d'égard à la » priere du roi de Suède, je n'ai pu lui re- » fuser le plaisir qu'il m'a demandé de lui » faire, en félicitant Votre Majesté sur son » avènement à la couronne, bien que » j'eusse cru que le traité avantageux, que » le roi de Suède a conclu pour Votre » Majesté, m'eût dû dispenser de ce com- » merce. Je félicite cependant Votre Ma- » jesté de tout mon cœur, priant Dieu que » ses sujets lui soient plus fideles qu'ils ne » me l'ont été. » Cette lettre, en date du 8 d'Avril, étoit signée AUGUSTE, *Roi*; & il y donnoit au roi Stanislas la qualité de *Monsieur & Frere*.

Le roi Stanislas lui fit cette réponse :

» C'est une nouvelle obligation que j'ai » au roi de Suède de m'avoir procuré la » correspondance de Votre Majesté. Je suis » reconnoissant, comme je le dois, des » complimens qu'elle me fait sur mon avè- » nement à la couronne. J'espere que » mes sujets n'auront aucune raison de » manquer à la fidélité qu'ils me doivent, » puisque, de mon côté, je serai fidele à » observer les loix du royaume. »

Jean Patkul, ce gentilhomme Livonien, condamné autrefois en Suède, pour avoir défendu les droits de sa patrie, s'étoit d'abord réfugié auprès du roi de Pologne. Il avoit passé depuis au service du Czar; & il étoit alors ambassadeur de ce prince, auprès de roi Auguste, lorsqu'il fut livré à Charles XII, conformément au traité d'Alrandstat. Ce prince, implacable dans ses vengeances, sans égard au droit des gens, ni à la qualité d'ambassadeur, le fit condamner, comme traître, à être rompu vif & écartelé. Patkul témoigna beaucoup de foiblesse, lorsqu'on lui annonça qu'il falloit mourir; mais les exhortations du ministre, qui l'assistoit, lui rendirent un peu le courage. Il s'entretint long-tems avec ce pasteur, & le pria d'écrire à une dame Saxone, à laquelle il étoit fiancé, nommée madame d'*Einsideln*. «Que dira ma pauvre maîtresse, » s'écrioit l'infortuné Patkul? Mon cher » monsieur le pasteur, faites-lui mes adieux, » & apprenez-lui ma mort. Cette nouvelle » lui sera moins amere, lorsqu'elle lui vien- » dra de celui qui m'a assisté dans ce der- » nier moment. Assurez-la que je meurs » plein de tendresse pour elle.» Lorsque le ministre lui demanda s'il ne vouloit pas signer son testament? Il dit en soupirant: » Je ne sçaurois plus écrire ce nom odieux.» En allant au supplice, il ignoroit encore

quel genre de mort on devoit lui faire souffrir ; mais lorsqu'il apperçut les pieux, & les roues toutes dressées, il s'effraya horriblement ; & embrassant le pasteur : « Ah ! » mon cher monsieur, priez Dieu que je ne » tombe pas dans le désespoir. » Un officier Suédois lut ensuite un papier conçu en ces termes :

» On fait à sçavoir à tous & un chacun, » que l'ordre très-exprès de Sa Majesté, » notre seigneur très-clément, est que cet » homme qui est traître à la patrie, pour » réparation de ses crimes, & pour l'exemple des autres, soit roué & écartelé. Que » chacun se donne de garde de la trahi- » son, & serve son roi fidelement. »

A ces mots, *traître à la patrie*, il haussa les épaules & leva les yeux au ciel. L'exécuteur, mal adroit & sans expérience, lui donna quatorze à quinze coups, & le fit languir cruellement. Après qu'on lui eut donné deux coups sur l'estomac, il ne cria plus ; mais il dit d'une voix entre-coupée : « Coupez la tête ; » & parce que l'exécuteur différoit, il posa lui-même sa tête sur le bloc. Il ne fut décapité qu'en quatre coups. Les quartiers de son corps furent exposés en quatre différens endroits ; & sa tête fut mise sur un poteau, sur le grand chemin.

Charles se voyoit le prince le plus glo-

rieux & le plus redouté de toute l'Europe. Il pouvoit aisément se rendre l'arbitre des querelles de tous les princes de la Chrétienté ; prescrire au Czar les conditions de paix qu'il auroit voulu, & jouir ensuite tranquillement du fruit de ses conquêtes. Mais son ressentiment implacable lui fit entreprendre de déthrôner le Czar, après le roi de Pologne. Charles ne se contentoit pas d'enlever des villes & des provinces aux rois qui l'avoient offensé : il croyoit n'être pas vengé, tant qu'ils conservoient leur couronne. Mais, avant de partir de la Saxe, il voulut montrer sa puissance, en donnant la loi à l'empereur Joseph. Il se fit livrer par la cour de Vienne le comte Zobor, chambellan de l'empereur, qui avoit insulté un ambassadeur Suédois; mais, ce qui fut plus étrange, c'est qu'il voulut qu'on lui livrât quinze cens Moscovites, qui, s'étant dérobés à la fureur des Suédois, s'étoient réfugiés sur les terres de l'Empire. L'empereur, aimant mieux violer toutes les loix des nations, que de déplaire à Charles XII, consentit à donner satisfaction au monarque Suédois; mais l'envoyé du Czar fit heureusement évader les Moscovites par divers chemins. Enfin Charles, zélé protecteur du Luthéranisme, fit rétablir les Protestans de Silésie dans tous les priviléges qui leur avoient été accor-

dés par les traités de Westphalie. Après avoir ainsi fait exécuter ses ordres dans l'Empire, il résolut de marcher contre le Czar. La plûpart de ses soldats, fatigués de tant de campagnes consécutives, desiroient de retourner à Stockholm. Le grand-maréchal des logis, à qui le roi avoit demandé par écrit la route depuis Leipsick jusqu'à toutes les capitales du monde, mit exprès à la tête de sa liste, *Route de Leipsick à Stockholm*, pour faire entendre au roi les vœux de toute son armée; mais le roi dit, en lisant ces premiers mots: « Voilà » une route que nous ne prendrons pas » de long-tems. »

Pendant la marche, le roi qui avoit coutume de devancer toujours son armée, passant assez près de Dresde, par le caprice le plus singulier, voulut aller prendre congé du roi qu'il avoit déthrôné. Il entre dans la ville, & marche droit au palais de l'électeur, n'ayant avec lui que trois ou quatre officiers. Auguste surpris, comme on peut penser, d'une pareille visite, eut à peine le tems de songer aux avantages qu'il pouvoit retirer de l'imprudence de son ennemi. Charles, après avoir déjeûné avec lui sans façon, se fit montrer les fortifications. Il étoit aussi tranquille, & parloit d'un ton aussi impérieux, que s'il se fût promené dans sa capitale. Il refusa même fort séche-

ment la grace d'un Livonien, proscrit de Suède, que le roi Auguste lui demanda. Enfin, après avoir satisfait sa curiosité, il prit congé de l'électeur, en l'embrassant amicalement, & rejoignit son armée qui étoit dans la plus grande inquiétude. Le lendemain, Auguste assembla un conseil extraordinaire, dont on plaisanta beaucoup dans l'armée Suédoise. Ce fut à ce sujet que le baron de Stralenheim, fameux par ses bons mots, dit, en riant: « Auguste dé» libere sur ce qu'il devoit faire hier. »

[1708.]

Charles, enyvré de ses prospérités continuelles, ne croyoit plus rien d'impossible à son courage. Il s'imaginoit aller déthrôner le Czar, dans l'espace d'une année; &, ne prenant de conseil que de son ressentiment, il s'avançoit témérairement dans des pays affreux & inconnus, taillant en pièces, & chassant devant lui tous les Moscovites qu'il rencontroit, sans considérer que ces petits succès ne faisoient que l'affoiblir, sans nuire beaucoup à son ennemi; que, les vivres venant à lui manquer dans un pays où il n'avoit ni magasins ni places fortes, sa perte étoit assurée. Après qu'il eut passé le Boristhène, le Czar, allarmé de sa marche rapide, lui envoya faire quelques propositions de paix par un gentil-

homme

homme Polonois. Charles n'eût rien perdu de sa gloire, & eût évité bien des malheurs, s'il les eût acceptées ; mais ce fier monarque répondit que c'étoit dans Moscou qu'il vouloit traiter avec le Czar, & poursuivit sa route. Il ne tarda pas à s'appercevoir qu'une si fiere réponse ne convenoit guères à la situation où il se trouvoit. Ses provisions, considérablement diminuées, parurent ne pouvoir durer plus de quinze jours. Les chemins, par où l'armée devoit passer, avoient été rendus impraticables par le Czar : tous les villages étoient réduits en cendres. Charles ne voyoit autour de lui que des fossés profonds, des marais & des solitudes. Dans cette extrémité, il fit alliance avec Mazeppa, général des Cosaques de l'Ukraine, qui lui promit de lui amener des troupes & des vivres ; mais le Cosaque, surpris en chemin par les Moscovites, perdit son convoi & la plus grande partie de ses troupes. Charles n'avoit plus d'espérance que dans un puissant renfort d'hommes & de munitions, que devoit lui amener le général Levenhaupt qu'il avoit laissé en Pologne. Mais la fortune, aussi obstinée à lui nuire qu'elle avoit été ardente à le favoriser, lui ravit encore cette ressource. Levenhaupt, qui n'avoit que quinze mille hommes, fut attaqué en chemin par cinquante mille Moscovites que le Czar

commandoit en perſonne. Il livra, dans l'eſpace de trois jours, cinq combats ſanglans, où il perdit ſes munitions & les deux tiers de ſon armée, mais ſans jamais être vaincu, ni forcé, & arriva au camp de Charles, couvert de gloire, mais ſans troupes & ſans munitions.

[1709.]

Le terrible hiver qui déſola l'Europe, cette année, bien plus rigoureux encore dans les pays ſeptentrionaux, ſe joignit à la diſette, pour détruire l'armée des Suédois ; mais Charles, auſſi fier au milieu des diſgraces que dans le cours de ſa bonne fortune, s'imaginoit toujours qu'il alloit déthrôner le Czar. Plein de cette idée flatteuſe, il vint mettre le ſiége devant Pultava, ville ſituée à l'extrémité de l'Ukraine, à douze ou treize lieues du Boriſthène. Cette place, dont les Moſcovites avoient fait un magaſin, eût rétabli les affaires du roi de Suède, s'il s'en fût rendu maître. Il l'attaqua avec une ardeur incroyable ; mais les Moſcovites, auxquels il avoit lui-même enſeigné l'art de la guerre, lui oppoſerent la plus vigoureuſe réſiſtance. Pour comble de malheur, le roi, s'étant approché de la place pour reconnoître les travaux, reçut un coup de carabine, qui perça ſa botte au talon, & le bleſſa dangereuſement.

Mais, ſon courage lui faiſant ſurmonter la douleur, il continua ſa viſite, & reſta encore à cheval, pendant près de ſix heures, ſans donner aucune marque, qui pût faire ſoupçonner qu'il étoit bleſſé. Un domeſtique du général Sparre, s'étant apperçu qu'il ſortoit beaucoup de ſang de la botte du roi, en avertit ſon maître. On crut d'abord que c'étoit quelque grand coup d'éperon, qui avoit piqué ſon cheval; mais le domeſtique ayant aſſuré que c'étoit de la botte du roi que le ſang ſortoit, on fit venir des chirurgiens pour le viſiter. Sa jambe s'étoit enflée conſidérablement; il fallut le deſcendre de cheval. Les chirurgiens, après avoir examiné ſa plaie, craignirent que la gangrene ne s'y mît, & jugerent qu'il étoit néceſſaire de lui couper la jambe; arrêt qui répandit la conſternation dans toute l'armée! L'un d'eux, nommé *Newman*, plus éclairé que les autres, dit qu'il y avoit un moyen de guérir la jambe du roi, ſans la couper, mais qu'il étoit douloureux, & qu'il n'oſoit l'employer. « Comment! dit le roi en colere, je ne prétends pas que vous ayez plus d'égard pour moi, que pour le dernier de mes ſoldats. Je veux que vous me traitiez de même: je vous l'ordonne; obéiſſez. » Newman, raſſuré par ce diſcours, fit de profondes inciſions dans la jambe du roi, ſans que ce prince donnât le moindre ſigne

de douleur, & le mit, en peu de tems, en état de soutenir le brancard.

Les choses étoient en cet état, lorsque le Czar vint au secours de Pultava, à la tête d'une armée de soixante-dix mille hommes. Autrefois huit mille Suédois avoient passé sur le corps à quatre-vingt mille Moscovites; mais les tems étoient bien changés. Les Moscovites, aguerris par leurs défaites, n'étoient plus inférieurs aux Suédois, ni en courage ni en discipline. Charles blessé n'avoit plus d'autre ressource que de lever promptement le siége, & de fuir vers le Boristhène. Ce parti, qui d'ailleurs n'étoit pas bien sûr, étoit trop honteux pour qu'on osât seulement le proposer à un prince du caractere de Charles XII. Ainsi l'on prit la résolution désespérée d'attaquer l'ennemi.

Le 8 de Juillet, à la pointe du jour, la cavalerie Suédoise chargea celle des Moscovites, & la rompit du premier choc; mais ce premier succès ne fut pas de longue durée. Le Czar, ayant rallié sa cavalerie, fondit à son tour sur celle des Suédois, qu'il mit en déroute. Ce premier échec, qui n'étoit pas un heureux présage pour le roi de Suède, fut suivi d'un combat général, qui commença à neuf heures du matin. Le roi, ne pouvant monter à cheval, à cause de sa blessure, se fit porter sur un brancard, à la tête du régiment de ses gardes, tenant un pistolet

d'une main, & son épée de l'autre. Dès le commencement du combat, les deux chevaux, qui soutenoient son brancard, furent emportés par une volée de canon. Ce prince, sans s'émouvoir, en fit atteler deux autres; &, tout occupé de son armée, il continuoit d'en observer les mouvemens, lorsqu'une seconde volée de canon renversa le brancard, & le mit en pièces. Aussi-tôt tous les officiers, qui se trouvoient auprès du roi, firent leurs efforts pour le retirer de la mêlée. Cet accident, qui fut apperçu de presque toute l'armée, consterna les soldats, & ralentit leur ardeur. N'ayant plus de poudre pour répondre au feu des Moscovites, ils commencerent à plier, & prirent enfin la fuite en désordre. En vain Charles XII, porté sur des piques par quatre grenadiers, leur crioit d'une voix étouffée par la fureur & le désespoir, de se souvenir qu'ils étoient Suédois: il lui fut impossible de les rallier. La plûpart de ses généraux tomberent entre les mains des ennemis. Lui-même n'évita d'être pris, que par un reste de ce bonheur, qui l'avoit autrefois accompagné dans toutes ses entreprises. Ce prince, avec une escorte de cinq cens cavaliers, passa au milieu de plus de dix régimens Moscovites, & s'avança vers le Boristhène. Les tristes restes de son armée s'étoient ren-

dus ſur le bord de ce fleuve par un autre chemin. Le roi ne revit ſes chers Suédois, que pour être obligé de s'en ſéparer : il n'y avoit point de tems à perdre. On embarqua ſur un petit bateau le malheureux Charles XII, qui, dans un autre tems, eût mieux aimé périr ſur les bords du Boriſthène, que de laiſſer les débris de ſon armée en proie à l'ennemi. A peine fut-il parti, que les Moſcovites parurent. Levenhaupt, chargé de la conduite des Suédois, n'entreprit point de combattre des troupes victorieuſes. Il capitula, & ſe rendit priſonnier de guerre avec toute ſon armée. Quelques Suédois, déſeſpérés de tomber entre les mains de ces mêmes ennemis qu'ils avoient tant de fois vaincus, ſe précipiterent dans le fleuve. Tel fut le ſort de cette armée, n'aguères ſi redoutable & ſi floriſſante, qui avoit fait trembler tous les princes du Nord.

Le roi de Suède, après avoir paſſé le Boriſthène, s'étoit fait mettre ſur un brancard, & fuyoit au travers de la Tartarie, pays ſauvage & montagneux, entre-coupé de bois, de rivieres & de marais. Il étoit réduit à des extrémités ſi preſſantes, qu'il paſſa deux jours ſans manger. Enfin, après cinq jours de peines & de fatigues incroyables, il arriva ſur les bords de la riviere du Bogh, vis-à-vis d'Oczakow, ville

frontiere de l'Empire des Turcs. Les habitans, voyant une troupe de gens de guerre, dont ils ne connoissoient ni les habillemens ni le langage, refuserent de les passer de l'autre côté, sans un ordre exprès du gouverneur, qu'il fallut attendre jusqu'au lendemain. Peu s'en fallut que ce retardement ne fût cause de la prise du roi. Les Moscovites, acharnés à sa poursuite, arriverent sur les bords du fleuve, dès qu'il l'eut quitté, & firent prisonniers cinq cens hommes de sa suite, qui n'avoient point encore pu passer.

D'Oczakow, Charles fut conduit honorablement jusqu'à Bender. Les Turcs, généreux & magnifiques envers les princes réfugiés chez eux, lui fournirent abondamment tout ce qui étoit nécessaire pour lui & pour sa suite. Le roi, arrivé à Bender, ne voulut point prendre de logement dans la ville, & se contenta de camper aux environs. Le gouverneur lui fit construire une maison de bois, hors des murs de la ville: les principaux officiers de sa suite en firent aussi construire; ce qui forma comme une seconde ville auprès de la premiere.

[1711.]

Charles, retiré à Bender, avoit conçu le projet d'armer l'Empire Ottoman contre la Moscovie. Il n'avoit cessé de cabaler à la

Porte, pour faire résoudre le Grand-Seigneur à cette guerre. Il y réussit enfin, & le Sultan Achmet III ordonna au grand Visir Baltagi Méhémet de marcher contre les Moscovites. Ce Visir, timide & peu guerrier, fit tous ses efforts pour s'exempter de cette commission : « Tu sçais bien, dit-il » au Sultan, que je ne sçais que fendre » du bois, & que mon métier n'est pas » d'aller à la guerre. »... Si ce n'est pas » ton métier, répliqua le Sultan, tu l'ap- » prendras ; marche. »... Mais si je fais » quelque faute, reprit le Visir, tu me fe- » ras étrangler comme mes prédécesseurs » l'ont été par Mustapha. Du moins, si tu » ne veux pas changer de résolution, pro- » mets-moi que, quoi qu'il arrive, tu ne me » feras pas étrangler. »... Va, dit le Sul- » tan, je te le promets. » Le Visir partit sur cette assurance. Le Czar s'avança aussi, de son côté, à la rencontre des Turcs. Mais il prit si mal ses mesures, & se conduisit avec tant d'imprudence, qu'il se trouva sans vivres & sans fourrages. Enfermé entre la riviere de Pruth, & une armée de cent mille Turcs, sa situation n'étoit pas moins embarrassante que celle de Charles devant Pultava ; mais il s'en tira plus heureusement. Il corrompit par ses présens Osman Aga, lieutenant du grand Visir. Méhémet, qui pouvoit aisément forcer le

Czar de ſe rendre à diſcrétion avec toute ſon armée, conſentit à faire la paix, à la perſuaſion de ſon lieutenant. Pendant qu'on négocioit le traité, Charles, inſtruit de l'état où ſe trouvoit le Czar, accouroit à toute bride vers le camp des Turcs, impatient d'en venir aux mains avec les Moſcovites. Après avoir examiné la ſituation des deux camps, il entra dans la tente du Viſir, & lui repréſenta qu'il pouvoit abîmer les Moſcovites, ſans expoſer ſes troupes, & ne faiſant ſeulement uſage que de ſon canon : « Donne-moi, lui dit-il, dix piéces » de canon, je te fais rendre, en deux heures » de tems, toute cette armée que tu prendras » priſonniere avec le Czar & ſa cour. Jamais occaſion ne fut plus belle pour » immortaliſer les armes de ton maître. » Le Viſir, qui avoit d'autres idées, répondit au roi de Suède : « Hé ! ſi je fais priſonnier le » Czar, qui gouvernera ſon Empire en ſon » abſence ? » Il conclut enſuite un traité avec le Czar ; & Charles, déſeſpéré, retourna à Bender, la rage dans le cœur.

[1713.]

Les diſgraces de Charles XII n'avoient pu réformer ſon caractère altier & impérieux. Il conſervoit toujours cette opiniâtreté & cet entêtement, ſources de tous ſes malheurs. Il en donna, cette année, un exemple des plus ſinguliers. Ce prince,

depuis quatre ans, comblé des bienfaits du Grand-Seigneur, n'étoit pas encore satisfait. Il s'étoit mis en tête que l'empereur Turc devoit le renvoyer dans ses Etats, à la tête d'une armée nombreuse, & ne vouloit point partir sans cela. Quoique le Sultan lui eût écrit pour l'engager à se retirer, & lui eût offert une escorte honorable, il s'obstinoit à ne point quitter Bender, & trouvoit chaque jour des prétextes pour différer son départ. Tantôt les préparatifs n'étoient pas faits; tantôt il n'avoit point d'argent pour payer ses dettes. Le Sultan, lui ayant fait donner une somme considérable, croyoit qu'après cela il ne tarderoit pas à partir. Charles se hâta de distribuer cette somme à ses amis, & n'eut pas honte d'en faire demander une autre. Le Sultan, indigné, assembla un divan où il fut résolu qu'on emploiroit la force pour chasser le roi de sa retraite. Le Bacha de Bender & le Khan des Tartares reçurent ordre d'attaquer ouvertement le roi de Suède. Ce prince, que les menaces rendoient plus furieux, s'obstina, malgré les avis de ses plus sages courtisans, à vouloir soutenir un siége, dans sa maison de Bender, contre une armée de Turcs; projet extravagant, & qui découvre assez le caractere fougueux & emporté de Charles XII, qui faisoit consister sa gloire, à ne jamais

céder! Les Janissaires, qui estimoient le courage du roi de Suède, & qui avoient été comblés de ses libéralités, ne marchoient qu'à regret contre lui. Quelques-uns des plus vieux vinrent le conjurer de ne pas les forcer par son opiniâtreté à tourner leurs armes contre lui, & lui offrirent leurs services pour le conduire par-tout où il voudroit. Charles, loin de les remercier, les outragea & les menaça, s'ils ne se retiroient, de leur faire couper la barbe. Les Janissaires, justement irrités, ne tarderent pas à venir l'attaquer. Les Suédois, qui gardoient les retranchemens qu'on avoit faits autour de la maison du roi, furent d'abord enveloppés & faits prisonniers. Les Turcs entrerent ensuite en foule dans les appartemens du roi, & commencerent à les piller. Charles, écumant de colere, se jetta, l'épée à la main, au milieu des Janissaires, & fut atteint, dans la mêlée, d'un coup de pistolet, qui ne lui fit d'autre mal que de lui effleurer le nez, & de lui emporter un bout de l'oreille. Il restoit encore une grande salle où les Turcs n'avoient pas encore pénetré, & qui étoit pleine des domestiques du roi. Ce prince en fit ouvrir la porte, & la referma dès qu'il fut entré. Là il reprit haleine, & fit la revue de sa petite troupe composée de soixante combattans. Il se mit à leur tête, &, faisant

ouvrir la porte de la salle, s'élança avec impétuosité sur les Turcs. Il en tua plusieurs de sa main ; mit les autres en fuite ; &, ce qui est incroyable, il les chassa tous de sa maison dont il fit barricader les portes & les fenêtres. Enfin les Turcs, honteux de perdre tant d'hommes & de tems, pour réduire une simple maison, résolurent d'y mettre le feu. Dans un instant, tout cet édifice de bois fut embrasé. Un Suédois, dans cette extrémité, fut d'avis qu'on essayât de gagner la maison du chancelier, qui avoit un toît de pierre. Charles le créa colonel, &, faisant aussi-tôt ouvrir la porte, fondit, l'épée à la main, sur les Turcs, dans le dessein de gagner la chancellerie. Mais ce prince, qui étoit en bottes, s'étant embarrassé dans ses éperons, tomba & fut pris par vingt & un Janissaires qui se jetterent sur lui. Il jetta en l'air son épée, pour ne pas avoir la honte de la rendre, & se laissa conduire au quartier du Bacha. Le Turc, ayant voulu s'excuser de la violence qu'il avoit été obligé d'employer, Charles, qui ne songeoit qu'à la belle résistance qu'il venoit de faire, répondit : «Vous auriez bien » vu autre chose, si j'avois été secondé! »

[1714.]

Charles XII, enfin sorti des Etats du Turc, étoit de retour dans son royaume, après une si longue absence. Il avoit trouvé

la face des affaires bien changée. Le roi Auguste étoit remonté sur le thrône de Pologne. Le Czar s'étoit emparé d'une partie de la Livonie. Plusieurs Puissances se disputoient à l'envi les dépouilles d'un roi malheureux. Charles XII, qui donnoit autrefois la loi à l'Europe, aujourd'hui renfermé dans la ville de Stralsund, sembloit vouloir se cacher à ses ennemis. Chaque jour, on lui enlevoit quelque place; & lui-même ne tarda pas à être assiégé dans Stralsund, par une armée de trente six mille hommes, qui avoit pour chefs les rois de Danemarck & de Prusse. Tous les prodiges de valeur, que le roi de Suède fit pour la défense de cette place, ne purent l'empêcher d'être prise. Quelque tems avant que les ennemis y entrassent, Charles monta sur une petite barque, & vint aborder à Isted en Scanie.

[1716.]

Le roi de Suède, étant parti *incognitò* d'Isted pour se rendre en Norwége, en approchant de la ville de Christineham, monta sur un traîneau de paysan; &, renvoyant les personnes qui l'avoient accompagné, il poursuivit sa route avec un aide-de-camp, monté également sur un traîneau. A quelques journées de la ville de Carlestat, Charles, ayant devancé de beaucoup son compagnon, trouva une barriere fermée, &

dit à un officier, qu'il vit auprès, sans épée, de la lui ouvrir. L'officier, qui ne connoissoit pas le roi, répondit brusquement : » Descendez de votre traîneau, & ouvrez- » la vous-même. » Le roi lui répéta le même ordre d'un ton encore plus élevé, & y ajoûta même quelques menaces. L'officier repliqua : « Tu ne me parlerois pas » ainsi, si tu ne me voyois sans épée. Elle » n'est qu'à deux pas d'ici, dans mon quar- » tier. Si tu veux attendre que je l'aille » chercher, nous verrons qui de toi ou de » moi doit ouvrir la barriere. »... Va la » prendre, lui dit le roi. » Cet homme courut à son quartier. Mais, ayant rencontré en chemin une femme qui lui apprit que celui auquel il venoit de parler, étoit le roi, il n'eut garde de revenir. Cependant Charles, descendu de son traîneau, se promenoit en l'attendant. Son aide-de-camp, étant arrivé, lui demanda pourquoi il s'arrêtoit là? « J'attends, dit le roi, un homme avec » qui j'ai une querelle. Il m'a dit qu'il al- » loit chercher son épée ; mais il ne re- » vient point. » Il se remit ensuite dans son traîneau. L'aide-de-camp ouvrit la barriere, & ils continuerent leur route. Cet officier ayant demandé au roi s'il se seroit battu, en cas que son homme fût revenu, lui qui avoit défendu les duels, avec tant de sévérité ? « Oh ! répondit le roi pour se

» tirer d'embarras, j'étois bien sûr qu'il ne » reviendroit point. »

[1718.]

Charles avoit négocié, par les intrigues du baron de Gorts, le plus habile ministre qu'il y eût en Europe, une paix qui devoit rétablir sa gloire, & réparer tous ses malheurs passés. Il devoit faire avec le Czar une alliance, en vertu de laquelle il lui cédoit la Livonie, avec une partie de l'Ingrie & de la Carelie. Le Czar, de son côté, s'engageoit à rentrer en Pologne avec quatre-vingt mille hommes, pour aider Charles à déthrôner une seconde fois Auguste. Ces deux puissans princes, réunissant leurs forces, devoient ensuite attaquer le roi d'Angleterre, qui retenoit les duchés de Brême & de Verden; enlever au roi de Prusse les villes qu'il avoit prises à la Suède; rétablir le duc de Holstein, chassé de ses Etats par le roi de Danemarck, & faire trembler toute l'Europe. Charles, se repaissant de ces idées flatteuses, partit, cette année, pour la conquête de la Norwége, & vint mettre le siége devant la ville de Frédérickshall.

Etant allé, sur les neuf heures du soir, visiter la tranchée; &, s'étant mis à genoux pour mieux examiner les travaux, Mégret, ingénieur François, le voyant appuyé contre le parapet, & élevé de plus

de la tête par-dessus, lui dit : « Ce n'est » pas là votre place, Sire. Il y pleut des » boulets & des balles. »... Le roi répondit : « N'ayez pas peur. »... Je n'ai pas peur » pour moi que le parapet protege, répliqua Mégret, mais pour Votre Majesté qui » n'en fait pas l'usage pour lequel il est » élevé. » Le roi, toujours intrépide, lui repartit : « Allez à vos travailleurs ; je des» cends. » Les officiers, qui se trouverent là, tirerent Mégret à l'écart, pour l'avertir que le moyen de faire rester le roi de Suède dans un endroit, c'étoit de lui dire qu'il y avoit du danger. En même tems, ils entendirent siffler une balle : « Bon Dieu, s'é» cria Mégret ! ce coup n'auroit-il point » porté ? » Il courut au parapet ; &, voyant encore le roi dans la même posture, il l'appella par deux ou trois fois, & le tira par son juste-au-corps, croyant qu'il s'étoit endormi. Comme il ne répondoit point, il demanda de la lumiere. On apporta une lanterne des travailleurs, qui fit voir ce héros tout ensanglanté, la tête presqu'entièrement tournée en arriere par la violence du coup qui lui avoit brisé les os de la temple gauche ; enfoncé l'œil du même côté, & fait sortir l'autre de son orbite. Ainsi périt le fameux Charles XII, à l'âge de trente-sept ans.

Ce prince étoit d'une taille au-dessus de

la médiocre. Il avoit l'air fier & majestueux, & cependant plein de douceur; les cheveux bruns, courts & négligés; le front élevé; les yeux bleus, à fleur de tête; le nez aquilin; le teint naturellement blanc, mais bruni par les injures de l'air; le bas du visage désagréable. Il portoit ordinairement un habit de gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré, dont les manches étoient serrées comme celles de la veste; une culotte de peau; une veste de drap, couleur de chamois, &, par-dessus, un large ceinturon de cuir, avec une épée assez longue, sur le pommeau de laquelle il s'appuyoit souvent.

Voici son caractere tracé de main de maître. « Presque toutes ses actions, jusqu'à » celles de sa vie privée & unie, ont été » bien loin au-delà du vraisemblable. C'est » peut-être le seul de tous les hommes, & » jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait » vécu sans foiblesse. Il a porté toutes les » vertus des héros à un excès où elles » sont aussi dangereuses que les vices op- » posés. Sa fermeté, devenue opiniâtreté, fit » ses malheurs dans l'Ukraine, & le retint » cinq ans en Turquie. Sa libéralité, dégé- » nérant en profusion, a ruiné la Suède. » Son courage, poussé jusqu'à la témérité, » a causé sa mort. Sa justice a été quelquefois » jusqu'à la cruauté; &, dans les dernieres

» années de sa vie, le maintien de son autorité approchoit de la tyrannie. Ses grandes » qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne; mais il ne fut pas aussi prudent » qu'implacable dans ses vengeances. Il a » été le premier qui ait eu l'ambition d'être » conquérant, sans avoir l'envie d'aggrandir ses Etats. Il vouloit gagner des Empires pour les donner. Sa passion pour la » gloire, pour la guerre, & pour la vengeance, l'empêcha d'être bon politique; » qualité sans laquelle on n'a jamais vu de » conquérant. Avant la bataille, il n'avoit » que de la modestie; après la défaite, que » de la fermeté; dur pour les autres, comme » pour lui-même; comptant pour rien la » peine & la vie de ses sujets, aussi-bien » que la sienne; homme unique, plutôt » que grand homme; & admirable, plutôt » qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux » rois combien un gouvernement pacifique & heureux est au-dessus de tant de » gloire. »

ULRIQUE ÉLÉONORE.

[1718.]

CETTE princesse, sœur de Charles XII, & femme du prince de Hesse-Cassel, fut aussi-tôt proclamée reine de Suède par l'armée, & commença de prendre les rênes du gouvernement à Stockholm, en attendant que son avènement au thrône fût confirmé par les Etats généraux. Pour cet effet, elle en fit la convocation. Les Etats, s'étant assemblés, jugerent que la princesse Ulrique avoit, selon les loix du royaume, perdu son droit héréditaire, en se mariant avec un prince étranger, & qu'on devoit procéder à une élection. Le résultat de cette délibération fut d'engager la princesse Ulrique à renoncer solemnellement à son droit héréditaire, & à reconnoître qu'elle ne tenoit la couronne que des suffrages libres de la nation. La princesse y consentit volontiers. Peu contente d'avoir rendu aux Etats le droit d'élection, dont ils étoient privés depuis long-tems, elle résolut d'abolir le despotisme odieux, que ses prédécesseurs

avoient introduit ; de rendre au ſénat ſa premiere autorité, & de rétablir l'ancienne forme de gouvernement. Dans cette vue, elle publia une déclaration dans laquelle elle s'exprimoit ainſi : « Notre deſſein & » notre intention parfaite eſt, par un mou-» vement de cœur pour la proſpérité & » le bonheur de notre royaume & de tous » nos fideles ſujets, d'abolir entièrement » ce qu'on appelle *la ſouveraineté*, à la-» quelle nous renonçons par ces préſen-» tes, tant pour nous que pour nos deſcen-» dans & ſucceſſeurs, à perpétuité ; & au » contraire, ſuivant le louable exemple de » nos ancêtres, les glorieux rois de Suède, » qui ont mis le royaume & la chere patrie » dans un état floriſſant, nous tâcherons » de rétablir le gouvernement du royaume » ſur ſon ancien pied ; nous aſſurant que » nous aurons à notre diſpoſition royale » un pouvoir d'autant plus grand, lorſque » nous l'établirons & l'affermirons avec » juſtice & avec modération dans le cœur » de tous nos fideles ſujets. »

Ainſi la Suède, dans la triſte ſituation où la laiſſoit un roi conquérant, put ſe conſoler du moins de la perte de ſes provinces, par le recouvrement de ſa liberté. Quoique les femmes ſoient peut-être encore plus avides de dominer que les hom-

mes ; il eſt à remarquer que la deſtruction du deſpotiſme en Suède fut l'ouvrage d'une femme.

[1719.]

En remettant les peuples dans leurs anciens droits, il leur falloit une victime pour expier les déſordres du dernier gouvernement. Ils la trouverent en la perſonne du baron de Gorts, ce fameux miniſtre, qui avoit dominé Charles XII, pendant les dernieres années de ſon règne, auquel on reprochoit d'avoir abuſé de ſon crédit pour porter ſon maître à un deſpotiſme tyrannique. Gorts avoit introduit dans le royaume une monnoie de cuivre, très-préjudiciable aux fortunes des particuliers. Il s'étoit ſurtout rendu odieux en voulant mettre un impôt ſur le clergé. Les eccléſiaſtiques, indignés qu'il osât leur demander de l'argent, l'avoient dépeint au peuple comme un impie & un Athée, & avoient mis le comble à la haine publique contre cet infortuné miniſtre. On réſolut de l'immoler à l'extinction du pouvoir arbitraire. Il fut condamné par le ſénat de Stockholm à être décapité au pied de la potence de la ville. Le 2 de Mars, jour de l'exécution, il ſortit de ſa priſon, appuyé ſur le bras de M. Conradi, ſon confeſſeur, & regardant d'un œil ferme tous les ſpectateurs qui

étoient en foule dans les rues & aux fenêtres. Lorsqu'il fallut monter dans le carrosse, qui l'attendoit, il fit passer son confesseur le premier, & se mit à sa gauche. Ses domestiques suivoient le carrosse escorté de trois cens gardes à cheval, & précédé de son cercueil couvert d'un drap noir. Etant arrivé au lieu du supplice, il monta tranquillement sur l'échafaud, &, regardant de tous côtés, demanda au sieur Conradi s'il lui étoit permis de haranguer le peuple. Ce ministre lui ayant répondu qu'il feroit mieux de ne s'occuper que de Dieu, il appella son valet de chambre, qui lui délia les épaulettes de son habit, & les abbatit. Il ôta lui-même sa perruque; défit sa cravatte, & mit un petit bonnet qui lui couvroit les yeux. Ayant ensuite placé sa tête sur le billot, l'exécuteur la lui abbatit d'un seul coup de hache.

FRÉDÉRIC I.

[1720.]

LA reine Ulrique, après avoir cédé au sénat une partie de son autorité, s'en dépouilla entièrement en faveur de son époux Frédéric, prince de Hesse-Cassel, qu'elle fit proclamer roi de Suède par les Etats assemblés à Stockholm. Ulrique, après avoir rendu aux Suédois la liberté, ne pouvoit leur faire un plus beau présent, que de leur donner un roi du caractere de Frédéric. Ce prince ne s'occupa qu'à fermer les plaies que la Suède avoit reçues sous le règne de Charles XII. Il rétablit dans le sein de la paix les désordres occasionnés par des guerres malheureuses. S'il porta les armes contre la Russie, ce fut comme malgré lui, & à la sollicitation pressante des Etats; & le malheureux succès de cette guerre justifia sa répugnance à l'entreprendre. Son règne fut celui de la douceur, de la paix & de la justice. La Suède, gâtée par des guerres continuelles sous les règnes précédens, commença de respirer sous un roi bienfaisant & pacifique.

Une des actions les plus importantes du règne de Frédéric, & celle qui découvre le

mieux la sagesse de ses vues, c'est l'ordonnance qu'il rendit en 1748, par laquelle il exemptoit de toutes taxes, pendant l'espace de vingt-quatre ans, les terres qui, étant restées incultes, seroient défrichées par le clergé, par les officiers de la couronne, & par toutes les personnes qui ont des seigneuries annexées à leurs charges.

Ce bon prince étant mort, sans laisser d'enfans, en 1751, le thrône de Suède fut occupé par Adolphe-Frédéric de Holstein-Eutin, évêque de Lubeck, que Frédéric I avoit fait nommer pour son successeur, dès l'an 1743. Le nouveau roi marcha sur les traces de son prédécesseur. Il se distingua particulièrement par son amour pour les sciences. En 1755, il fit élever à Tornéo, dans la Bothnie occidentale, une pyramide destinée à servir de monument aux opérations qu'avoient faites plusieurs académiciens François, Clairaut, le Camus, & le Monnier de Maupertuis, pour déterminer la figure de la terre.

Il établit, la même année, à la recommandation de la reine, une Académie des inscriptions & belles-lettres.

Adolphe-Frédéric règne encore aujourd'hui avec gloire; & la Suède, sous ses loix, est heureuse & florissante.

Fin de la premiere Partie.

ANECDOTES DANOISES,

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT des Danois dans la Cherſonèſe Cimbrique, ou la Cimbrie, juſqu'à nos jours.

INTRODUCTION.

PRESQUE toutes les nations ont affecté des prétentions à l'antiquité la plus haute. Les Danois, ainſi que les Suédois, font remonter la leur à l'époque du déluge : leurs hiſtoriens regardent Noë comme le pere des Goths. Le gouvernement des deſcendans de ce patriarche, qui furent, ſelon les plus anciennes Chroniques, Japhet, Gomer I, Thogarmath, Gomer II, ſe réduiſit à con-

tenir sa famille dans les bornes de l'honnêteté & du devoir. Ces Chroniques ajoûtent que Gomer II passa de la Scythie dans la Cimbrie, vers l'an du monde 1850, & qu'il s'y fixa. Ainsi il paroît que c'est lui que les historiens Danois regardent comme la tige de la nation. Il mourut, dit-on, vers l'an 1960.

Le nombre des nouveaux colons croissant de jour en jour, & formant un peuple déja nombreux, au gouvernement patriarchal succéda celui des juges. Cette seconde époque finit à l'an du monde 2910. L'historien Saxon y fait remonter le commencement de la monarchie, & divise cette troisieme époque en huit dynasties, ou races, qui se sont succédées les unes aux autres; c'est l'opinion la plus suivie. Mais le célèbre historiographe de Danemarck, Torfæus, rejettant cette succession de races & de rois, d'ailleurs fort incertaine, fixe l'époque du commencement de la Monarchie Danoise, à l'an 60, avant J. C. & pose pour principe, conformément aux plus anciennes chroniques, qu'il se fit une transmigration d'Asiatiques, dans le nord de l'Europe, vers l'an 3930 du monde, sous la conduite d'Odin; que ce chef employa dix années entieres à conquérir la Russie, la Suède, la Norwége & le Danemarck, & que ce fut vers

l'an 3940 du monde, qu'il établit ſon fils Skiold dans le pays qu'on appelle actuellement *le Danemarck.*

Quoiqu'il en ſoit de l'opinion de Torfæus, ou de celle de Saxon, en admettant celle du premier, il eſt plus que probable qu'Odin, paſſant d'Aſie dans le nord de l'Europe, dut le trouver conſidérablement peuplé. La fameuſe émigration des Cimbres, qui donna tant d'inquiétude aux Romains, en eſt une preuve. Ces peuples avoient indubitablement des princes & des loix, quelque fût le titre qu'ils priſſent, ſoit celui de *koning*, c'eſt-à-dire *roi*, ou ſimplement de *drotter*, *ſeigneur.*

Aucun royaume de l'Europe, & peut-être du monde, n'a plus varié, pour l'étendue, que celui de Danemarck. Aucun peuple ne fut plus conquérant; n'eut plus de ſuccès & de revers. Actuellement ce royaume comprend le Danemarck proprement dit, la Norwége, l'Iſlande & les iſles qui dépendent de l'une & de l'autre; le comté d'Oldembourg en Allemagne, & une partie du duché de Holſtein: ainſi les titres du roi de Danemarck ſont des titres réels, ſauf ceux de Roi des Wandales & des Goths; pays ſur leſquels il n'a conſervé que des prétentions.

La religion des anciens Danois fut celle de tous les peuples du monde, l'idolatrie,

jusqu'au commencement du neuvieme siécle, après la naissance de Jesus-Christ. Mais aucune nation ne fut moins attachée au culte des idoles ; aucune ne leur rendit moins d'hommages ; &, dans tous les siécles de leur Histoire, on voit des gens qui ont regardé les prêtres & les devins comme des imposteurs, & qui ne pouvoient croire que les métaux, le bois & l'argille pussent être élevés à la dignité d'Êtres intelligens, sans dégrader & avilir la raison, sans choquer les principes du sens commun.

L'immortalité de l'ame étoit un principe reçu chez eux : c'est ce qu'on doit conclure du soin qu'ils prenoient des funérailles ; des cérémonies qu'ils faisoient sur les tombeaux ; de la vénération qu'ils avoient pour eux. La loi civile concouroit avec la religion pour les rendre sacrés, & pour punir ceux qui violeroient la sépulture des morts, soit par avarice ou par tel autre motif que ce pût être.

Etre fidele à tenir ses engagemens, brave à la guerre, patient & courageux dans les adversités de la vie ; c'est à quoi se réduisoit toute la morale de ces peuples. Au reste, la guerre & la piratterie étoient pour eux des professions honorables. Lorsqu'un navigateur, quel qu'il fût, étoit armé, il n'y avoit de sûreté que pour ceux qui s'en tenoient simplement au commerce. Il

ſuffiſoit d'être armé pour être réputé ennemi.

La morale & les loix, l'éducation publique & particuliere, les honneurs décernés aux guerriers, de leur vivant, les honneurs qu'on leur rendoit après la mort, le ſoin qu'on prenoit de tranſmettre le ſouvenir de leurs exploits, la religion même; tout concouroit à entretenir & augmenter le courage, quoique tous ces moyens paroiſſent ſuperflus pour une nation ſur laquelle le ſeul amour de la gloire exerçoit l'empire le plus abſolu. Le Walhall, ſéjour deſtiné aux ames des héros, étoit, ſelon la croyance de ce peuple, un ſéjour magnifique & délicieux, où les guerriers, ſervis par des Walkyres *, buvoient de l'hydromel dans les crânes de leurs ennemis. Ils y paſſoient le tems dans l'exercice continuel des combats; plaiſir bien intéreſſant, ſans doute, pour des gens qui plaçoient le ſouverain bien dans la gloire des armes.

La lumiere de l'Evangile ayant enfin été apportée dans le Danemarck, tout changea dans les opinions de cette nation. La juſtice ſuccéda à cet eſprit de violence

* Ces Walkyres étoient, dit-on, des filles charmantes, dont la fraîcheur & les graces étoient inaltérables.

& de brigandage. Les nations les plus jaloufes de fa gloire font forcées de rendre hommage à cette vérité, que non-feulement la netteté & la briéveté des loix Danoifes furpaffent celles de tous les peuples du monde, mais que c'eft véritablement en Danemarck que la juftice eft fur fon thrône: toute formule qui ne tend qu'à allonger une affaire, étant févérement profcrite des tribunaux. L'Angleterre fe glorifie encore d'avoir reçu fes meilleures loix des Danois; & la Coutume de Normandie, appellée *la fage Coutume*, eft, en partie, l'expreffion des anciennes loix Danoifes, qui y furent apportées par Rollon ou Raoul, premier duc de Normandie. Le tems & les circonftances y ont apporté quelques changemens; mais le fond fubfifte. Waldemar le Grand & Waldemar le Victorieux, furent les premiers qui les réunirent en corps. Frédéric III, & Chriftiern V confommerent le grand ouvrage de la rédaction du Code Danois, & fixerent la jurifprudence qu'on fuit actuellement dans toute l'étendue de la domination Danoife.

Concluons cette courte Introduction par une obfervation fur le caractere général de la nation Danoife; c'eft furtout, comme nous l'avons dit, par la fidélité à tenir fes engagemens qu'elle eft

connue. Y manquer, est, dans ce pays, un crime qui emporte l'infamie avec soi; & c'est sur-tout le caractere distinctif de la noblesse de ce royaume. Une autre chose digne d'être considérée, est la proportion qu'on garde dans les mariages, pour la naissance & la fortune. Aussi rien n'est-il moins commun que ces abus, qu'on voit naître des alliances disproportionnées, en tant d'autres pays; alliances où celui des deux conjoints, qui a l'avantage de son côté, cherche sans cesse à s'en prévaloir; d'où naît une source intarissable de querelles & de reproches qui, après avoir aigri les esprits, ferment les cœurs à toute espece de réconciliation, & qui, souvent fomentés par des gens intéressés à les entretenir, causent la ruine des familles.

DANS un intervalle de 950 ans, que dura le gouvernement des juges, à peine rencontre-t-on un fait qui mérite que l'Histoire en conserve la mémoire. On trouve seulement, vers l'an 2264 du monde, une émigration des Cimbres qui peuplent diverses isles de la mer Baltique; la fondation de quelques villes, vers le même tems.

[2860 DU MONDE.]

Bogh, le dernier des juges, fait élever, à l'extrémité de la Cimbrie, un retranchement qui, joignant les deux mers, celle du Nord, & la mer Baltique, défend cette péninsule des incursions des Saxons qui tenoient continuellement les Cimbres en échec.

[1038 ANS AVANT J. C.]

Etablissement de la monarchie Danoise, selon Saxon, Meursius & Pontanus. Humblus, disent ces historiens, profitant de l'absence de Bogh, le dernier des juges, occupé contre les Saxons, se rendit maître des isles du Danemarck, & prit des mesures si efficaces pour s'y maintenir, qu'il fut impossible de l'en chasser. Ce prince, suivant les mêmes auteurs, fut pere de Dan, I du nom.

Les

Les peuples, par amour pour lui, changerent leur nom de Goths, en celui de Danois, & celui de leur pays en *Danie*, d'où l'on a fait, par la suite, le mot *Danemarck*, pays de Dan. Torfæus s'inscrit en faux contre cette haute antiquité, & prétend que Saxon, & ceux qui suivent la même opinion, se sont laissés tromper par la convenance des noms *Dan* & *Danemarck*.

[997.]

C'étoit l'usage chez les peuples du nord, & sur-tout chez les Cimbres, lorsqu'ils élisoient un roi, de le faire asseoir, en pleine campagne, sur de grosses pierres fort enfoncées en terre, pour marquer la constance de leur attachement pour le prince qu'ils choisissoient.

[483.]

Quels qu'ayent été les chefs des divers peuples qui habitoient les pays qui composent le Danemarck proprement dit, & quel qu'ait été leur pouvoir, il est constant que les Danois ont eu des maîtres avant l'établissement de la monarchie; mais on ignore également & le nombre, & le titre de ces maîtres. Torfæus lui-même est de ce sentiment, & prétend que les autres historiens du Danemarck ont pris pour des rois divers commandans ou préfets de provinces particulieres, qui, réu-

nies depuis ſous un ſeul homme, ont conſtitué la Monarchie Danoiſe.

Vers le même tems, Gerwindill, s'étant ſignalé par une infinité d'actions héroïques, avoit épouſé Géruthe, fille de Roric, prince ou préfet de Zélande, & étoit devenu lui-même gouverneur de Cimbrie. Il laiſſa un fils nommé *Hordenwill*, qui lui ſuccéda au gouvernement de la Cimbrie, & qui, comme ſon pere, acquit la plus grande réputation par ſes exploits maritimes. Coller, roi de Norwége, jaloux de la gloire de Hordenwil, arme une flotte, & vient le chercher. Hordenwill fait la moitié du chemin; &, le hazard ayant fait mouiller les deux flottes ennemies aux rives oppoſées d'une iſle qui ſe trouvoit ſur leur route, les deux chefs deſcendent à terre. Attirés tous deux par la beauté du lieu, ils s'engagent dans les bois dont l'iſle étoit couverte, & ſe rencontrent. L'occaſion étoit trop belle, pour que de tels rivaux la laiſſaſſent échapper. Ils ſe défient l'un l'autre, ſe promettant réciproquement, avant le combat, que le vainqueur fera au vaincu des funérailles dignes de ſon rang. Le roi de Norwège ſuccombe, & Hordenwill remplit à ſon égard les engagemens qu'ils avoient pris. Ce prince, comblé de gloire, périt à ſon retour par la main de Fuggon, ſon frere; mais la Providence conſerva,

dans Hamleth, son fils, le vengeur de ce parricide. C'est ce même Hamleth que le prince des Tragiques Anglois, le célèbre Shakespéar, a rendu si intéressant sur la scène Angloise.

Fuggon épousa de force la veuve de son frere, & se rendit maître des Etats de son neveu, qu'il n'eût pas épargné, s'il n'eût craint Roric, aïeul de ce jeune prince. Hamleth, en qui la raison avoit devancé l'âge, sentant le danger où il étoit, contrefit l'insensé pour s'y soustraire. Plus d'une fois, des flatteurs insinuerent à Fuggon que c'étoit une adresse de son neveu: ils lui suggérerent même les moyens de découvrir si cette démence étoit réelle ou supposée, & de faire trouver, sur le passage d'Hamleth, dans une forêt où il alloit se promener fréquemment, une jeune beauté; persuadés que si le prince sentoit quelque chose pour elle, il feroit usage de sa raison pour lui déclarer sa passion. Hamleth, attentif à ces manœuvres, sentit le piége, & l'évita, en se plaçant sur son cheval, le visage tourné du côté de la croupe. Les flateurs ne quitterent point prise, & engagerent Fuggon à s'absenter pour quelques jours. Hamleth alloit chez sa mere: on fit cacher chez la princesse un espion, pour entendre & rapporter l'entretien qu'ils pourroient

avoir ensemble. Hamleth, toujours défiant, en entrant chez sa mere, cherche par-tout; découvre l'espion; l'égorge; le coupe par quartiers; le jette dans un cloaque, & se fait connoître à sa mere, qui gémissoit sur son sort & sur celui de son fils. A son retour, Fuggon fait chercher son homme. Sur l'inquiétude qu'il marque de ce qu'il ne se trouve point, Hamleth dit que, s'étant jetté dans un cloaque, les cochons l'ont mangé. Une réponse, en apparence aussi ridicule, confirme le tyran dans l'opinion que son neveu lui avoit fait prendre de sa folie.

Les craintes, qui assiégent les tyrans, & les instances des conseillers de Fuggon le déterminent à envoyer son neveu dans la Bretagne, sous la conduite de deux hommes de confiance, porteurs de lettres par lesquelles il prie le roi de le défaire secrettement d'Hamleth.

Ce prince trouve le moyen, dans le trajet, d'enyvrer ses gardes; il ouvre leurs dépêches; substitue adroitement leurs noms au sien; échappe à ce nouveau danger, & revient en Cimbrie, où son salut paroit à Fuggon un pur effet du hazard, & son retour le comble de la folie. Fuggon, plein de sécurité sur le compte de son neveu, est égorgé par ce prince, dans un festin où il s'étoit enyvré avec ses plus intimes confi-

dens, & brûlé dans son palais. Hamleth se tient caché pour avoir le tems de reconnoître la disposition des esprits, touchant la catastrophe qui terminoit le règne du bourreau de son pere & de l'usurpateur de son patrimoine ; mais il ne demeure pas oisif dans sa retraite. Il fait appeller ceux qu'il sçavoit avoir détesté la tyrannie de son oncle ; leur représente le meurtre de son pere, l'affront fait à sa veuve, l'état où la cruauté de Fuggon l'a réduit lui-même si long-tems, l'oppression de la noblesse & du peuple. Il conclut son discours, en leur demandant si le libérateur de la patrie mérite la mort ou le thrône ? Chacun se déclare en sa faveur. Son parti devient bientôt si considérable, qu'il est proclamé roi, ou prince de Cimbrie, d'un consentement unanime.

Hamleth jouit peu du fruit de tant de peines. Wigleth, son oncle maternel, fils de Roric, son aïeul, sous prétexte que les Cimbres n'avoient point attendu le consentement de Roric pour se nommer un prince, fait une descente dans la Cimbrie. Hamleth essaye de terminer cette querelle par les voies de la négociation ; mais, Wigleth, ne voulant point d'accommodement, Hamleth marche contre lui ; le bat & le chasse de ses Etats. Wigleth revient bientôt avec des forces supérieures. Le malheureux Hamleth succombe cette se-

conde fois, & périt lui-même dans la bataille.

[AN 102 AVANT J. C.]

Emigration des Cimbres & des Teutons. Ces peuples, partis de la Chersonèse Cimbrique & des bords de la mer Baltique, appellée alors *golfe Codanus*, ou simplement *le Categat*, innondent d'abord les contrées voisines. Amorcés par le butin, ils portent au loin leurs ravages, & sont bientôt suivis par une multitude de nations Barbares. Après avoir pillé les Gaules, ils osent former le projet de détruire l'Empire Romain; mais, avant de l'exécuter, ils forcent les Belges de leur accorder un terrein entre la Meuse & l'Escaut, aux environs des villes de Namur, de Tongres & de Liége, au pays qu'on appelloit des *Aduatici*. Ils y déposent leur butin sous la garde de six mille hommes, & s'avancent du côté de l'Italie.

Fortifiés de l'alliance de Divicus, chef des Tigurins & des Ambrons, ils battent successivement Papyrius Carbon, Cassius Longinus, Lucius Calpurnius, Caïus Popilius, Silanus, Aurelius Scaurus. Marius, après tant de revers, est jugé le seul capable d'arrêter ce torrent qui menace l'Italie, & Rome même; & cette capitale du monde craint que la science du général, son bonheur, & l'excellence

même de ſa diſcipline militaire, ne puiſſent tenir contre ce déluge de Barbares, fiers de leurs ſuccès, de leur nombre, & dont le courage, ou plutôt la férocité, inſpiroit la terreur aux plus hardis. Marius s'avance lentement; vient camper à l'embouchure du Rhône; s'y retranche, après avoir eu ſoin de bien approviſionner ſon armée, pour que la diſette ne l'oblige pas de combattre à contre tems. Un jeune Teuton oſe défier ce général à un combat particulier. Marius ſe contente de répondre au cartel que, ſi ce brave eſt preſſé de mourir, il n'a qu'à ſe pendre. Les Cimbres ſe ſéparent des Teutons pour forcer les paſſages que gardoit Catulus.

Les Romains, au premier aſpect des Barbares, avoient paru d'abord effrayés de leur taille giganteſque & de leurs cris. L'habitude de les voir avoit non-ſeulement diminué cette impreſſion de terreur; mais, indignés de leurs bravades continuelles, & ennuyés de l'inaction forcée, où les tenoit le Conſul, ils ne reſpiroient que le combat. Pour encore augmenter ce deſir, Marius avoit défendu, ſous peine de la vie, qu'on ſortît des retranchemens. Mais, lorſqu'il vit les Cimbres ſéparés des Ambrons & des Teutons, il réſolut de profiter de la circonſtance.

Ces derniers, voyant Marius obſtiné à gar-

der sa position, prennent le parti de rejoindre les Cimbres ; &, passant à la vue du camp des Romains, ils les insultent par les railleries les plus piquantes. Le Consul a toutes les peines du monde à contenir les légions : cependant l'armée des Barbares défile toute entiere. Marius sort alors de son camp ; il les suit ; il les harcele ; il accoutume peu à peu son armée à se mesurer avec cet ennemi qu'elle avoit d'abord trouvé si redoutable ; & la met enfin dans la nécessité de combattre, en prenant un camp qui manquoit d'eau, & où l'on n'en pouvoit avoir qu'à la portée des Barbares. Les vivandiers engagent la premiere affaire avec les Ambrons, en surprenant un détachement de Teutons nuds & désarmés : les Ambrons marchent au secours de ceux-ci. Marius fait soutenir les siens à propos. Les Ambrons sont culbultés, & poursuivis jusqu'à leur camp. La nuit sépare les combattans. Marius sentit bien que ces Barbares, plus irrités qu'humiliés par cet échec, voudroient bientôt prendre leur revanche : son dessein n'étoit pas de les éviter. Mais, profitant de la connoissance qu'il avoit du terrein, & sçachant qu'il y avoit derriere les ennemis une montagne propre à placer une embuscade, il y envoya Marcus Marcellus, son lieutenant, avec ordre de s'y tenir caché, & de

ne la quitter qu'au moment où l'action engagée ne permettroit pas aux ennemis de s'appercevoir de ce qui se passeroit sur leurs derrieres.

Le surlendemain de la premiere affaire, les Barbares marchent à Marius, leur féroce valeur ne leur permettant pas de refléchir au désavantage qu'il y avoit pour eux à attaquer l'ennemi sur la hauteur. Obligés de reculer en désordre après plusieurs attaques meurtrieres, ils sont chargés en queue par Marcus Marcellus, qui en fait un carnage horrible. Cent mille de ces Barbares demeurent sur le champ de bataille, ou reçoivent des fers des Romains; & Marius retourne à Rome pour rendre compte au sénat de sa victoire.

Les Cimbres, ayant déja passé les Alpes, campoient sur les bords de l'Adige, où Catulus retranché étoit une foible barriere. Les deux armées ne sçavoient rien de la défaite des Ambrons & des Teutons. Les Cimbres entreprennent de combler l'Adige. L'armée de Catulus, effrayée de cette manœuvre inouie, abandonne ses retranchemens. Les Cimbres passent l'Adige; se répandent dans le pays, & le pillent, en attendant les Teutons. Marius, apprenant l'extrémité où son collégue se trouve reduit, refuse les honneurs du triomphe, pour voler à son secours. Il le rassure par la jonction de son armée

que Marcellus, ſon lieutenant, avoit ramenée des Gaules. Les Cimbres, n'ayant point de nouvelles des Teutons & des Ambrons, ſe réduiſent à demander aux Romains des terres en Italie pour eux & leurs freres les Teutons. Le Conſul répond aux députés que leurs freres, dont ils parlent, ont déja cette terre qu'ils deſirent ; &, pour expliquer le ſens de ſa réponſe, il montre aux députés des Cimbres les chefs des Teutons enchaînés.

Cette nouvelle, portée aux Cimbres, les rend furieux. Ils marchent à Marius, qui les attend tranquillement. La bataille ſe donne dans la plaine de Verceil, l'an du monde 3902. Les Cimbres laiſſerent cent mille des leurs ſur la place, & preſque autant de priſonniers.

[AN 70 AVANT J. C.]

C'eſt à cette époque que Torfæus place l'invaſion du Scythe *Odin* dans le nord de l'Europe, qu'il ſoumit tout entier, dans l'eſpace de dix ans, au bout duquel il établit en Danemarck ſon fils Skiold, qui, ſelon le même auteur, fut le fondateur de la Monarchie Danoiſe. On ne ſçait rien du règne de ce prince, qui laiſſa pour ſucceſſeur *Frothon I*, ſurnommé *l'Auguſte du Nord*, par ſes victoires & par la longue paix qui fut le fruit de ſes exploits. Ce fut

ſous le règne de ce prince, que naquit le Sauveur du monde. Selon le même Torfæus, Frothon commença à régner vingt-trois ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, & mourut la trente-unieme année de l'ère Chrétienne.

[AN 19 DE J. C.]

L'héritier de la couronne vivoit en Ruſſie, ignoré des Danois qui, ne le connoiſſant point, convinrent de déférer la royauté à celui qui célébreroit en plus beaux vers la mémoire de roi défunt. Un homme d'une naiſſance obſcure, nommé *Hiarn*, vainqueur d'une infinité de concurrens, ſe vit placé ſur le thrône ; mais le génie, qui fait faire de beaux vers, ne reſſemble guères à celui qui fait gouverner ſagement un grand Etat, & qui donne les moyens de ſe maintenir dans un rang pour lequel on n'eſt pas né.

Fridlef, ayant appris la mort de ſon pere, paſſe en Suède, & de-là fait informer la nobleſſe Danoiſe de ſon exiſtence, en réclamant ſes droits. Les principaux ſeigneurs, cédant à des repréſentations ſi juſtes, ſe déclarent pour lui. Hiarn cependant entreprend de conſerver le thrône par la faveur du peuple; il leve une armée nombreuſe, & ſe préſente au combat. Vaincu deux fois, & déſeſpérant de rétablir ſes affaires, il ſe

retire dans une isle déserte de la mer Baltique, où il vécut quelque tems, oublié de tout le monde.

Voyant dans sa retraite l'impossibilité de remonter par la force au rang où il s'étoit vu élevé, Hiarn a recours à la ruse. Il se déguise, & va se présenter pour entrer au service de Fridlef. On le reçoit au palais; & il y est employé à faire du sel. Reconnu au bout de quelque tems, & conduit devant Fridlef, ce prince lui demande de quelle mort il veut mourir? «Par le duel, ré» pond Hiarn.»... J'accepte le défi, dit » Fridlef;» & ayant fait apporter des armes pour Hiarn & pour lui, le combat commence; mais le poëte, succombant sous les coups de son vainqueur, a du moins la gloire de mourir en brave, & de la main d'un roi. Fridlef le fit enterrer honorablement dans l'isle qui lui avoit servi de retraite, & qu'on nomme encore aujourd'hui *Hiarnoa*. Son existence & son règne paroissent assez prouvés à Torfæus pour n'avoir osé le rayer du catalogue des rois de Danemarck, quoique les Annales d'Islande, qu'il a prises pour son guide, n'en fassent pas mention.

[AN 22 DE J. C.]

Fridlef, pressé par ses sujets de se marier, fait demander Frogerthe, princesse de Suède,

Amand, son pere, non content de la refuser, maltraite les ambassadeurs de Fridlef; mais il expie bientôt, par sa défaite & par sa mort, le double affront fait à Fridlef. Loin de se prévaloir du droit de conquête (car dans ce tems-là on conquéroit les femmes, comme les royaumes,) il déclare à Frogerthe qu'elle est libre. Cette princesse, moins prévenue contre le roi de Danemarck, que le roi son pere, épousa Fridlef, & lui donna un fils, dont la naissance combla de joie tous ses sujets.

[79.]

Sous le règne de *Frothon II*, surnommé *le Libéral*, un de ces aventuriers avides de périls & de gloire, nommé *Sterchater*, vint de Livonie, ou d'Esthonie, offrir ses services à ce prince, & mérita, par son attachement, par sa rare valeur, & sur-tout par sa probité, toute la confiance de son maître. *Ingell* ou *Ingiald*, successeur de Frothon, ayant épousé la fille du meurtrier de son pere, & donné sa confiance à ses beaux-freres, Sterchater indigné se retire en Suède. Mais, ayant appris qu'une sœur d'Ingell avoit eu la lâcheté de s'abandonner à un artisan, il vient secrettement en Danemarck; tue cet indigne amant dans les bras de la princesse, & repasse en Suède. Long-tems après, ce héros, sentant

revivre dans son cœur quelques sentimens de tendresse pour un roi dont le pere lui avoit été si cher, entreprend de le tirer de l'assoupissement honteux dans lequel il étoit plongé. Il repasse en Danemarck; se présente aux portes du palais, sous l'habit d'un charbonnier. La singularité des réponses qu'il fait aux questions qui lui sont faites, le fait prendre pour un fou dont le roi peut s'amuser: on l'introduit. Ingell le reconnoît; &, sentant se réveiller en lui les sentimens de reconnoissance qu'il devoit aux vertus d'un héros qui avoit été si utile à son pere, il l'accueille avec distinction. Sterchater profite du moment pour rappeller à ce roi ce qu'il se doit, & ce qu'il doit à ses peuples. Son discours ayant fait l'impression qu'il desiroit, Sterchater tue les beaux-freres d'Ingell; purge la cour des flateurs qui l'infestoient, & prend des mesures si efficaces, qu'ils ne purent y revenir. Ce prince, après un règne de vingt-quatre ans, laissa pour successeur un fils qui l'imita dans sa mollesse, mais qui n'eut pas, comme lui, un retour si heureux à la vertu. Il ne règna qu'onze ans.

[114.]

Ses deux fils partagent entr'eux la puissance souveraine. *Fronthon* l'aîné fait assassiner *Harald* son cadet, & se défait lui-même de

l'assassin, pour ne laisser aucune trace de son crime. Harald avoit laissé, en partant pour une expédition maritime, ses deux enfans à Regnon, homme sage, & sur l'attachement duquel il comptoit. Regnon, connoissant le caractere cruel de Frothon, & persuadé que la mort d'Harald étoit son ouvrage, cacha ses pupilles dans une caverne en Zélande, où il les fit élever. Ces deux princes vengerent le parricide commis en la personne de leur pere, en brûlant dans son palais Frothon avec toute sa famille, à l'exception d'Eric qui étoit alors en Suède, mais que les Danois exclurent d'un thrône que son pere avoit souillé du sang d'Harald.

[132.]

Les deux freres, *Harald* & *Haldan*, conviennent de régner avec un pouvoir égal. Ce partage, source ordinaire de tant de haines, ne fait que resserrer entr'eux les liens de l'amitié fraternelle. Haldan prend le commandement des forces maritimes; se signale par ses exploits, & enrichit sa nation de ses prises sur les ennemis de l'Etat. Sa haine pour le sang de Frothon, son oncle, lui fait former le dessein d'écarter Eric du thrône de Suède, où il étoit près de monter, par le grand âge de son aïeul maternel. Il fait une descente en Suède; force Eric à une bataille, où il est

vainqueur, & dans laquelle périt le vieux roi de Suède. Eric, quelque tems après, est victorieux à son tour, & force Haldan à se retirer dans les montagnes de Suède, pour éviter une ruine totale. Eric passe en Danemarck; surprend Harald; le tue, & se rend maître du royaume. Haldan, à ces nouvelles, repasse en Danemarck. Eric, connoissant les dispositions des Danois à son égard, quitte un thrône qu'il ne prévoyoit pas devoir conserver aussi facilement qu'il s'en étoit rendu maître, & retourne dans ses Etats. Haldan arme puissamment. Eric qui connoissoit la valeur & l'activité de son ennemi, ne s'oublie point. Ces deux rivaux marchent à la rencontre l'un de l'autre; mais Haldan tend à son ennemi un piége où il se laisse prendre. Il ne fait paroître qu'une partie de sa flotte. Eric se hâte de la poursuivre; mais insensiblement attiré jusqu'au lieu où étoit le gros de l'armée navale des Danois, le roi de Suède, environné de toutes parts, est fait prisonnier. Trop orgueilleux pour promettre de la soumission & de la fidélité à son vainqueur, qui attachoit à ces conditions la vie qu'il lui accordoit, & le thrône où il lui permettoit de remonter, il fut exposé sans armes dans une forêt où il devint la proie des bêtes féroces. Ce prince se signala depuis par quantité d'exploits & de

de combats singuliers. N'ayant point laissé d'enfans de deux mariages, il nomma pour son successeur *Unguin*, roi de Gothland, son beau-pere, qui régna neuf ans. Son successeur *Siwald I*, en régna vingt-deux.

[177.]

Alfon, fils de Sigard, & petit-fils de Siwald I, sur le récit des charmes d'Alvilde, princesse de Gothland, & des précautions excessives qu'on prenoit pour la garder, prend la résolution de l'enlever. Dans ces tems de barbarie, où la valeur seule étoit un titre suffisant pour épouser une princesse, la convenance d'état ne donnoit pas le moindre droit. Alfon combat les monstres qui gardoient Alvilde, & les tue. La princesse & le roi de Gothland son pere étoient tous deux favorables aux prétentions du vainqueur; mais la reine, qui avoit du crédit sur l'esprit du roi son époux, s'étant opposée à ce mariage, Alfon désespéré retourne en Danemarck, avec le projet de se distraire de ses chagrins, en faisant le métier de pirate. C'étoit sans doute alors une profession honorable. La princesse de Gothland, de son côté, forme la même résolution. Elle quitte les habits de son sexe; se met à courir les mers, & se signale par tant d'exploits glorieux, qu'un grand nombre de pirates, qui passoient pour les plus habiles, se hâtent de venir servir sous

ſes ordres. Cependant Alfon rencontre la flotte de la princeſſe & l'attaque. Les deux partis témoignent une valeur & une ſcience égales : on s'accroche ; on en vient aux mains. Dans l'ardeur du combat, la viſiere du caſque d'Alvilde s'étant détachée, Alfon reconnoît la princeſſe de Gothland, & s'en fait reconnoître. Le calme renaît auſſi-tôt : les réjouiſſances ſuccédent aux horreurs du combat, & ſe terminent par le mariage d'Alfon & d'Alvilde. Alfon, & Alger ſon frere, continuant leurs courſes ſur mer, rencontrent trois princes Suédois, & leur préſentent le combat : ceux-ci les reçoivent avec la derniere valeur, & tiennent ſi long-tems la victoire en ſuſpens, que les deux partis s'accordent à ceſſer toute hoſtilité, & ſe jurent une amitié éternelle. Contre la foi de ce traité, Alfon & ſon frere Alger, ſéduits par des conſeils pernicieux, ſurprennent les princes Suédois & les tuent. Ce crime ne reſte pas impuni. Hagbert, leur frere, lave dans le ſang des princes Danois leur perfidie. Tous les hiſtoriens Danois s'accordent à dire que ce prince, après cette expédition, paſſa, déguiſé en femme, dans le Danemarck ; entra au ſervice de Signé, fille du roi Sigard ; ſe découvrit à elle ; lui déclara ſon amour, & trouva le moyen de la rendre ſenſible. Ce commerce ayant été découvert, Sigard le fit pendre ; & la

princesse de Danemarck, qui avoit juré de ne point survivre à son amant, lui tint parole, en s'étranglant, le jour même de son supplice.

Hacon, frere d'Hagbert, le vengea bientôt après, par la mort de Sigard; & ce dernier le fut à son tour par son fils *Siwald II*, qui après avoir battu les Suédois, tant sur terre que sur mer, força leur prince à fuir en Ecosse où il mourut peu de tems après.

[190.]

Au défaut d'hoirs mâles, *Gurithe*, fille d'Alfon, succede de droit à Siwald. Mais, trop jeune pour faire respecter son autorité, les seigneurs Danois s'emparent de diverses parties du royaume, & s'y rendent indépendans. Gurithe, ne pouvant empêcher cette usurpation, prend le parti de se renfermer, & de n'écouter aucune proposition de mariage, que de la part de ceux qui s'engageront à réunir les portions divisées de son royaume. Un seigneur Danois, déja célèbre par quantité d'exploits guerriers, nommé *Haldan*, est agréé de la princesse, sous la condition proposée. Il part pour la Russie, avec parole de Gurithe de ne point s'engager avant son retour. Il s'y distingue par de nouveaux exploits, & est choisi par les Russes pour

terminer, par un combat ſingulier, la guerre qu'ils avoient avec le roi de Suède. Il ſort vainqueur du combat; mais, ſes ennemis ayant fait courir le bruit qu'en ce combat il avoit reçu une bleſſure ignominieuſe, Gurithe, de l'avis de ſes tuteurs, écoute les propoſitions de Siwald, prince des Saxons. Le jour du mariage étoit fixé. Haldan, informé à tems, ſe rend ſecrettement en Danemarck; voit Gurithe; lui reproche ſon infidélité; ſe diſculpe aiſément; tue Siward, &, le même jour, épouſe la princeſſe. Une mort prématurée l'empêcha de réunir toutes les portions démembrées de l'Etat; mais *Harald III*, ſon fils, conſomma ce grand ouvrage. Ce ſiécle fut fécond en femmes guerrieres. Harald, l'un des plus braves ſouverains qu'ait eus le Danemarck, périt avec Ubbon, ſon gendre, dans une bataille contre Ringon, roi de Suède.

[341....]

Jarméric, fils de Siward I, roi de Danemarck, enlevé, dans ſon enfance, par les Wandales, & conduit à la cour d'Iſmar, leur roi, avoit été employé d'abord aux offices les plus bas; devenu dans la ſuite chef des eſclaves, il ſçut ſe comporter avec tant de prudence, & marqua tant

de talens, qu'il monta par degrés aux emplois les plus relevés, & gagna la confiance d'Ismar. Il profita de son élevation pour exécuter le projet, qu'il avoit formé depuis long-tems, de regagner le Danemarck, & en fit part à Gunnon, jeune Danois, son compagnon d'esclavage. Ismar venoit de perdre un frere. L'usage de ce tems étoit de terminer les funérailles par un grand festin. Tandis que le roi, sa famille, & les principaux seigneurs se livroient au vin & à la bonne chère, Jarméric enyvre les gardes; pille les effets les plus précieux; tue la reine; met le feu au palais, & s'enfuit. L'yvresse & la confusion, qui règnent en pareil cas, donnent au prince une avance assez considérable. Il gagne la Zélande où régnoit Buthl son oncle, qui n'avoit conservé du royaume, que les isles de Zélande & de Fionie. Buthl cède le thrône à son neveu, qui bientôt fit voir aux Danois qu'ils avoient trouvé en lui un roi capable de faire reprendre au Danemarck la supériorité qu'il avoit toujours eue sur tous les autres Etats du Nord. En effet, non-seulement Jarméric réunit les portions séparées de son royaume; mais il rendit la Suède & la Wandalie tributaires. Cette derniere s'étant révoltée plusieurs fois, Jarméric, pour effrayer les Wandales,

fit passer des courroies entre les os des jambes aux chefs des séditieux ; &, les ayant fait lier à la queue de taureaux sauvages, il les fit lâcher dans les montagnes, & poursuivre par un grand nombre de chiens. La sévérité de ce supplice eut tout l'effet que ce prince en attendoit. Les Wandales souscrivirent à toutes les conditions qu'il lui plut de leur imposer ; & leur soumission fut de durée. Ce prince finit mal un règne si glorieusement commencé. On trouve après sa mort un interrègne assez long, que les anciens auteurs Danois ont eu peine à remplir par des fables.

[516.]

Premiere invasion connue des Danois dans la France *. Gotilac, leur roi vient dans l'Austrasie, & ravage toute cette contrée. Mais, au moment où il est près de s'en retourner avec le butin & les prisonniers, Théodebert, fils de Thierri, roi de France, tombe sur lui ; le défait ; le tue & enleve aux Danois leurs richesses. Il se fit une seconde invasion de ces peuples, en 570 ; Fortunat en fait mention. Mais il paroît que, depuis cette époque jusqu'au règne

* Grégoire de Tours, *livre 3, chap. 3.*

de Charlemagne, ils laisserent la France tranquille.

[809.]

Godéfrid, roi de Danemarck, inquiétoit Charlemagne par les invasions continuelles, qu'il faisoit dans le nord de la Germanie. Cet empereur, pour le contenir, fit bâtir au-delà de l'Elbe une forteresse où il mit une forte garnison, & établir à Esseffelt une colonie. Il fortifia aussi ce lieu, & le fit approvisionner d'armes & de tout ce qui étoit nécessaire. Godefrid, irrité des précautions de Charles, se ligue avec les Wilses pour tenir les François en échec, de ce côté-là, & vient faire une descente sur les côtes de la Frise. Les Frisons, & les François réunis, sont battus par trois fois; & le roi de Danemarck impose aux premiers un tribut qui se payoit d'une façon toute particuliere. Le Préteur, chargé de le recevoir, s'asséyoit à l'extrêmité d'un bâtiment de 240 pieds de longueur, divisé en douze chambres de grandeur égale. Celui qui payoit sa part du tribut, la jettoit piéce à piéce dans un bouclier d'airain. Si le son parvenoit, à chaque fois, aux oreilles du Préteur, le redevable étoit quitte; mais si quelque piéce ne se faisoit point entendre, elle ne laissoit

pas d'être acquise au fisc; & le redevable n'en étoit pas moins obligé d'en jetter une ou plusieurs autres, jusqu'à ce que l'oreille du Préteur fût frappée du son. Godefrid, disent Eghinard, Pontanus & Albert de Stade, fut assassiné, l'année suivante, par son fils même, outré de l'affront que le roi son pere avoit fait à sa mere qu'il avoit répudiée pour prendre une autre femme.

[840....]

Après la mort de Charlemagne, les Danois, profitant des divisions qui règnoient entre Louis le Débonnaire & ses enfans, avoient fait quelques irruptions dans la Frise. Ils pillerent même plusieurs villages à l'embouchure de la Seine, & sur les côtes de l'Aquitaine. Cette année, l'empereur Lothaire les ayant invités lui-même à ravager les côtes de France, & sur-tout à dépouiller les partisans de Louis & de Charles ses freres, ils remonterent la Seine jusqu'à Rouen; surprirent cette ville, & y firent un butin immense, qu'ils remporterent dans leur pays. Quatre ans après, ils saccagerent Toulouse; & l'année suivante, ils vinrent jusqu'à Paris qu'ils traiterent de même. Le roi Charles le Chauve, retranché à S. De-

nys, n'osa les combattre, ni même tenter de leur couper la retraite. Son conseil eut de plus la lâcheté de la lui faire acheter, en donnant à *Regner*, chef de cette expédition, sept mille livres pesant d'argent. Deux ans après, ces mêmes Danois pillerent Bordeaux. Regner, ayant été fait prisonnier en Angleterre par le roi Hella, fut enfermé dans un cachot, avec des serpens qui le dévorerent. *Iward*, son fils, surnommé *A l'Œil-de-Serpent*, étant descendu en Angleterre, avec ses freres Siward & Biorn, Hella, vaincu & prisonnier, apprit, par la cruauté du supplice qu'on lui fit souffrir, qu'un prince, qui abuse de la victoire, ne doit attendre à son tour aucune modération de ses vainqueurs. Les princes Danois le condamnerent à être disséqué de façon que son corps représentât la figure d'une aigle ; c'est ce qu'Etienne, dans ses Notes sur Saxon, appelle *aquilam in dorso delineare* *.

[856.]

La lumiere de l'Evangile commence à se répandre dans le Danemarck, sous le

* Ce supplice, très-usité dans le Nord, & surtout chez les Danois pour les grands crimes, consistoit à séparer les côtes des vertèbres du dos, & à les écarter de sorte qu'elles représentassent une aigle déployée.

règne *d'Eric I* du nom. S. Anscher y jette les premieres semences de la Foi ; & l'Eglise de Sleswig devient florissante.

[863.]

Ces semences précieuses furent presque étouffées sous le règne d'*Eric II*. Il y eut même des persécutions assez violentes, excitées contre les Chrétiens. Anscher accourt de Suède, & trouve moyen d'avoir accès auprès du roi. Une éloquence vive, animée par un zèle brûlant, lui fait dissiper les préjugés qu'on avoit inspirés au jeune roi contre la Religion Chrétienne. Ce prince, non-content de confirmer toutes les permissions qu'avoient accordées ses prédécesseurs, enchérit encore sur eux ; & ouvrant enfin les yeux à la lumiere, il se fait baptiser. Depuis ce tems, la Religion fit de si grands progrès dans le Danemarck, que ce royaume, par sa piété & sa constance à maintenir le dépôt de la foi, devint l'une des plus belles conquêtes du Christianisme.

A-peu-près vers le tems dont nous parlons, Hasting ou Hadding, prince Danois, après avoir insulté les côtes occidentales de la France, passe le détroit de Gibraltar ; entre dans la Méditerranée ; remonte jusqu'au golfe de Lyon ; descend à

l'embouchure du Rhône; y fait quelques ravages, & de-là fait route vers l'Italie, dans le dessein de surprendre Rome. Il aborde sur les côtes de la Ligurie; & débarque au port de Luna, ville alors assez célèbre. Mais, craignant que la force ne lui réussisse pas, il emploie la ruse, & envoie des députés aux magistrats, pour qu'ils lui permettent seulement de réparer ses vaisseaux endommagés. Les députés supposent que leur chef est un vieillard caduc & mourant, qui, instruit des vérités du Christianisme, voudroit, avant que de mourir, recevoir le baptême. Le zèle pour la propagation de la Foi séduit le magistrat & l'évêque. Hasting, vêtu magnifiquement, mais contrefaisant le vieillard, vient à la ville avec une suite nombreuse, qui se comporte avec beaucoup de modestie: la cérémonie se fait. Le général Danois est reconduit en pompe à ses vaisseaux. Peu de tems après, la flotte Danoise affecte le plus grand deuil pour la mort de son général. Les Danois obtiennent pour lui la sépulture dans la ville. Hasting armé est porté à l'église dans un cercueil escorté par tout son équipage sous les armes. Au moment où l'office est prêt à commencer, Hasting, sortant de son cercueil, donne à ses gens le signal du massacre. Les Danois font main-basse sur les assistans. L'évê-

que, ſon clergé, & tous ceux qui ſe trouvent dans l'égliſe ainſi que dans la ville ſont égorgés. Après en avoir enlevé toutes les richeſſes, il livre le reſte aux flammes. Haſting vient aborder aux côtes de Normandie; fait alliance avec Charles le Chauve, & achete la ville de Chartres. Voilà le premier établiſſement fixe des Danois ou Normands en France. Ce fut auſſi ſous le règne d'Eric II, que les Danois découvrirent l'Iſlande, qui depuis a toujours fait partie du royaume de Danemarck.

[900.]

Deſcente de Rollon, chef d'une flotte Danoiſe dans la Neuſtrie, actuellement la Normandie. Il remonte la Seine juſqu'à Rouen. Les habitans, ſans munitions & ſans eſpoir de ſecours, lui ouvrent leurs portes. Rollon fait relever les murailles de cette ville, & y met une forte garniſon. Il ſe rend maître d'Evreux & de Bayeux. Il remporte quelques avantages ſur une armée Françoiſe; ſurprend & force quelques autres villes, & vient au ſiége de Paris, que formoit alors une autre armée de Danois; il quitte ce ſiége pour paſſer en Angleterre, au ſecours d'Alfred ſon allié, qu'il remet ſur le thrône; &, fortifié de nouvelles troupes, il rentre en France par

la Seine, la Loire & la Garonne. Charles le Simple, effrayé, lui demande une trêve de trois mois, & l'obtient; il entame quelques négociations, sans convenir de rien. Rollon assiége Poitiers. Investi dans son camp par l'armée Françoise, il se tire d'affaire, en passant, pendant la nuit, sur le ventre des François; puis, réunissant ses trois corps d'armée, il recommence ses ravages avec plus de fureur. On reprend les négociations, qui se terminent par lui accorder la Neustrie, & la princesse Gisele, sœur du roi, à condition qu'il se fera Chrétiens, & qu'il rendra hommage à la couronne pour son nouveau duché.

] 930....]

Gormond III, dit *le Vieux*, roi de Danemarck, avoit eu de Thyra, princesse de Holstein son épouse, deux fils, Canut & Harald. Canut, l'aîné, faisoit les délices de son pere & de la nation, par les qualités dont il étoit doué. La férocité d'Harald lui avoit aliéné les cœurs des Danois; mais Thyra, sa mere, princesse d'ailleurs d'un rare mérite, l'aimoit beaucoup. Harald, jaloux de la préférence que Gormond accordoit à Canut, & de ce qu'on lui refusoit un apanage pareil à celui que leur aïeul maternel avoit donné

à son aîné, résolut de s'en défaire. Il l'attaqua par surprise & le tua. Gormond avoit juré de faire mourir celui qui lui annonceroit la mort de Canut, & de ne lui pas survivre. Thyra, ne sachant comment lui apprendre cette triste nouvelle, fit tendre une nuit tout le palais de deuil, & le fit prendre à ses femmes le lendemain. Le roi à l'aspect de cette lugubre décoration, s'écrie : « Sans doute, mon » fils est mort ; » & il expire, sur le champ, de douleur.

[940.]

Harald VII, successeur de Gormond, en visitant les diverses provinces de son royaume, eut commerce chez Palnatok, gouverneur de Fionie, avec Esa, fille de naissance obscure, & la laissa enceinte. Palnatok éleva le fils qui en naquit, avec tout le soin imaginable, dans le dessein de le faire servir à venger la mort de son oncle, lâchement assassiné par ordre d'Harald. Cet enfant, nommé *Suénon*, âgé seulement de trois ans, fut présenté à Harald, lorsqu'il repassa en Fionie : mais il refusa de le reconnoître. Parvenu à l'âge de vingt ans, Palnatok lui conseilla d'aller trouver Harald ; de l'engager à l'avouer pour son fils ou du moins à lui donner les moyens de se distinguer, & de se faire un établisse-

ment. Suénon se présente à Harald qui refuse de le reconnoître; mais il en obtient trois vaisseaux & la permission de lever un équipage parmi les vagabonds de ses Etats. Palnatok ajoûte trois autres vaisseaux à ceux de Suénon, & lui conseille de s'en servir pour infester les mers de la dépendance d'Harald, en lui promettant une retraite sûre en Fionie. Suénon suit de point en point les instructions de son patron, & fait un butin immense. Mais ayant perdu sa flotte par une tempête, Palnatok, au retour du printems, l'engage à aller demander à Harald six vaisseaux, au lieu de trois; de parler ferme, & de ne rien relâcher de sa demande. Harald, surpris de l'audace de ce jeune homme, & de l'abus qu'il faisoit de sa libéralité, le refuse; mais Suénon lui parle avec tant de fermeté, qu'il obtient sa demande. Il s'en servit pour pirater avec plus de fureur, que l'année précédente, & se retira de même en Fionie, aux approches de l'hyver. Au printems, il retourne, bien accompagné, vers Harald, & lui demande douze vaisseaux. Le roi, indigné, le menace: Suénon le provoque au combat. Harald se radoucit, & lui donne les vaisseaux & le monde qu'il demande. Palnatok joint douze autres vaisseaux aux douze premiers; & Suénon exerce des brigandages si affreux, que, tous les sujets d'Harald

ſe plaignant hautement, ce prince ſe voit forcé d'armer contre ſon fils. Celui-ci, continuant ſes pirateries, évitoit de ſe commettre contre des forces ſupérieures. Cependant le roi de Danemarck, l'ayant trouvé un jour en ſituation où il ne pouvoit lui échapper, les deux flottes ſe battirent avec un courage & un acharnement effroyables. La flotte du roi fut plus maltraitée; mais, toujours ſupérieure, elle accula celle de Suénon dans un petit golfe d'où il ne pouvoit ſe tirer. Palnatok, informé du péril que couroit ſon pupille, vole à ſon ſecours avec vingt-quatre voiles; arrive, au déclin du jour, ſur les derrieres de la flotte du roi, & mouille à l'abri d'un des caps qui formoient le golfe. Armé de ſon épée & de ſon arc, il met pied à terre, favoriſé par les ténèbres de la nuit; & à peine a-t-il fait vingt pas, qu'il apperçoit, à la lueur du feu, le roi Harald lequel, eſcorté ſeulement de dix ou douze perſonnes, ſe chauffoit, couché ſur ſon manteau. Il décoche auſſi-tôt une flèche qui tue ce prince. Son eſcorte étonnée prend la réſolution de cacher ce coup ignominieux, & de dire que le roi étoit mort d'une bleſſure qu'il avoit reçue, la veille, dans le combat. Cependant Palnatok regagne ſa flotte, ſans rien dire de ce qui s'eſt paſſé; prend vingt hommes armés avec lui, & fait avertir Suénon de ſon arrivée.

arrivée. Ils arrêtent ensemble que la flotte renfermée levera l'ancre sur le champ, &, faisant force de rames, choquera les vaisseaux du roi de telle sorte, qu'elle se fasse un passage pour joindre la sienne. Ce projet s'étant exécuté de point en point, les deux flottes réunies assiégent à leur tour celle du roi, laquelle, dans cette extrémité, ayant déclaré la mort d'Harald, fut trop heureuse d'éviter d'être coulée à fond, en reconnoissant *Suénon* pour roi de Danemarck. Ce prince, après un règne long & glorieux, laissa un successeur qui acheva enfin la conquête de l'Angleterre, pour laquelle son pere avoit combattu, toute sa vie, mais qui ne put conserver en entier cette grande acquisition.

[1016.]

Combat singulier entre Edmond roi d'Angleterre, & *Canut II*, roi de Danemarck, dans une petite isle de la Saverne, nommée *Alney*, en face de Glocester. Les deux rois firent voir une valeur & une adresse égales ; mais, l'avantage restant trop long-tems indécis, ils s'accorderent à partager le royaume. Les Danois eurent la partie méridionale de l'isle, & les Anglois le reste. Edmond ayant été tué qulequе tems après en trahison, Canut se fit

reconnoître roi de toute l'Angleterre, & ajoûta bientôt à cette conquête celle de la Norwège. Ce prince, sur la fin de sa vie, partagea ses trois royaumes entre ses trois fils. Harald, l'aîné, eut l'Angleterre; *Horde Canut*, le second, eut le Danemarck; & Suénon, le troisieme, la Norwège dont il fut dépouillé, peu de tems après, par Magnus, fils d'Olaüs, roi de ce pays. Il maria sa fille Gunilde à Conrad le Salique, qui prit le nom de Henri III, & qui, en considération de ce mariage, céda le Holstein aux Danois. Canut fit ensuite un voyage à Rome. Il fit de grands présens à Jean XXI, dont il obtint de grands priviléges pour les églises d'Angleterre, & des franchises de tous droits de péages en Italie, pour les pélerins Anglois & Danois. Ce prince, dans la fleur de son âge, fut ambitieux, injuste, violent. Mais, possesseur tranquille des Etats qu'il conquit, il y fit fleurir la justice & la paix.

On rapporte qu'ayant tué un de ses gardes dans l'yvresse, il descendit du thrône, & demanda d'être jugé comme un particulier, puisqu'il avoit violé les loix qu'il avoit portées lui-même. Mais, personne n'osant prononcer contre lui, il se condamna à payer le quadruple de la taxe réglée pour un homicide, sans réserve du quart que la loi lui attribuoit.

Un ambassadeur de l'empereur l'étant venu joindre sur le bord de la mer, où il se promenoit, & lui ayant donné le titre de plus puissant des Rois, Canut s'assit sur son manteau, défendant à la mer de mouiller les pieds de son Souverain. La mer s'avançant toujours, une vague renversa le monarque, qui en prit occasion de dire à cet ambassadeur, que le plus puissant des rois étoit celui seul à qui la mer obéissoit; &, depuis ce tems, il ne voulut plus porter la couronne, & la mit lui-même sur un crucifix dans l'église de Winchester. On n'est pas d'accord sur le lieu où il mourut; mais l'époque de sa mort est fixée, par tous les historiens, au 12 de Novembre 1036. La postérité de ce grand prince ne jouit pas long-tems du fruit de ses travaux. Suénon fut chassé de Norwège, l'année même de la mort de son pere, & ne lui survécut guères. Harald, roi d'Angleterre, mourut l'année suivante. Horde Canut, possesseur des royaumes de Danemarck & d'Angleterre, après avoir réglé ses différends avec *Magnus*, roi de Norwège, mourut en 1042.

SUÉNON II.

[1050.]

CE prince, neveu de Canut le Grand, par Esthrithe, sœur de ce monarque, s'étoit fait reconnoître roi de Danemarck, en vertu du droit que lui donnoient sa naissance & l'attachement des Danois au sang de leurs maîtres. Magnus étoit mort. Harald, son successeur, disputoit la couronne à Suénon. Ce dernier, ayant repris la supériorité, poursuivoit la flotte Norwégienne chargée du butin qu'elle avoit fait en Danemarck. Harald, pour échapper au danger, fait jetter dans la mer des effets précieux, afin d'arrêter la vivacité des Danois prêts à l'atteindre. Ce stratagême lui réussissoit, lorsque Suénon, reprochant à ses soldats leur avarice qui leur faisoit préférer de viles dépouilles au salut de leurs femmes & de leurs enfans qu'on emmenoit captifs, ranime leur ardeur à poursuivre l'ennemi. Harald fait vuider les tonneaux de farine qu'il avoit sur ses vaisseaux, & y fait mettre des captifs qu'il fait jetter à la mer. Suénon aime mieux les recueillir, que de poursuivre l'avantage marqué qu'il avoit sur les Nor-

wégiens, & les laiſſe échapper. En s'en retournant, il rencontre ſept vaiſſeaux marchands Norwégiens, dont il ſe rend maître. Les Danois vouloient qu'on fît mourir les gens de l'équipage, en repréſailles des cruautés exercées dans le Danemarck par Harald. Suénon refuſa de le faire, en diſant qu'il ſeroit injuſte de faire violence à des gens qui n'avoient rien de commun avec les querelles des rois, & les renvoya ſans rançon.

Dans un feſtin que Suénon donnoit à l'occaſion de la fête de la Circonciſion de Jeſus-Chriſt, quelques ſeigneurs s'étant répandus en propos injurieux contre ſa perſonne, il ne put retenir le premier mouvement de ſa colere, & les poignarda dans l'égliſe cathédrale de Roſchild. L'évêque, nommé Guillaume, lui en interdit l'entrée, juſqu'à ce qu'il eût réparé ce crime par la pénitence. Le zèle de ce digne prélat ne lui nuiſit point dans l'eſprit de Suénon qui, comme un autre Théodoſe, ſignala ſa ſoumiſſion à l'Egliſe & ſon repentir. Il conſerva toujours un grand reſpect pour les vertus de l'évêque de Roſchild, & celui-ci fit voir un tel attachement pour ſon prince, que, lors des funérailles de Suénon, il fit porter ſon cercueil avec celui du roi; mourut dans la cérémonie, & fut enterré avec lui.

CANUT IV, *surnommé* LE SAINT.

[1083.]

HARALD IX, fils & successeur de Suénon, n'avoit fait que paroître sur le thrône. Il l'avoit laissé, par sa mort, à Canut son frere, qui s'occupa principalement à faire fleurir la religion.

Un seigneur puissant, nommé *Eigil*, préfet de Bornholm, faisoit le métier de pirate. Un vaisseau Norwégien, richement chargé, s'étant perdu, sans qu'on pût sçavoir comment, Canut prit sur lui le soin d'en faire la recherche. Soupçonnant Eigil, depuis long-tems, il partit avec un train suffisant pour se faire obéir. En visitant les côtes, ce prince apperçut les traces d'un grand feu sur le rivage, & jugea que le vaisseau, qu'on cherchoit, devoit avoir été brûlé dans cet endroit. Comme il avoit averti plusieurs fois Eigil de cesser le métier de pirate, indigne d'un Chrétien, & de réformer son train, sans que ce préfet en eût rien fait, il fit investir sa maison; lui fit confesser son crime; &, malgré les offres excessives de ses parens ou de ses amis, il refusa de lui faire grace, en disant: « Si tuer » un homme est un crime capital, quel » supplice ne mérite pas celui qui s'est souillé » de tant de meurtres pour satisfaire son » luxe »?

ERIC III, *dit* LE BON.

[1104.]

SOus le règne de ce prince, frere des précédens, un joueur de harpe se vantoit, dit-on, d'exciter dans ses auditeurs toutes les passions qu'il voudroit leur inspirer, & d'aliéner même leur raison, pour un tems. Le roi, curieux de voir un pareil effet, ordonna si précisément au musicien d'effectuer sa promesse, que, ne pouvant désobéir, il prit les précautions les plus sages, pour empêcher qu'il n'arrivât rien de funeste. Il fit écarter les armes & tout ce qui pouvoit blesser, & fit placer des hommes hors de portée d'entendre sa harpe, pour venir calmer le désordre qu'il prévoyoit, au moment où le bruit les avertiroit d'entrer. Tout étant ainsi disposé, le musicien débuta par un air qui pénétra ses auditeurs d'une profonde tristesse. Il les fit passer successivement, & par degrés insensibles, de ce sentiment à une joie excessive, de-là à la fureur & à la rage. Au bruit que firent les assistans, les gens du dehors entrent; brisent la harpe; se saisissent des furieux, & les lient. Le roi échappe;

&, trouvant par malheur une épée sur son passage, s'en saisit, & en tue quatre hommes, avant de revenir à son bon sens. La douleur, qu'il en conçut, le porta à expier ce crime de sa curiosité, en faisant voeu de visiter les saints lieux ; fureur du tems, infiniment plus funeste aux princes & aux peuples, que le délire passager dont il avoit été saisi ! Rien ne put le détourner de cette bizarre résolution. Il partit avec la reine Bothilde, son épouse, qu'il avoit répudiée, & qui, par attachement pour lui, voulut l'accompagner. Il mourut dans l'isle de Chypre, où le regret de sa perte fit mourir Bothilde de douleur.

[1133.]

Eric le Bon avoit laissé un fils légitime qu'il avoit eu de son mariage avec la princesse Bothilde, avant son divorce. Ce prince, nommé *Canut*, hérita de toutes les vertus de son pere ; mais ce furent ses vertus mêmes, qui lui attirerent l'envie de Magnus, fils de *Nicolas*, le cinquieme des enfans du roi Suénon, qui occupoit alors le thrône de Danemarck.

Canut, en toute rencontre, s'étoit couvert de gloire. Son oncle Nicolas lui avoit donné le gouvernement de la Juthie. Il l'avoit préservée des ravages dont elle étoit souvent désolée. Il s'étoit attiré l'amour &

la vénération des peuples. Il avoit porté chez tous les voisins la terreur des armes Danoises. Son courage & ses vertus étoient le plus sûr rempart de l'Etat. L'empereur Lothaire lui avoit conféré la dignité de Roi des Abrodites, ou des Wandales. Mais l'éclat de sa gloire offusquoit Magnus & ses semblables. Ils sçurent inspirer des défiances à Nicolas. Ce monarque, trop susceptible des impressions que lui donnoient son fils & des courtisans pervers, fut plus d'une fois sur le point de punir son neveu de trop de vertus. Mais, Canut s'étant lavé publiquement des calomnies de ses ennemis, Magnus vit bien qu'il n'y avoit que la trahison qui pût le défaire d'un concurrent que la nation lui préféreroit immanquablement, si Nicolas, son pere, venoit à mourir. Il se réconcilia donc, de la maniere la plus solemnelle, avec son cousin ; & Canut, sans défiance, crut cette réconciliation sincere. Quelque tems après, Magnus l'invita à une conférence, sous prétexte de se concerter sur diverses choses où l'Etat étoit particulièrement intéressé. Canut, sans défiance, vint au rendez-vous, où Magnus le fit assassiner lâchement Ce parricide exécrable souleva toute la nation contre le pere & le fils. Nicolas, sentant tout le danger qu'il couroit de la part d'un peuple en fureur, conduit par Eric, frere de Canut, qui avoit

tendrement aimé son frere, s'engagea d'en passer par tout ce que l'on exigeroit de lui. Les conjurés demanderent d'abord que Magnus fût exilé dans l'Ostrogothie, & qu'il n'en pût revenir, que du consentement de la nation. Nicolas s'y soumit; &, Magnus ayant été exilé, le peuple mit bas les armes.

Les flateurs, dont les cours abondent, firent bientôt oublier à Nicolas la parole qu'il avoit donnée; & Magnus fut rappellé. On vit aussi-tôt la guerre s'allumer de toutes parts. Elle fut des plus funestes à Magnus & à Nicolas, & conduisit *Eric* sur le thrône de Danemarck.

[1138.]

Ce prince, surnommé *Emund* ou l'*Illustre*, & digne par ses vertus d'un meilleur sort, fut assassiné par un seigneur de Juthie, nommé *Ploy*. Trois princes du sang royal pouvoient prétendre au thrône. Suénon, Canut, & Waldemar. La naissance illégitime du premier & la jeunesse des deux autres, firent proposer un tempérament qui les exclut tous trois. Le peuple choisit *Eric Lam*, ou l'Agneau, ainsi surnommé à cause de sa douceur.

[1147.]

Après un règne de quatre ans, Eric Lam, remit aux Grands de l'Etat le sceptre

& la couronne ; il entra dans un monaſtere & y mourut avec l'habit religieux.

Suénon, fils naturel d'Eric-Emund, & Canut, petit-fils de Nicolas, ſe mirent ſur les rangs. Ils furent reconnus rois, l'un & l'autre, par ceux de leur parti ; ce qui donna naiſſance à une guerre de ſix ans. Elle fut enfin terminée par un partage qu'ils firent entr'eux de la monarchie Danoiſe.

[1153.]

A peine Suénon ſe vit tranquille, que, renonçant aux uſages de ſon pays, il adopta des mœurs étrangeres. Un faſte exceſſif bannit la tempérance & la frugalité. Les loix furent muettes, ou violées ; & ce prince s'aliéna les cœurs de la plus grande partie de ſes ſujets.

Il revenoit de porter la guerre en Suède, pour venger l'outrage fait au préfet de Hallandie, par Jean, prince de Suède, qui avoit enlevé la femme & la fille de ce préfet. Il rentroit en Scanie, dont le peuple, outré de la rigueur avec laquelle on levoit les impôts, s'étoit révolté. Suénon ne put ſe faire entendre aux mutins, & couroit riſque d'être mis en pièces lui-même, lorſqu'un officier, nommé *Trochon*, qui avoit du crédit dans le pays, s'étant rendu garant qu'on ſupprimeroit l'impôt,

les Scaniens se retirerent tranquillement chez eux. Le roi furieux intéressa son armée à l'affront, ainsi qu'au danger qu'il avoit couru, & fit les exécutions les plus séveres. Trochon même, l'auteur de son salut, fut sa premiere victime. Les gens de bien eurent horreur d'un semblable procédé. Waldemar, fils de Canut & petit-fils d'Eric III, dont les prétentions à la couronne n'étoient pas moins fondées que celles de Suénon, & qui s'étoit rangé du parti de ce prince, sentit alors ce qu'il avoit à craindra; c'est pourquoi, rompant ouvertement avec lui, il se déclara en faveur de Canut, son compétiteur, qui, connoissant tout le prix d'une semblable acquisition, le fiança à la princesse Sophie, sa sœur, en lui constituant en dot le tiers des biens qu'il possédoit en Danemarck. Suénon, qui sentit la perte qu'il faisoit, vint trouver Waldemar à Ringstadt en Zélande, & tâcha de le regagner. Ne pouvant y réussir, il voulut le faire arrêter; mais les soldats refuserent d'obéir, par respect pour son sang, pour son courage, & pour ses vertus. Canut, plus sensible que Waldemar même à l'affront qu'il avoit reçu, convoqua le peuple du Juthland à Wibourg, & lui fit part du risque qu'avoit couru son allié. Sur le champ, l'assemblée proposa d'armer une flotte; mais Walde-

mar, toujours porté à pacifier les différends, accommoda celui-ci. Le perfide Suénon fit depuis plus d'une tentative, soit pour s'assurer de la personne de Waldemar, soit pour le faire périr; mais il trouva, dans tous ceux qu'il voulut engager dans ses complots, une telle horreur pour sa perfidie, qu'il ne put réussir. Suénon étant abandonné de toutes parts, Canut & Waldemar se firent proclamer rois en Zélande, & dans le Juthland. Le reste du royaume accéda au vœu général. Jamais révolution ne fut plus prompte & plus heureuse. Suénon prit la fuite; mais s'étant engagé dans un marais, il y fut tué par des gens de Waldemar.

WALDEMAR I, *surnommé* LE GRAND.

[1157....]

CE prince, par la mort de Suénon, réunit dans sa personne la souveraineté de tout le Danemarck. Il fit long-tems la guerre aux Sclaves & aux Wandales, & força ces peuples entreprenans à demander la paix.

[1177.]

Réduction de la ville de Stettin, & d'une grande partie de la Poméranie. L'année suivante, il se forme une conspiration de plusieurs seigneurs contre Waldemar, que le hazard fit découvrir. Quelques-uns des conjurés, ayant passé dans le Holstein, pour leurs affaires particulieres, logeoient dans un couvent du pays, où, se croyant en sûreté, ils s'entretinrent, dans un grand détail, du projet de faire périr Waldemar. Un religieux, qui, par hazard, se trouvoit à portée de tout entendre sans être apperçu, rendit compte à son abbé de ce qu'il avoit appris. Celui-ci alla trouver le roi, & l'instruisit de tout. Waldemar, par le conseil du prélat Absa-

lon, se contenta de prendre les précautions nécessaires à sa sûreté, sans les faire appercevoir, espérant que, quelqu'un des conjurés se trahissant, il les convaincroit par eux-mêmes de leur crime, comme il arriva. Le roi se contenta de les punir, les uns par l'exil, les autres par la prison.

Eschill, archevêque de Lunden, légat du saint siége, eut tant de douleur de voir ses deux neveux compris dans la conspiration, qu'il en eut une maladie dont il pensa mourir; mais, s'étant rétabli, il confia au roi le projet qu'il avoit fait de se démettre, & de se retirer à Clairvaux, près de S. Bernard. Le roi s'opposa de tout son pouvoir à l'effet de cette résolution; mais le prélat persistant, le roi lui nomma pour successeur Absalon, évêque de Roschild, qu'il fallut forcer à accepter cette dignité. Le pape Alexandre le lui ayant ordonné, sous peine d'excommunication, en lui permettant de garder l'évêché de Roschild, Absalon obéit; & le roi fut ravi de voir ce prélat, son ami, son ministre, son général, à la tête du clergé de son royaume.

[1182.]

Waldemar I, meurt âgé de quarante-huit ans. Ses succès, & plus encore ses ver-

tus, lui mériterent le surnom de *Grand*. Sa modération fut égale à son bonheur. Il pardonna plus qu'il ne punit, & se fit aimer même en punissant. Le Danemarck lui dut sa gloire, son bonheur, & ses meilleures loix. Il mourut à Gronfondt, & son corps fut porté à Ringstadt, sépulture de Canut, son pere, par ses sujets de tous les ordres, qui se disputerent à l'envi cet honneur. Absalon lui rendit les derniers devoirs, en arrosant l'autel de ses larmes; & le chagrin qu'il eut de sa perte pensa priver l'Etat d'un des plus grands hommes dont l'histoire fasse mention; mais le Ciel, en lui rendant la santé, conserva le défenseur & le soutien de la monarchie, qui consomma le grand œuvre de la reddition des Sclaves, & de la ruine entiere de l'idolatrie chez ces peuples barbares & chez les Wandales.

[1186.]

Canut VI, fils & successeur de Waldemar, ne fut pas moins redevable d'une partie de sa gloire aux exploits guerriers de l'évêque de Roschild, que l'avoit été son illustre pere. Une victoire signalée qu'Absalon remporte, cette année, sur les flottes combinées des Sclaves & des Wandales acheve de les reduire. Ces Barbares ne

ne furent plus en état de rien entreprendre dans la ſuite contre le Danemarck.

[1188.]

La ville de Cammin, en Poméranie, ouvre ſes portes au vainqueur des Wandales. Le clergé de cette ville vient, en proceſſion & pieds nuds, implorer la clémence du roi, & le ſupplier de ne point brûler les égliſes. « Je n'ai pas pris les ar-
» mes contre Dieu, dit Canut, mais con-
» tre les hommes. Comme la guerre que
» je fais eſt juſte, je me garderai bien de
» ſouiller mes lauriers par un ſacrilége. »

Bogiſlas, duc de Poméranie, obtient un ſauf-conduit, & ſe remet à la diſcrétion du roi, qui lui rend ſes Etats, à la charge de ſe reconnoître vaſſal de la couronne de Danemarck. Bogiſlas fut depuis inviolablement attaché aux Danois, & recommanda, en mourant, à ſa femme, aux princes ſes enfans & à leur conſeil, de ne ſe détacher jamais d'une nation qui rempliſſoit toujours ſes engagemens.

[1193.]

Philippe-Auguſte, roi de France, demande en mariage Ingerburge, ſœur de Canut, & l'épouſe le 14 Août de cette année. Le lendemain, il la fait couronner par l'archevêque de Rheims : il s'en dégoûte

le même jour, & s'en sépare. Il la reprend, en 1201, pour la faire enfermer au château d'Etampes. Vers ce même tems, la mort enleve au Danemarck un de ses plus fermes soutiens dans la personne d'Absalon, archevêque de Lunden, évêque de Roschild, & primat du Danemarck; prélat aussi grand par sa science & ses vertus, que grand général & grand ministre. Il fonda l'abbaye de Sora en Zélande, pour y entretenir des gens de lettres, qui écrivissent l'histoire du pays.

[1202.]

Mort du Canut VI, surnommé *le Pieux*. Ce prince fut en effet aussi grand par sa piété que par son courage. Il se montra digne en tout d'être le successeur de Waldemar le Grand, & d'être remplacé au thrône par *Waldemar II*, son frere, surnommé *le Victorieux*, seul capable de consoler les Danois de la perte d'un si bon roi.

[1223.]

La gloire de la monarchie Danoise étoit à son plus haut période, lorsqu'un évènement malheureux mit le Royaume à deux doigts de sa perte. Des auteurs disent que le comte de Schwerin, partant pour la Terre sainte, avoit remis sa femme & ses Etats sous la protection de Waldemar; que ce prince,

après la mort de Bérengere, sa seconde femme, avoit abusé de la femme de ce comte, qui, trop foible pour s'en venger par les voies ordinaires, vint avec un sauf-conduit en Danemarck où il enleva, dans l'isle de Luithe, le 6 de Mai 1223, le roi & son fils aîné, déja reconnu & couronné roi de Danemarck. En vain le pape s'intéressa à la délivrance de ces princes; menaçant d'excommunication le comte, & ses Etats d'interdit; il n'obtint rien. Il en coûta au roi de Danemarck quarante-trois mille marcs d'argent. On le força même à jurer qu'il ne songeroit jamais à se venger de cette trahison. Mais on sçait à quoi oblige une promesse forcée. Cependant, pour mettre la forme de son côté, Waldemar se fit relever, à Rome, de son serment, après avoir payé sa rançon, & dégagé ses enfans & quelques gentilshommes qui étoient demeurés en ôtage.

[1241.]

Cette année, qui fut la derniere du règne de Waldemar II, vit la jurisprudence fixée en Danemarck, par le réglement que fit ce prince, conjointement avec les Etats généraux du royaume, par lequel il fut arrêté que les loix Cimbriques, les codes de Zélande & de Scanie seroient, à l'avenir, la régle invariable des jugemens, à l'exclusion du Droit Romain & du Droit

canon, que les eccléſiaſtiques & divers ordres religieux avoient peu-à-peu introduit dans le royaume.

[1250.]

Le règne d'*Eric VI* fut troublé par les conteſtations qui naquirent du partage que Waldemar II avoit fait de l'Etat entre ſes enfans, & par les prétentions exorbitantes du clergé.

Ce monarque, paſſant par le Juthland, pour ſe faire raiſon des prétentions du comte de Holſtein, voulut ſe repoſer à Sleſwick, chez le duc Abel, ſon frere. Celui-ci le reçut avec l'extérieur d'une amitié ſi ſincere, qu'Eric, s'ouvrant à lui, lui déclara qu'il ne prenoit les armes qu'à regret; que ſi le comte de Holſtein vouloit s'en rapporter à ſon jugement, il en paſſeroit par ce qu'il en décideroit. Abel promit ſes bons offices. Les deux freres ſouperent tranquillement; jouerent aux échecs après ſoupé, ſans aucune apparence d'aigreur. Tout-à-coup Abel reproche à Eric les maux dont le Danemarck avoit été affligé ſous ſon règne; le fait ſaiſir & embarquer ſur la Slye, ſous la garde d'un de ſes chambellans. Un Danois nommé *Lagon*, qui, mécontent du roi, s'étoit jetté dans le parti d'Abel, ayant demandé à ce prince ce qu'il vouloit qu'on en fît? Abel répondit froi-

dement : « Ce que tu voudras. » Lagon s'étant jetté dans un autre bateau, joint celui qui portoit le malheureux Eric chargé de fers. Ce prince, reconnoissant Lagon à sa voix, demande un prêtre, & se confesse. Lagon lui fait aussi-tôt couper la tête, & le fait jetter dans la riviere. On dit que, pressé par Lagon, de déclarer où il avoit déposé ses thrésors, il répondit qu'on les trouveroit dans un coffre, au couvent des Cordeliers de Roschild. Ce coffre ayant été ouvert, on y trouva un habit de Cordelier, avec un codicille par lequel le roi déclaroit qu'il avoit fait vœu de mourir dans l'habit de l'ordre, & demandoit d'être enterré avec cet habit dans l'église du couvent.

Le parricide *Abel* monta sur le thrône le 1er d'Octobre suivant, deux mois & demi environ après la mort d'Eric VI, dont le corps fut découvert, ce jour même, flottant sur les eaux de la Slye; comme si ce cadavre eût voulu reprocher aux Etats le choix qu'ils avoient fait de son meurtrier pour lui succéder. Ce prince périt misérablement dans le pays des Frisons; & Christophe, son frere, fut élu d'un consentement unanime, & couronné le jour de Noël 1252.

[1259.]

Christophe I, voyant le clergé de son

royaume former sans cesse de nouvelles prétentions, avoit cru devoir s'y opposer. Il mourut empoisonné, dans un souper, par Arnefest, évêque d'Arhus.

Ce prince laissoit sur le thrône un successeur de dix ans, auquel le clergé portoit la même haine qu'il avoit marquée à son pere. Mais, heureusement pour le jeune monarque *Eric VII*, & pour le royaume, il lui laissoit une mere, une régente, dont le courage & la prudence au-dessus de son sexe sçurent trouver des remedes aux maux les plus désespérés.

[1274.]

La mort de l'archevêque de Lunden, prélat factieux & ennemi du roi, paroissoit devoir ramener à la cour de Danemarck la paix & la concorde; mais son esprit vivoit encore dans son parti. Eric VII, par une suite de cette Ligue horrible, mourut percé de cinquante-six coups de poignard, au village de Frinderap, où il s'étoit arrêté pour se délasser d'une longue chasse. Heureusement, son fils retrouva dans la reine sa mere les mêmes vertus qui lui avoient conservé le thrône à lui-même.

[1286.]

Eric VIII, surnommé *le Pieux*, commença à régner, sous la régence de sa

mere, & la tutelle de Waldemar, duc de Slefwick. Les affaffins du roi Eric VII s'étant découverts eux-mêmes, par leur précipitation à confommer, fur la reine & le prince fon fils, le parricide odieux dont le pere avoit été la victime, fe retirent en Norwège, pour fe dérober aux pourfuites de la régente & du duc Waldemar.

[1294.]

Rannon, l'un des affaffins du feu roi, fut arrêté à Rofchild, où il s'étoit rendu fecrettement. On lui arracha, en le menaçant de la torture, le fecret de la confpiration, & le nom de fes complices. Il fut rompu vif, & expofé fur un grand chemin. L'archevêque de Lunden, oncle de ce Rannon, & Lang, doyen de cette églife, furent arrêtés l'un & l'autre; mais Lang, s'étant échappé, fe fauva à Rome, & porta des plaintes au pape de la rigueur d'Eric à fon égard & à l'égard de l'archevêque, dont le pontife fut fort irrité. L'archevêque fe fauva auffi, par la fuite, avec le fecours d'un boulanger, qui lui donna, dans un pain, une échelle de corde.

[1299....]

Après quantité de griefs, de menaces & de voies de fait de la part des cours de Rome & de Danemarck, le pape Boni-

face VIII lança l'interdit ſur tous les lieux où ſe trouveroient le roi & la reine de Danemarck. Eric, malgré l'inflexible orgueil du pontife, l'un des plus entreprenans & des plus audacieux qui ayent occupé le ſiége de Rome, refuſa de faire aucune ſatisfaction à l'archevêque, & de le recevoir dans ſes Etats. Enfin, en 1303, cette grande affaire fut terminée à ſa ſatisfaction, par les ſoins d'un gentilhomme Danois, nommé *Jonas Litle*, que le roi & le ſénat remercierent & récompenſerent publiquement des ſoins qu'il s'étoit donnés pour aſſoupir ce différend.

[1312.]

Eric découvre une conſpiration, par le moyen de Sophie, comteſſe de Langellan. Le roi ſe contenta de ſe tenir ſur ſes gardes; &, pour éclater avec ſûreté, il convoqua les Etats généraux, où les conjurés vinrent ſans défiance. Après avoir traité de diverſes affaires concernant le royaume, le roi déclara qu'il connoiſſoit dans l'aſſemblée pluſieurs perſonnes qui avoient juré ſa perte. L'aſſemblée le pria de les nommer publiquement. Le roi fit lire le traité à haute voix. Les ſénateurs & le peuple, indignés de l'atrocité du crime, crierent tous d'une voix qu'on fît juſtice des coupables. Le roi demanda grace pour eux,

notamment pour les évêques de Slefwick, de Rofchild, d'Odenfée, de Wibourg, & d'Albourg. Il confentit feulement au fupplice d'André Hogby & de Nicolas Rannon, qui furent rompus, moins pour la caufe du roi, que pour une infinité d'autres crimes dont ils furent convaincus. Le refte des conjurés prêta un nouveau ferment de fidélité ; & le roi voulut bien tout oublier.

[1316.]

L'évêque de Wibourg fe trouve encore impliqué dans une nouvelle confpiration. Le roi, toujours bon, fe contenta de tirer un écrit de ce prélat, par lequel il reconnoiffoit, en préfence des évêques de Rofchild & d'Odenfée, qu'il tenoit fon pardon de la pure bonté du prince. Cet excellent monarque mourut fans enfans, âgé feulement de 45 ans, dont il régna 33, & fut enterré au tombeau de fes ancêtres, à Ringftadt, auprès de la reine fon époufe, dont la mort avoit précédé la fienne de quelques mois.

CHRISTOPHE II.

[1319.]

Le caractere de Christophe s'étoit annoncé aux Danois d'une maniere si défavorable pour lui ; le roi défunt, en mourant, avoit marqué tant de crainte sur le sort de l'Etat, si son frere étoit choisi pour lui succéder, que ce prince fut obligé d'employer toute l'adresse imaginable pour obtenir ce que sa naissance lui donnoit de droit. Il obtint enfin ce thrône, qui faisoit l'objet de ses vœux ; mais ce ne fut qu'après avoir fait à chacun des ordres de l'Etat le serment qu'il leur plut d'en exiger

[1323.]

L'hyver de cette année fut si rigoureux, que la mer Baltique gela. La glace fut si forte, que, pendant sept semaines, on put communiquer des isles avec le continent, & qu'il s'établit même sur l'eau des auberges pour la commodité des voyageurs.

Christophe ne tarda pas à justifier les craintes du feu roi Eric VIII. Sous pré-

texte de payer les dettes de son frere, il voulut imposer, de son autorité privée, un dixieme sur tous les biens de son royaume. Le clergé, comme il est d'usage, s'éleva le premier contre cette prétention. Christophe fut obligé de céder aux circonstances. Mais de nouvelles infractions aux engagemens qu'il avoit pris avec la nation, souleverent bientôt contre lui tous les ordres du royaume; de sorte que, par un décret, la nation entiere renonça à la fidélité qu'elle lui avoit promise; le jugea, lui & son fils Eric IX, indignes de régner; défendit de leur obéir, & de leur donner même ni retraite ni secours. Christophe consterné rassembla ce qu'il avoit de plus précieux, & passa en Germanie. Il fut trop heureux d'obtenir par la suite la liberté de se retirer à Rostock, où il vécut quelque tems avec sa famille fort obscurément.

[1326.]

Sa retraite ayant rétabli la tranquillité dans le royaume, on élut, sous le nom de *Waldemar III*, le duc de Sleswick, le plus proche héritier du thrône, après la famille de Christophe. Le comte Gerhard de Rensbourg, élu tuteur du jeune prince, souscrivit en cette qualité la capi-

tulation que les Etats firent avec le nouveau roi. Gerhard, & les principaux chefs de la révolution précédente, donnerent bientôt occasion à une nouvelle, en imposant une taxe, qui, toute legere qu'elle étoit, suffisoit pour soulever le peuple, dans un tems où toute taxe étoit odieuse.

Christophe s'étoit ménagé des intelligences parmi les mécontens du nouveau gouvernement ; & bientôt son parti devint assez puissant pour le remettre lui & son fils sur le thrône de Danemarck, mais en faisant les plus grands sacrifices. La tranquillité dura deux ans, au bout desquels un édit de Christophe, tendant à la maintenir, souleva le peuple de Juthie, & devint un nouveau sujet de trouble. Gerhard en profita. Une bataille, qu'il gagna contre les deux rois, rétablit un peu ses affaires & celles de son pupille. Eric IX mourut vers ce tems-là, d'une chute de cheval. Christophe, deux ans après, perdit la Scanie. Cette disgrace fut suivie d'une autre. Ce prince, pour sa sûreté, étant passé dans l'isle de Laland, deux gentilshommes formerent le projet de l'y enlever, & de le livrer à Gerhard. Ils l'exécuterent, en mettant le feu à la maison où le roi étoit avec peu de suite ; & ce prince, se sauvant par une fenêtre, fut reçu par deux gentilshommes qui le conduisi-

rent, à petit bruit, prisonnier dans la forteresse d'Alcholm. Gerhard eut horreur de cette perfidie, & remit Christophe en liberté. Ce prince, accablé de ses malheurs, & proscrit, pour ainsi dire, dans ses Etats, mourut le 15 de Juillet 1333.

Sa mort fut suivie d'un interrègne considérable, pendant lequel les divers partis se déchirerent tour-à-tour. Magnus roi de Norwége, sollicita, auprès de Benoît XII, la permission de conquérir le Danemarck, à la charge de le tenir en fief du Saint-Siége. Contre l'usage des Pontifes Romains, celui-ci refusa les propositions de Magnus, ne voulant pas déférer le patrimoine des héritiers légitimes, avant de les avoir entendus dans une affaire de cette conséquence.

[1340.]

Les excès du comte Gerhard révolterent enfin la nation. Un seigneur Danois, touché des maux de sa patrie, & résolu de la tirer de l'oppression où elle étoit, entreprit de la délivrer de ce tyran odieux. Pour n'être pas taxé de trahison, il déclara publiquement, & par écrit, qu'il renonçoit à l'amitié de Gerhard, & qu'il eût à se tenir sur ses gardes. Après cette déclaration, il se rendit secrettement à Randersen, avec quarante-sept cavaliers. Il attaque brusquement la

garde de Gerhard, l'égorge, enfonce les portes, tue Gerhard dans ſon lit, avec ſon aumônier & ſon chambellan, & ſe ſauve à travers quatre mille hommes, en prenant la précaution de rompre le pont ſur lequel il paſſoit, pour arrêter ceux qui pouvoient le pourſuivre.

Suénon, évêque d'Arrhus, & quantité de ſeigneurs Danois étoient paſſés en Germanie, pour offrir la couronne à Waldemar, l'aîné des enfans de Chriſtophe II. Ce fut dans ces circonſtances que fut tué Gerhard. Les revers qu'eſſuya ſon parti, dénué d'un chef, applanirent à Waldemar la route qui le conduiſit au thrône.

WALDEMAR III.

[1340.]

CE prince, contre toute espérance, & presque sans effusion de sang, réunit toutes les portions démembrées de l'Etat, & lui rendit son ancien lustre. A son avènement au thrône, ayant témoigné le desir de racheter la forteresse de Stolpe, & le regret d'être dans l'impuissance de la recouvrer; par une exemple bien rare, il trouva, dans les femmes & dans les filles de ses Etats, un secours qu'il n'eût jamais osé en attendre. Elles lui sacrifierent leurs bijoux & leurs effets les plus précieux.

Ce prince accorda une amnistie générale; &, par un édit solemnel, il déclara qu'il oublioit tous les mauvais traitemens que son pere & lui avoient éprouvés de la nation; &, pour s'établir solidement, par la douceur & la paix, il accorda, tant à ses sujets, qu'à ses voisins, tout ce qu'ils exigerent pour leur sûreté; & se proposa de racheter plûtôt, pièce à pièce, pour ainsi dire, les parties engagées de son domaine, que de combattre pour les reprendre. Ce fut pour

cet effet qu'il demanda à chaque église un calice & une patene. Cette ressource, toute extraordinaire qu'elle fut, lui fut accordée sans répugnance. Quoique destinée à racheter des forteresses, le Roi s'en servit à payer les sommes dûes aux troupes étrangères, qu'il avoit amenées avec lui. Personne n'en murmura ; parce qu'on sentit la nécessité de libérer le Royaume d'une semblable charge ; le domaine de la couronne étant alors réduit à si peu de chose, qu'il ne pouvoit suffire pour satisfaire à un pareil engagement.

[1347.]

Waldemar entreprend, cette année, le voyage de la Terre-Sainte, & se fait recevoir au nombre des chevaliers du Temple. Ses sujets virent avec peine leur roi sortir de ses Etats, où il lui restoit encore beaucoup d'ennemis étrangers, & sacrifier à une piété mal entendue le fruit de ses épargnes, qui eussent été mieux employées au rachat des forteresses qui étoient entre leurs mains. A son retour, il en racheta plusieurs ; &, en 1349, il assembla les Etats, pour leur rendre compte des sommes qu'il avoit reçues, & de l'emploi qu'il en avoit fait.

Cette marque de déférence, pour ses sujets, lui attira, de leur part, tant de confiance,

fiance, que loin de se plaindre, ils le remercierent, & lui promirent de l'aider de tout leur pouvoir.

[1352.]

Le roi, sur quelques soupçons qui lui furent inspirés par des courtisans mal intentionnés, concernant la conduite de la reine Hedwige, sa femme, l'avoit fait enfermer au château de Sobonige. Revenant un jour de la chasse, il s'arrêta dans ce château pour y passer la nuit. Une femme, nommée *Anne*, qui avoit été sa nourrice, introduisit secrettement la reine dans son lit. Ce prince passa la nuit avec elle sans la reconnoître, parce qu'elle rentra chez elle, avant le jour. Hedwige en conçut une fille, qui fut depuis la fameuse princesse Marguerite, surnommée *la Semiramis du Nord*, dont nous parlerons ci-après.

[1368.]

La noblesse de Juthland s'étant révoltée, les comtes de Holstein, qui entroient dans toutes les querelles qu'on suscitoit aux rois de Danemarck, appuyerent cette révolte, qui devint une Ligue si formidable, que Waldemar laissa au grand maréchal & au sénat le soin de pacifier les choses; &, sous prétexte d'un vœu, il prit la route de Rome, pour prier Be-

noît XI d'interposer son autorité, pour le tirer de l'embarras où il se trouvoit. Mais il ne trouva pas dans ce pontife la compassion à laquelle il s'étoit attendu. Benoît prononça en faveur des conjurés; écrivit à Waldemar de changer son humeur inquiète, en tranquillité; sa violence, en douceur; le menaçant de l'excommunier. Ce prince, d'un naturel bouillant, répondit sur le champ au saint Pere, en ces termes:

Waldemarus, rex, &c. Romano Pontifici, salutem.

Vitam habemus à Deo, regnum ab incolis, divitias à parentibus, fidem verò à prædecessoribus tuis; quam, si nobis non faves, tibi remittimus per præsentes. Vale.

» Waldemar, roi, &c. Au Pontife Romain, salut.

» Je tiens la vie de Dieu, la couronne » de mes sujets, mes biens de mes ancêtres. » Je ne tiens que la foi de vos prédécesseurs; mais si vous prétendez vous en » prévaloir, je vous la rends par ces présentes. Adieu. »

Le pontife, étourdi de la fierté de ce prince, jugea qu'un roi qui respectoit si peu le saint siége, feroit encore moins de cas d'une arme dont tout le fruit & l'effet consistent dans la peur qu'on en a; & n'eut garde d'effectuer sa menace. Il se contenta de dire qu'à quelques excès

que se portât Waldemar, la barque de saint Pierre ne courroit pas risque de faire naufrage dans la mer Baltique.

Cependant les efforts de cette ligue si terrible s'en allerent en fumée. Le grand-maréchal ayant eu l'adresse d'en détacher les villes de Wandalie, leurs alliés, intimidés par les menaces de l'empereur, laisserent le Danemarck tranquille, & au roi la liberté d'y rentrer.

[1375.]

Mort de Waldemar III. Ce prince, politique & guerrier, rendit à la monarchie Danoise son ancien lustre. On lui a reproché son incontinence, sa dureté, & son impiété; reproche fondé sur la réponse qu'il fit à Benoît XI; & sur ce qu'il lui échappa un jour de dire, qu'il renonceroit volontiers aux biens célestes, si la providence vouloit le laisser jouir éternellement de sa ville de Wardinbourg, & des délices de son palais de Gurrée. Mais, à cela près, le Danemarck doit beaucoup à ce prince, pour l'avoir délivré de l'oppression des tyrans, & avoir rétabli ce grand corps, déchiré sous les règnes de ses prédécesseurs.

Le roi n'ayant point laissé d'enfans mâles, après bien des débats, la couronne fut déférée à Olaüs, fils de Haquin, roi de

Norwège, & de Marguerite, fille de Waldemar III; & la régence fut confiée à cette princesse.

[1379.]

Haquin, roi de Norwège, étant mort, la tutelle d'Olaüs & la régence de ce royaume furent encore déférées à Marguerite. Dès-lors cette princesse jetta les fondemens de l'union des trois royaumes du Nord, qu'elle effectua dans la suite. Olaüs V, son fils, après avoir régné onze ans avec sa mere, mourut âgé de vingt-deux ans, emportant les regrets des Danois, à qui ses vertus promettoient le règne le plus heureux.

MARGUERITE II.

[1385.]

MALGRÉ les brigues de Henri de Mecklenbourg, gendre de Waldemar, cette habile princesse, qui avoit sçu se ménager les suffrages des deux Etats de Norwège & de Danemarck, fut proclamée reine, de régente qu'elle étoit auparavant. A peine avoit-elle pris possession de l'un & de l'autre royaume, qu'elle se vit sollicitée vivement par ses sujets de se marier. Trop jalouse du pouvoir souverain, pour le partager avec un mari, qui eût pu devenir son maître; & voulant contenter tout le monde, elle consentit à se choisir un successeur; mais, par un trait de politique habile, elle pria qu'on lui dît avec liberté, quel étoit le prince que sa naissance appelloit à lui succéder? Les États répondirent que c'étoient les enfans de Wratislas II, duc de Poméranie. Charmés de l'approbation que la reine donna à leur réponse, ils lui laisserent la liberté de choisir celui des enfans du duc, qui lui plaisoit le plus. Elle nomma le plus jeune, dont elle changea le nom de *Henri*,

en celui d'Eric ; & elle en fit dresser une charte qu'on conserve encore au dépôt des archives du royaume.

[1388.]

Henri de Mecklenbourg, & Albert, roi de Suède, se liguerent pour faire descendre Marguerite des thrônes de Norwège & de Danemarck. Albert poussa la confiance jusqu'à prendre le titre & les armes de Danemarck. Il marquoit, par les propos les plus indécens, le mépris qu'il faisoit de Marguerite, en l'appellant *le roi sans culotte, la servante des moines*. Il poussa même l'insulte au point de lui envoyer une grande pierre à éguiser, pour qu'elle s'en servît, disoit-il, à éguiser ses ciseaux & ses épingles. Cette pierre fut attachée avec une chaîne de fer, dans l'église de Roschild, pour conserver la mémoire de ce fait. On ajoûte même qu'il jura de ne mettre jamais de chapeau sur sa tête, qu'il n'eût uni le Danemarck à la Suède. Mais ce prince, qui prétendoit envahir les Etats de Marguerite, ne put pas conserver les siens ; & fut obligé d'y renoncer en faveur de cette même princesse, pour laquelle il avoit témoigné tant de mépris. La victoire, que les Danois, unis aux mécontens de Suède, remporterent sur Albert & ses alliés, le 21 de Septembre de cette année, le mit lui-même,

& son fils Eric, avec Gerhard, comte de Holstein, & un grand nombre de principaux Suédois, au pouvoir de Margueritte. La suite de cette victoire fut l'union de la Suède aux royaumes de Danemarck & de Norwège.

[1396.]

Eric, fils de Wratislas II, duc de Poméranie, & petit-neveu de Marguerite, est proclamé & couronné roi à Morasten.

[1397.]

Union des trois royaumes de Danemarck, de Suède & de Norwège faite à Calmar, en Suède. Le jeune Eric est proclamé roi des trois royaumes du Nord. On fit de cette union une loi fondamentale de l'Etat. Chacun des trois royaumes devoit avoir son sénat, ses loix, ses coutumes, ses priviléges, ses magistrats, ses troupes; & les impôts qui s'y percevroient, devoient être employés pour l'utilité de celui qui les auroit fournis.

[1411.]

Mort de Marguerite, reine de Danemarck, de Suède, & de Norwége. Les historiens Danois en font le plus grand éloge: les Suédois la traitent bien différemment. Ceux-là disent qu'elle mé-

rita l'amour de ses sujets par sa modération, ses manieres honnêtes, sa douceur, la solidité de son jugement, sa penétration, son zèle pour la justice, & par sa piété. Les autres disent qu'elle fut modérée par intérêt, pieuse par politique, honnête & douce pour ses créatures; zèlée pour la justice & pour l'honneur des temples du Seigneur, mais fort peu pour le sien propre. Il est du moins constant, par les faits, qu'elle égala en prudence & en politique les plus célèbres de ses prédécesseurs. Une ancienne tradition veut que Waldemar, son pere, ait dit souvent, que sa fille étoit une méprise de la nature, qui s'étoit proposée d'en faire un homme.

ERIC X.

[1411.]

ON croyoit qu'un prince, formé au gouvernement par une reine aussi habile que Marguerite, répareroit la perte qu'avoient faite les trois royaumes. On fut trompé. Eric succéda aux droits de la reine; mais n'hérita point de son génie.

[1424.]

La mode des voyages d'outre-mer avoit passé; cependant Eric eut la curiosité de visiter les saints lieux. Pendant qu'il étoit avec l'empereur Sigismond, à Bade, un Syrien, informé du projet de ce prince, le peignit en secret, & envoya son portrait à un de ses amis, en Syrie, en l'informant de la qualité du pélerin, qui, pour faire son voyage plus librement, avoit pris l'habit religieux. Cette précaution ne le garantit pas du piège qu'on lui tendoit. A peine eut-il mis le pied en Syrie, qu'il fut arrêté, & menacé d'être conduit au prince du pays. Il se tira du mauvais pas où sa curiosité imprudente l'avoit engagé, en payant une grosse somme d'argent.

[1433.]

Contre le traité d'union fait à Calmar, juré par Marguerite, & solemnellement confirmé par Eric, ce prince, au lieu de donner les dignités & les charges aux naturels du pays, les donnoit aux Danois qu'il protégeoit. Les Suédois s'en plaignirent d'abord hautement; mais, voyant qu'on n'avoit aucun égard à leurs plaintes, ils prirent le parti violent de se soustraire à la domination d'Eric.

[1435.]

Le 14 Octobre de cette année, Eric, ayant juré l'observation des conventions faites au traité de Calmar, est de nouveau reconnu roi de Suède, par tous les ordres du royaume; mais promettre & manquer à ses sermens, furent, pour ainsi dire, un même acte. Ce prince, qui, jusques-là s'étoit conservé l'affection des Danois, se les aliéna, en voulant se désigner un successeur. Il se raccommoda une troisieme fois avec les Suédois; mais ce fut pour s'emparer des thrésors & des titres du royaume, qu'il emporta avec lui dans l'isle de Gothland, où il se retira avec Cécile, sa maîtresse.

Cette femme avoit été dame d'honneur de la feue reine. On raconte qu'un jour,

ſe promenant ſur un char, peint en verd, Olaüs Axill, ſénateur du royaume, s'étant trouvé ſur ſon paſſage, & ne la reconnoiſſant pas, l'avoit ſaluée profondément & la tête découverte. Ses gens lui ayant dit qui elle étoit, il la fit rappeller; lui ordonna de s'arrêter; &, renverſant le char ſur lequel elle étoit, il lui appliqua ſur les deux feſſes deux coups du plat de ſon épée, ſans la tirer du fourreau, en lui ordonnant de dire au roi, qu'un jour ſa conduite ſcandaleuſe, & ſes mauvais traitemens le renverſeroient de même du thrône.

[1438.]

Eric, retiré dans l'iſle de Gothland, & ſe montrant également inſenſible aux mouvemens de la Suède, & aux invitations des Danois; ceux-ci s'aſſemblerent à Korſor, &, le 28 d'Octobre, élurent pour roi Chriſtophe de Baviere, neveu, par ſa mere, du roi Eric; & qui avoit paſſé une partie de ſa jeuneſſe dans le Danemarck. Eric, abandonné de tous côtés, ſe trouva trop heureux qu'on le laiſſât paiſible dans ſa retraite, où il s'occupa à compoſer une hiſtoire chronologique des rois de Danemarck.

[1439.]

Chriſtophe, *III*e du nom, prend poſſeſſion des royaumes de Danemarck & de

Norwège ; &, l'année ſuivante, il eſt reconnu par les Etats de Suède. Ce prince, dans le cours d'un règne de huit ans, ne ſongea qu'à aſſurer le bonheur de ſes peuples, tant par la paix qu'il eut ſoin d'entretenir, que par les réglemens qu'il fit ſur tous les objets d'adminiſtration. Etant mort ſans enfans, en 1448, le ſénat jetta les yeux ſur Adolphe, comte de Holſtein, qui, par un exemple de déſintéreſſement bien rare, refuſa la couronne, en recommandant Chriſtian, ſon neveu, fils de Théodoric, comte d'Oldembourg. Le ſénat députa ſur le champ vers ce comte, pour le prier de marquer lui-même le choix du ſujet le plus propre à les bien gouverner.

» J'ai trois fils, dit le comte d'Oldembourg. L'un eſt paſſionné pour le jeu & » les femmes ; l'autre eſt d'un caractère ſi » violent qu'il ne reſpire que la guerre, & » il a des motifs qui la lui feroient entreprendre ; le troiſieme eſt d'un caractère » modéré : il ne reſpire que la paix ; & » n'a cependant peut-être pas ſon égal en » valeur, en généroſité, en bonté. » Ces ambaſſadeurs ayant fait leur rapport, le ſénat élut celui dont le pere avoit fait un ſi bel éloge ; & ce fut ſous de ſi heureux auſpices que commença la grandeur de la maiſon qui règne actuellement ſur le Danemarck.

CHRISTIERN *ou* CHRISTIAN I.

[1448.]

CE prince, proclamé roi de Danemarck & de Norwège, ne fut d'abord reconnu que par les Etats du premier de ces royaumes. Charles Canutson, grand maréchal de Suède, avoit reçu la couronne des mains des Suédois; &, l'année d'après, il reçut aussi celle de Norwège. Christian essaya la voie des négociations pour faire valoir ses droits; mais comme elle ne réussit pas à son gré, il eut recours à la force des armes. Après une guerre opiniâtre & sanglante, il se vit, en 1458, paisible possesseur des trois royaumes.

[1469.]

La Suède s'étoit revoltée de nouveau. Charles Canutson étoit remonté sur le thrône. Soit que Christian sentît, par les dispositions des Suédois à son égard, qu'il ne régneroit que sur des mécontens; soit qu'il les crût en état de soutenir leur défection, il renonça, ou parut renoncer au projet de les soumettre. Il se tourna du côté de l'empereur, qui lui donna l'in-

vestiture du pays des Dithmarses. Il alla de-là à Rome, où il obtint de Sixte IV des Bulles pour l'érection d'une Académie ou Université en Danemarck, qui cinq ans après commença ses exercices.

[1477.]

Mariage du prince héréditaire, Jean, avec Christine, fille d'Ernest, électeur de Saxe. Ce mariage fut l'époque de l'institution de l'ordre de l'Eléphant. Trois ans après, Christian fit quelques démarches pour faire revivre l'union de Calmar. Les Suédois lui promirent de reconnoître son fils pour leur roi. Christian s'en contenta, ou parut s'en contenter. Il désigna ce même fils pour son successeur, en 1480, & le fit reconnoître par les États en cette qualité. Il mourut en 1481, universellement regretté de ses sujets.

[1481.]

Jean hérita des qualités & des vertus de son pere. Ce prince, pendant seize ans, n'employa que les voies de la douceur & des négociations, pour déterminer les Suédois à satisfaire à la promesse qu'ils avoient faite au feu roi son pere. Enfin, voyant que le sénat persistoit à vouloir gouverner le royaume, contre le gré même de la nation, il passe en Suède; assiége &

prend Calmar. Il délivre ensuite l'archevêque d'Upsal, assiégé dans le Château de Stécke, par Stéen-Sture; bat les troupes de cet administrateur, & le poursuit jusqu'à Stockholm, où il l'assiége & le presse vivement. Stéen-Sture presse les Dalécarliens de le secourir. Ceux-ci arment & marchent à Stockholm. Le roi, informé de leur approche, fait sortir, à petit bruit & pendant la nuit, sa cavalerie des retranchemens, & se poste sur le chemin des Dalécarliens, qu'il taille en piéces, après une résistance opiniâtre. Trois jours après, la ville se rendit à discrétion.

Tous les ordres du royaume s'etant assemblés, Jean fut proclamé & couronné roi de Suède. Ce prince n'oublia rien pour s'attacher le sénat, la noblesse & le peuple. Quelques jours après son couronnement, s'entretenant familièrement avec ceux qui étoient le plus attachés à sa personne, il leur demanda s'ils croyoient que le sénat & la noblesse fussent contens de la maniere dont il les avoit régalés. Un gentilhomme Allemand, qui s'étoit insinué assez avant dans ses bonnes graces, répondit qu'il avoit manqué quelque chose à la fête. Pressé de dire ce que c'étoit : « Il falloit, » dit-il, un bourreau après le festin, pour » abbatre la tête à tous ces gens-là, & » leur apprendre à ne pas violer la foi

» qu'ils doivent à leur Souverain. » Le roi eut horreur d'une pareille idée, & chassa pour jamais de sa présence l'homme capable de la concevoir, en lui disant :
» J'aimerois mieux voir au gibet tous les
» mauvais conseillers, que de commettre
» une action aussi horrible que celle que
» vous proposez. »

Jean, sentant sa fin approcher, fit appeller son fils Christian, auquel il tint les discours les plus édifians sur ce qu'il devoit à Dieu, à ses sujets, à lui même, & lui donna les instructions les plus solides sur le gouvernement de ses Etats. Il mourut le 20 de Février 1513, âgé de cinquante-huit ans, dont il avoit régné trente-deux.

CHRIS-

CHRISTIAN II.

[1513.]

LE prince qui succédoit à un roi si bon étoit d'un caractere sombre & farouche. Les premieres années de son règne, il prit des mesures assez sages contre les Suédois. Il s'assura, par des alliances, de la Prusse & de l'Ecosse, des ducs de Saxe, des margraves de Brandebourg, & résolut de se faire un appui de la maison d'Autriche, en prenant une femme dans cette maison, alors la plus puissante de l'Europe. Il partit, l'année suivante, avec peu de suite; se rendit à la cour de Marguerite, gouvernante des Pays-bas; obtint par son moyen la princesse Isabelle, petite-fille de l'empereur Frédéric & sœur de Charles & de Ferdinand, & la conduisit à Coppenhague, où se fit la cérémonie de son mariage & de son couronnement. Ce fut dans les réjouissances de ces nôces, qu'un certain Ressentlaw, jurisconsulte & fort adonné à l'astrologie, science de mode en ce tems-là, voyant entrer dans la salle du festin Frédéric, duc de Sleswick & de Holstein, oncle du roi, dit aux convives: » Levez-vous, messieurs, & saluez un

» prince qui ſera bientôt votre roi. » Cette ſaillie d'une imagination alors échauffée par le vin fit rire ; mais l'évènement, lui donnant le caractere d'une prophétie, accrédita beaucoup ſon auteur, & la prétendue ſcience qui l'avoit produite.

[1516.]

Deux affaires parurent occuper, cette année, la cour de Danemarck. L'une fut le procès de Foburg, homme de néant, qui s'étoit élevé, par mille baſſeſſes, à la place de premier ſecrétaire d'Etat. Tobers, baillif de Coppenhague, chargé de lui faire ſon procès, l'ayant convaincu d'une infinité de malverſations, le fit pendre. L'autre fut le ſupplice de Tobers lui-même, accuſé par Foburg de liaiſons très-étroites avec Colombule, maîtreſſe du roi, qui, peu de tems après la mort de Foburg, mourut de mort ſubite, empoiſonnée, à ce qu'on prétendit, par des ceriſes précoces, dont Tobers lui avoit fait préſent. Tobers ayant eu l'imprudence d'avouer au roi qu'il avoit aimé ſa maîtreſſe, mais qu'il ne s'étoit rien paſſé entr'eux de contraire à ce qu'elle devoit à Sa Majeſté, ce prince le fit arrêter, & ordonna au ſénat de lui faire ſon procès. Le ſénat ayant refuſé de condamner un homme, ſur un fondement auſſi léger que celui d'un deſir

qui n'avoit point eu d'effet, le roi furieux envoya chercher quelques paysans des environs; &, ayant fait former un quarré avec quatre haies couchées par terre, il y fit entrer ces paysans, & leur défendit d'en sortir, avant d'avoir prononcé sur cette affaire. La crainte fit dire à ces malheureux : « Nous ne jugeons point Tobers; » mais sa réponse le condamne. » Ce fut l'arrêt de ce magistrat, dont le roi refusa la grace à tous les ordres de l'Etat, & à la reine même, qui la lui demanda avec larmes. Une cruauté si réfléchie & si soutenue lui aliéna les cœurs de tous ses sujets; & son repentir ne put parer aux disgraces que les dispositions, qu'il avoit fait naître, lui préparoient.

[1519.]

L'hérésie de Luther avoit fait des progrès rapides dans la Suède, & le pape avoit en conséquence lancé l'interdit sur ce royaume. Christian, saisissant l'occasion de donner un libre cours à ses cruautés, fit passer des troupes en Suède; &, pour autoriser les exécutions sanglantes qu'il vouloit faire, il fit afficher par-tout la bulle du pape qui lui enjoignoit de traiter les Luthériens comme schismatiques & excommuniés. Dans cette campagne & la sui-

vante, ce prince conquit la Suède entiere; & y exerça des barbaries inouïes. On peut voir ce que nous en avons dit dans les *Anecdotes Suédoiſes*, ainſi que le détail de la révolution, qui en fut la ſuite, & qui mit Guſtave Vaſa ſur le thrône. Chriſtian, non moins haï de ſes propres ſujets que des Suédois, après avoir perdu la couronne de Suède, fut encore obligé d'abandonner celle de Danemarck. Elle fut offerte à Frédéric, ſon oncle, qui l'accepta.

FRÉDÉRIC I, *surnommé* LE PACIFIQUE.

[1527.]

LA paix que ce prince prit soin d'entretenir avec ses voisins, lui donna le tems & les moyens d'établir, dans ses Etats, la religion prétendue-réformée; & elle y fit des progrès très-rapides, malgré les oppositions du clergé & des moines.

Il fut convoqué, à cet effet, une assemblée des Etats généraux, à Odensée. Les prélats crierent contre les nouveautés. Le sénat, que le roi avoit mis dans son parti, fut de son avis; & il arrêta les quatre articles suivans:

1° Qu'il seroit libre à chacun de professer la religion qu'il voudroit;

2° Que personne ne pourroit être recherché, ou inquiété pour le fait de la religion;

3° Que le prince emploieroit son autorité pour empêcher que les Luthériens ne souffrissent de la violence & de la tyrannie de leurs ennemis;

4° Que tous religieux, ou religieuses pourroient, dès-lors même, sortir de leurs cloîtres, & choisir le séjour qui leur con-

viendroit, même contracter mariage, s'ils le desiroient.

A peine cette ordonnance fut-elle publiée, que les cloîtres furent déserts; & le Luthéranisme s'étendit rapidement dans toutes les provinces du royaume. La ville de Malmoë leva la premiere l'étendard de la Réforme; & Frédéric autorisa ce changement, en leur permettant de convertir les biens ecclésiastiques à l'entretien des ministres, & à la fondation d'une école de la nouvelle théologie. Frédéric mourut le 23 d'Avril 1533, âgé de cinquante-six ans.

[1533.]

Ce prince laissoit deux fils; Christian III, administrateur, du vivant de son pere, des duchés de Sleswick & de Holstein, & le prince Jean, âgé de huit ans au plus. Le sénat convoqua les Etats du royaume, pour décider à qui des deux on déféreroit la couronne; car on s'étoit obligé envers le feu roi de lui donner un successeur dans sa famille. Les évêques, qui vouloient rétablir l'ancienne religion, demandoient qu'avant tout on prît des mesures pour assurer son sort. Mais les autres ordres vouloient, qu'au lieu de statuer sur leurs griefs, on élût un roi, ou qu'on délibérât sur lequel des deux princes devoit tomber le choix.

Ces divisions donnerent lieu à la Régence

de Lubeck de former le plus étrange des projets, pour se rendre maîtresse du commerce de la mer Baltique. Marc Meyer, qui, de serrurier de Hambourg, étoit devenu bourg-mestre de Lubeck, & un certain Wollenweber, qu'il avoit eu le crédit de faire entrer dans la magistrature, s'intriguerent, tant en Danemarck qu'en Suède pour interdire le commerce de la mer Baltique aux Hollandois. Les deux Etats furent d'accord pour rejetter cette proposition. La Régence, à l'instigation de ces deux magistrats, conçut le projet de déthrôner Gustave, ou de le faire périr; de s'emparer de la Suède, & ensuite du Danemarck & de la Norwège.

Cependant Christian qui, depuis la mort de Frédéric son pere, s'étoit tenu dans son duché de Holstein, écrivit à Magnus Boë, & Eric Banner, deux seigneurs de la plus grande distinction, & sénateurs du royaume, qui, dans les Etats précédens, s'étoient déclarés en sa faveur, de presser l'élection du roi; s'engageant envers eux, si le choix tomboit sur lui, de gouverner son peuple en pere, à l'exemple du feu roi, & d'être le sujet le plus fidele, si l'on déféroit la couronne à Jean son frere.

Les Etats géneraux furent donc convoqués, pour la seconde fois: on y termina plusieurs affaires, excepté la plus impor-

tante ; car on ne procéda point encore à l'élection d'un roi.

[1534.]

Par un traité fait, l'année précédente, entre les Etats de Danemarck & Gustave, roi de Suède, ce prince s'étoit engagé de donner aux Danois, en cas d'attaque de la part de la Régence de Lubeck, neuf cens hommes de secours; & les Danois, de leur côté, avoient promis mille hommes à Gustave en pareil cas. Les ambassadeurs Danois avertirent Gustave d'une nouvelle conspiration de la Régence de Lubeck, qui avoit engagé quelques bourgeois de Stockholm à le faire périr, pour faire de cette ville une des villes anséatiques. Gustave, en consequence de cet avis, fit arrêter tous les vaisseaux de la Régence, qui se trouverent dans les ports de Suède. Les Danois, qui ignoroient les projets de la Régence de Lubeck sur eux, & qui craignoient que la démarche de Gustave n'allumât une guerre dans laquelle ils se pourroient trouver impliqués, s'entremirent pour concilier les différends ; mais la Régence en vouloit autant aux Danois qu'aux Suédois ; &, pour colorer d'un prétexte spécieux la guerre qu'elle leur déclara, elle feignit de prendre intérêt à la captivité de Christian II, dans la vue de réveiller l'attache

ment des partiſans que ce prince avoit encore dans le royaume, ſur-tout parmi les Catholiques ; de ſe faire un parti dans le royaume ; d'exterminer la maiſon royale, &, avec elle, la premiere nobleſſe du pays, & d'en faire autant dans les autres royaumes du Nord, pour y établir ſon Empire. En conſéquence de ce projet, il ſe fit une Ligue entre la ville de Lubeck, Chriſtophe comte d'Oldembourg, Trolle archevêque d'Upſal, le comte Jean d'Hoja, beau-frere de Guſtave roi de Suède, & les magiſtrats de Malmoé & de Coppenhague. La conduite de cette entrepriſe fut donnée au comte Chriſtophe qui ne ſoupçonnoit pas les vues profondes de la Régence.

Ce prince ayant paſſé l'Elbe à la tête de quatre mille hommes d'infanterie, écrivit à Chriſtian, qui n'étoit encore que duc de Holſtein, qu'il prétendoit ſçavoir de quel droit, contre la foi du ſauf-conduit de l'évêque d'Odenſée, on avoit arrêté Chriſtian II, qu'on retenoit dans la fortereſſe de Sunderbourg ; qu'on eût à le relâcher, ſans quoi il déclaroit, qu'en qualité de ſon parent, il emploiroit tout pour lui faire rendre la liberté. Chriſtian répondit qu'il avoit été arrêté ſur les plaintes des Suédois & des Danois ; & qu'il ne le relâcheroit que du conſentement des deux nations. Là-deſſus,

Christophe entre dans le Holstein à la tête d'une armée assez nombreuse, qui exerce dans ce pays un brigandage affreux. Le sénat de Danemarck envoie au secours de Christian les garnisons de Coppenhague & Malmoé. Jean de Rantzaw, général de ce prince, marche aussi-tôt à l'ennemi; l'attaque, & le met en fuite.

Christophe change de batterie, & passe en Danemarck, sûr de se rendre maître de Malmoé & de Coppenhague dégarnies de troupes. Christian court au foyer du mal; assiége, & emporte Trawemonde; taille en piéces les troupes de Marc Meyer; mais il ne peut empêcher que Coppenhague ne se rende au prince Christophe, qui par-là se trouve maître du port & des vaisseaux de guerre qui y étoient. Il change les magistrats, & donne le gouvernement à Boeckbinder. Malmoé, en Scanie, se rend de même. Les isles de Lalland, de Falster & de Langelland suivent bientôt cet exemple.

Les Etats de Juthland & du Holstein, voyant le danger, convoquerent, pour le 4 de Juillet suivant, le clergé & la noblesse. On proposa d'élire promptement un roi pour prévenir la ruine de la monarchie. Le plus grand nombre des voix fut pour Christian, malgré les réclamations des évêques, qui objectoient le danger

qu'il y avoit pour l'ancienne religion à élire un roi Luthérien. L'isle de Fionie accéda au vœu du Juthland & du Holstein, & Jean-Fris de Hasselager fut député pour aller offrir la couronne au duc, alors occupé du siége de Lubeck, qu'il poussoit avec vigueur.

Christian répondit qu'il acceptoit l'honneur qu'on lui faisoit; qu'il emploiroit son sang & son bien, qu'il donneroit même sa vie pour le bonheur de ses sujets & le salut de la patrie; qu'il conserveroit non-seulement les priviléges dont ils jouissoient, mais qu'il les augmenteroit même, s'il étoit possible; puis, ayant donné ses ordres pour la continuation du siége, il partit pour Horsens où la noblesse du Juthland & du Holstein étoit assemblée; il y fut solemnellement reconnu & couronné roi de Danemarck. Sur le champ, il fit informer Gustave de son élection, en le priant de s'unir à lui, pour ôter la Scanie à la Régence, & pour réprimer l'ambition de cette ville qui vouloit la destruction des trois royaumes. Gustave ne balança pas à prendre le parti de Christian. Il exhorta les peuples de la Scanie à reconnoître le nouveau roi, & se prépara à y faire passer des troupes pour en chasser celles de la Régence.

CHRISTIAN III.

[1535.]

LE nouveau roi passe avec des troupes en Fionie; bat les mutins de cette isle, & s'y fait reconnoître. Le comte d'Oldembourg la reprend. On parle de paix. Les villes de Wandalie offrent sans succès leur médiation. Le duc de Mecklembourg est plus heureux : il fait faire une paix particuliere entre le Holstein & la ville de Lubeck. Alors Christian III se prépare à porter toutes ses forces dans le Danemarck. Jean de Rantzaw, & Eric Banner ses généraux, soumirent bientôt tout le Juthland septentrional. Il y eut une entrevue entre le nouveau roi & le comte d'Oldembourg à Kolding, où le premier proposa au comte une somme considérable pour évacuer le Danemarck, & où le comte promit, au contraire, à Christian de lui laisser le Juthland & le Holstein, s'il vouloit céder ses prétentions sur le reste du royaume. On se quitta sans rien conclure.

Le comte, de retour à Coppenhague, y convoqua une assemblée générale. Il y représenta ses besoins ; &, pour prévenir un refus, il proposa de prendre les bijoux des

dames, pour faire la ſomme qu'il demandoit, comme une ſuperfluité dont la nation ne faiſoit point uſage, & dont l'abandon, par conſéquent, ne l'appauvriroit pas. On promit de faire une ſomme; mais on refuſa de la prendre ſur le fonds indiqué.

[1536.]

Les Scaniens, unis aux Suédois, remportent une victoire complette ſur l'armée combinée du Comte & de la Régence. Chriſtian III, informé de ce ſuccès, envoie un renfort à cette armée. Dans le même tems, la nobleſſe de Norwège ſe déclare pour lui.

Le comte fait arrêter un grand nombre des principaux ſeigneurs Danois, & les envoie à Malmoë, avec ordre de les garder étroitement. Ils ne laiſſerent pas de trouver les moyens de briſer leurs fers, & de ſe rendre maîtres de la forteresſe de Duxhalm, d'où tous les efforts du comte d'Hoja ne purent les déloger; mais ils ne conſerverent pas de même Kalembourg qu'ils avoient auſſi ſurpris. Chriſtian paſſe dans l'iſle de Fionie. Aidé du brave Rantzau, ſon général, il bat en pluſieurs rencontres l'armée des alliés, & réduit enfin toute l'iſle à ſon obéiſſance.

[1537.]

La Norwège ſe ſoumet entièrement au

roi. On força les moines à figner la confeſſion de foi, dreſſée dans les Etats de l'année précédente. Ceux qui la ſouſcrivirent, reſterent dans le royaume. Les autres furent obligés de paſſer en Allemagne, ou dans les Pays-Bas. On rapporte à cette occaſion, que Chriſtian, encore jeune, accompagnant l'électeur de Brandebourg, ſon oncle, à la cour de Charle-Quint, aſſiſta au ſermon d'un Franciſcain, qui ſe déchaînoit contre le Luthéraniſme. Le bout de la ceinture du Franciſcain paſſant par une fente de la chaire, le jeune prince, qui étoit deſſous, y fit un nœud; de ſorte que le moine ne put ſe dégager que par le ſecours de quelqu'un des aſſiſtans, qui dénoua cette ceinture. Le moine furieux demanda juſtice de cette inſulte à l'empereur; mais ce prince, plus politique que dévot, ſe contenta de répondre : « Je crains fort que ce jeune » homme ne ſoit un jour l'ennemi juré des » moines. » Ce préjugé ſe vérifia, comme on vient de le voir.

[1542.]

Chriſtian II, ayant fait une renonciation, en forme, à toutes ſes prétentions ſur les trois royaumes du Nord, & reconnu que les Etats avoient été fondés à lui donner un ſucceſſeur, les ayant abandonnés le premier,

obtint, en cette considération, les préfectures de Callembourg & de Samsoë pour son entretien. On lui permit la chasse & la pêche dans toute l'étendue de la préfecture de Callembourg ; mais il y fut gardé à vue, tout le reste de sa vie.

[1549.]

Les soins du roi ne se bornerent pas à pourvoir les églises de ministres sçavans & zélés, & les écoles de maîtres instruits ; il chargea les professeurs de l'académie de Coppenhague de faire une version de la Bible en langue vulgaire. Elle fut faite sur la traduction allemande de Luther. Les Pseaumes & le nouveau Testament avoient été déja traduits en danois par Christian Petit, chanoine de Lunden ; mais les exemplaires en étoient devenus si rares, qu'on n'en trouvoit plus. Le roi fit imprimer le tout à ses frais, & en fit distribuer le plus grand nombre qu'il put dans toute l'étendue de sa domination.

Ce prince, vraiment digne du thrône, mourut le premier de Janvier 1559, âgé de cinquante-six ans, dont il avoit régné vingt-quatre. Son corps, d'abord déposé à Odensée, fut ensuite porté à Roschild, & inhumé dans un tombeau magnifique, que lui fit faire le prince Frédéric, son fils & son successeur.

FRÉDÉRIC II.

[1559.]

FRÉDÉRIC, en montant ſur le thrône de Danemarck, succéda aux vertus politiques & guerrieres de ſon pere, ainſi qu'à ſes Etats.

La guerre que ſe firent, ſous ſon règne, les couronnes de Suède & de Danemarck, fut fatale à cette derniere.

[1569.]

Jean, frere d'Eric, parvenu à la couronne, ſe hâta de traiter avec Frédéric. Ce prince accorda la paix à des conditions fort dures pour la Suède; mais les Etats déſavouerent les ambaſſadeurs à leur retour; & Jean envoya une nouvelle ambaſſade au roi de Danemarck, pour obtenir quelque adouciſſement au traité. Frédéric refuſa de s'y prêter, & reprit les armes. L'année ſuivante, les deux rois ſignerent la paix, & s'obligerent à l'obſervation du traité, ſous peine, au contrevenant des deux, d'un million d'or.

[1585.]

Frédéric s'unit aux princes Proteſtans pour

pour demander la liberté de Jean-Frédéric de Saxe. L'empereur parut avoir plus d'égards à la recommandation de ce prince, qu'il n'en avoit marqué juſques-là à tous ceux qui, avant lui, avoient demandé la même grace; mais il attachoit des conditions ſi dures à l'élargiſſement de cet électeur infortuné, que le captif aima mieux mourir dans ſes fers, comme il arriva, que de ſe deshonorer à ce prix.

CHRISTIAN IV.

[1588.]

CE prince, fils aîné de Frédéric, n'avoit qu'onze ans, lorſqu'il monta ſur le thrône. Les Etats généraux nommerent quatre régens pour gouverner pendant ſa minorité. La paix, dont jouiſſoit le royaume, faiſoit eſpérer qu'elle ne ſeroit point troublée. Quoique la nobleſſe du Holſtein, à la faveur de l'hommage qu'on lui demandoit, élevât quelques prétentions, tout ſe termina cependant ſans trouble, en laiſſant à cette nobleſſe l'eſpoir de réuſſir à la majorité du roi.

[1591.]

La Suède, qui avoit déja porté des plaintes au ſujet des trois couronnes que les rois de Danemarck avoient réunies ſur leurs têtes, les renouvella cette année. La déciſion de cette affaire fut remiſe à ſix ans; & les régens ne s'occuperent qu'à mettre en œuvre les diſpoſitions admirables du jeune roi pour les ſciences & les exercices du corps. Ce prince répondit parfaitement à leurs ſoins. Ils lui remirent les

rênes du gouvernement, le 9 d'Août 1596, jour auquel il fut couronné.

[1606.]

Christian passe en Angleterre pour voir la reine sa sœur, & le roi Jacques I, son beau-frere. Il mouille à Gravesande où Jacques s'étoit rendu pour le recevoir. Ces princes, après s'être donné mutuellement les plus grandes marques d'amitié, joignirent la reine qui venoit au-devant de son frere avec le prince de Galles & le reste de sa famille. Christian passa environ deux mois en Angleterre dans les fêtes & dans les douceurs de l'amitié fraternelle. Le monarque, qui règne aujourd'hui sur le Danemarck, sensible aux mêmes charmes, a fait le même voyage pour jouir des mêmes plaisirs. L'année suivante, les Etats généraux inviterent ce prince à envoyer des ambassadeurs à la Haye, pour assister au traité qui devoit terminer une guerre de quatre-vingts-ans, entre l'Espagne & les Provinces-Unies; & les reconnoître pour une république souveraine & indépendante.

[1611.]

Depuis long-tems le Danemarck & la Suède faisoient des plaintes réciproques, effets ordinaires du voisinage de deux

Puiſſances, dont la premiere ſe ſouvenoit d'avoir plus d'une fois ſubjugué l'autre, & dont la ſeconde redoutoit l'ambition de la premiere, qu'elle accuſoit de retenir des pays qui lui avoient autrefois appartenu. On en vint enfin à une rupture ouverte. Christian fut le premier à attaquer ſon ennemi. Il ſe rendit maître de Calmar où ſes armes n'épargnerent ni le ſexe ni l'âge. Il ne ſe ſauva de ce carnage horrible que ceux qui purent gagner le château, que Christian bloqua. Charles, roi de Suède, y jetta du ſecours, & vint avec ſeize mille hommes ſe camper près des Danois pour les engager au combat. Lucas Krabbe, qui commandoit l'armée Danoiſe, en l'abſence du roi, ayant engagé le combat, il y fut tué avec ſept cens hommes. Le reſte de l'armée ſe retira dans ſes retranchemens.

Dans ces circonſtances, le gouverneur de Chriſtianſtadt, craignant d'être aſſiégé dans une ville mal pourvue, écrivit au roi pour lui demander du ſecours, en cas de ſiége. La lettre fut interceptée par les Suédois; & le roi Charles forma, d'après cette lettre, un projet ſur cette ville, qui lui réuſſit. Il fit habiller à la Danoiſe cinq cens de ſes ſoldats, qui s'approcherent de Chriſtianſtadt, & demanderent à y être reçus, prétextant qu'ils étoient pourſuivis par mille

chevaux Suédois. La ſentinelle ayant apperçu effectivement un gros de cavalerie Suédoiſe, qui s'approchoit, on fit entrer l'ennemi dans la place, ſans ſe douter de la ſupercherie. Ceux-ci ne furent pas plutôt entrés qu'ils égorgerent la garde, & firent main-baſſe ſur les habitans, n'épargnant que les enfans & les femmes, & quelques Allemands qui ſe trouvoient dans la place, & mirent le feu à la ville.

Chriſtian fut extrêmement ſenſible à la ruine d'une place qu'il avoit fait bâtir, & à laquelle il avoit donné ſon nom; outre qu'il y perdoit quantité de munitions de guerre & de bouche qu'il venoit d'y faire entrer pour la ſubſiſtance de l'armée. Enflés de ce ſuccès, les Suédois tâcherent d'attirer les Danois hors de leurs retranchemens, & s'emparerent, à cet effet, d'une colline qui dominoit leur camp; mais ils en furent chaſſés, dès le lendemain, & avec perte: ils en firent, dans ce même tems, une autre ſur mer. La flotte de Danemarck força celle de Suède d'abandonner la garde de deux iſles, qui ſont à l'entrée du port de Calmar, & de prendre le large, après avoir perdu beaucoup de monde. Les Danois attaquerent enſuite les Suédois, & parvinrent à leur faire quitter le voiſinage de Calmar. Cette retraite détermina le commandant à livrer le château.

Les Suédois lui reprocherent, dans la suite, sa capitulation, comme une lâcheté, ou une trahison ; & le dernier est d'autant plus croyable, qu'il ne voulut point repasser en Suède, & que les Danois lui donnerent chez eux la terre de Kolstorp. Après la réduction de Calmar, Christian se rendit maître des isles d'Oéland & de Borckolm.] Charles résolut de se dédommager de ces pertes, en forçant les Danois à combattre. Ce projet ne lui réussit pas. Il perdit même beaucoup de monde en différentes escarmouches. Christian, voyant qu'il ne pouvoit engager à son tour les Suédois à combattre, repassa en Danemarck. L'ennemi le poursuivit sans succès, & revint sur ses pas pour tomber sur le reste de l'armée Danoise, retranchée devant Calmar. Il ne fut pas plus heureux.

[1612.]

Les Danois conservent leur supériorité, cette campagne. Si les succès ne furent pas considérables en particulier, leur nombre & le peu d'utilité des entreprises des Suédois mirent tout l'avantage du côté des premiers. Lubeck & les villes anséatiques engagerent les Hollandois à travailler à la pacification du Nord. On leur en sçut d'autant plus mauvais gré, en Danemarck, qu'on sçavoit que leur intérêt seul les portoit à

une ſemblable démarche ; & que, malgré les défenſes, leurs vaiſſeaux trafiquoient avec la Suède. L'amiral de Danemarck, pour venger ſon pays des infractions de ces villes, entreprit d'enlever ou de brûler leur flotte qui étoit déja ſortie du port, & mouilloit aſſez loin du château. Il s'en approcha à la faveur d'un brouillard. Mais la flotte de Lubeck, à la faveur d'un petit vent frais, eut le tems de ſe mettre ſous la protection du château ; &, le vent ayant amené les Danois dans le port même, ils couroient riſque d'y être coulés à fond, ſi le ſénat n'eût contenu la bourgeoiſie qui vouloit, à toute force, les attaquer. Enfin, par l'entremiſe du roi d'Angleterre, la paix ſe fit au commencement de l'année 1615.

[1621.]

Chriſtian emploie inutilement ſon interceſſion auprès de l'empereur, pour obtenir le rétabliſſement de l'électeur Palatin, mis au ban de l'Empire. Piqué du refus qu'il eſſuie, il ſonge dès-lors à faire la guerre à l'empereur. Il ſe contenta, cette année, de faire des menaces auxquelles la cour de Vienne n'eut pas plus d'égard qu'à ſes prieres.

[1628.]

Chriſtian fait une nouvelle confédéra-

tion avec les rois d'Angleterre & de Suède, & les Etats généraux. Secondé de ces puissances, il met en mer une flotte considérable avec laquelle, dès le commencement du printems, il se rend maître de l'isle Femeren & du fort que les Impériaux y avoient fait construire. La garnison eut la liberté de se retirer; mais la plus grande partie fut massacrée par les paysans de Stormarie. La garnison d'Eckelenfort fut faite prisonniere de guerre. Une escadre de dix-huit vaisseaux, formée par les Impériaux, fut submergée par la tempête, ou prise par la flotte du roi. Les succès & les pertes furent peu considérables, le reste de la campagne; & l'on se montra, de part & d'autre, un peu mieux disposé à la paix qui se fit l'année suivante.

[1638.]

De concert avec la cour d'Espagne, le roi de Danemarck & le duc de Holstein entreprennent de ruiner le commerce de la Hollande, & de conquérir la Suède, qui, dans ce plan, devant rester au roi de Danemarck, fermoit aux Hollandois le Détroit du Sundt. Le roi de Danemarck avoit rassemblé ses troupes, sous divers prétextes. Quoiqu'il eût soin de les tenir divisées, pour ne point allarmer ses voisins, on sçut qu'elles montoient à plus de

vingt mille hommes ; & l'on mettoit tous ses vaisseaux en état de paroître en mer au premier ordre.

[1639.]

Le roi d'Espagne, informé que tout étoit prêt en Danemarck, fit partir une grande flotte, qui devoit débarquer de nouvelles troupes dans les Pays-bas, prendre les vieilles pour passer le Sundt, & faire une descente près de Stockholm, tandis que le roi de Danemarck se rendroit devant cette place, pour l'assiéger par terre. L'amiral Tromp, qui battit la flotte d'Espagne aux Dunes d'Angleterre, fit échouer ce grand projet, qui probablement eût réussi, si la Suède eût été attaquée à l'improviste, comme elle devoit l'être.

[1641.]

Christian, averti, par cet échec, du danger de suivre son projet, se garda bien de passer outre. Il prit grand soin de cacher les dispositions où il étoit par rapport à la Suède. Après la mort du général Bannier, il tâcha, comme les Impériaux, de lui débaucher ses troupes ; mais le général Torstenson, ayant remplacé Bannier, rétablit les affaires des Suédois, & détruisit de nouveau les espérances de leurs ennemis. Le roi de Danemarck,

ſentant qu'il n'y avoit rien à faire pour lui dans l'occurrence préſente, offrit de nouveau ſes bons offices pour procurer la paix à l'Europe. L'empereur ne parut pas éloigné d'y donner les mains; mais les Suédois ne donnerent que des paroles vagues. Le 25 de Décembre de cette année, on avoit arrêté le lieu du congrès pour parvenir à une paix générale; & l'on avoit déſigné Munſter & Oſnabrug en Weſtphalie. On étoit déja convenu des préliminaires à Hambourg; mais, la maiſon d'Autriche paroiſſant chaque jour en vouloir éluder la force, Chriſtian indigné refuſa de prendre aucune part au traité.

[1643.]

Cependant les plénipotentiaires ſe rendoient de toutes parts au congrès, & l'on commençoit à eſpérer un heureux ſuccès de leurs négociations, quand tout à-coup ces eſpérances s'évanouirent par l'irruption ſubite des Suédois dans le Holſtein. Torſtenſon ſoumit d'abord trente lieues de pays. Le grand-maréchal de la couronne de Danemarck envoya dans le Juthland, pour ſçavoir du général Suédois les raiſons d'un parti ſi violent. Torſtenſon retint le trompette, & pouſſa ſi loin ſes avantages, que, dans l'eſpace de deux mois, il ne reſta preſque, de tout le Juthland, que Gluck-

ſtadt & Krempen au pouvoir des Danois. Mais les garniſons de ces deux villes, appuyées des payſans, moleſterent les Suédois, & taillerent en piéces tout ce qui ſe ſépara du gros de leur armée.

[1644.]

Il s'agiſſoit de juſtifier une conduite ſi extraordinaire. La cour de Suède publia un manifeſte; mais celle de Danemarck le réfuta ſi ſolidement, que toute l'Europe demeura convaincue que le tort étoit du côté des Suédois, qui projetterent de faire une deſcente dans l'iſle de Fionie, & d'attaquer les iſles. Ce deſſein fut tenu ſi ſecret, que le miniſtre Danois, alors à Stockholm, n'en eut aucune connoiſſance. Chriſtian, qui en ſoupçonna quelque choſe, fit garder avec ſoin toutes les côtes où les Suédois pouvoient faire deſcente. Guſtave Horn, leur général, fit une irruption dans la Fionie, & y fit faire main-baſſe ſur une troupe de payſans qui avoient pris les armes pour leur défenſe. Chriſtian, animé à la vengeance, fit équiper une flotte, qui, preſqu'en mettant à la voile, prit trois vaiſſeaux Suédois richement chargés. Il demanda du ſecours aux Hollandois, qui crurent devoir garder la neutralité. Dans ces circonſtances fâcheuſes, la nouvelle de la détention du comte Waldemar, fils naturel de ce prince,

arrêté à Plescow, par les ordres du grand-duc de Moscovie, vint augmenter ses chagrins. Cela ne l'empêcha pas de passer en Suède, & d'assiéger Gottembourg par terre & par mer. Une flotte équipée par des particuliers Hollandois sauva cette ville. Mais cette diversion empêcha les Suédois de passer en Fionie, comme ils en avoient le dessein. Enfin, l'empereur, vivement sollicité, fit marcher au secours du roi de Danemarck le comte de Gallas, & lui envoya le jeune comte de Schwartzemberg, pour l'engager, ainsi que le sénat du royaume, à continuer la guerre contre la Suède. L'ambassadeur n'eut pas de peine à remplir l'objet de sa mission, avec un prince qui ne respiroit que la vengeance, & que quelques succès, qu'il venoit d'avoir, animoient encore à poursuivre ses avantages. La cour de France, qui desiroit fort que les négociations de Munster & d'Ausbourg ne fussent point interrompues par cette rupture particuliere, envoya le sieur de la Thuillerie vers les cours de Suède & de Danemarck pour ménager un accommodement entr'elles. Mais les dispositions des deux partis étoient fort éloignées de la paix : Christian même renonça à la qualité de Médiateur dans le congrès.

Enfin, le secours de l'Empereur arriva,

le 9 de Juillet, aux frontieres du Holſtein, ſous la conduite du général Gallas. Mais ce ſecours fut plus onéreux qu'utile aux Danois, qui ſe ſéparerent aſſez mécontens de ce général, lorſqu'il quitta le Holſtein pour prendre ſes quartiers en Bohême. Gallas ſe plaignoit de ſon côté des Danois, qui, ſelon lui, ne lui avoient pas tenu ce qu'ils lui avoient promis. Ce mécontentement avança plus la négociation du ſieur de la Thuillerie, que tout autre motif.

Une victoire complette, que les Suédois gagnerent ſur la flotte Danoiſe, où l'amiral & le vice-amiral Danois furent pris avec huit autres vaiſſeaux, réduiſirent enfin Chriſtian, peu ſecouru par la nobleſſe de ſon pays, à céder aux circonſtances. Le point le plus difficile de la négociation étoit une modération des droits de péage au détroit du Sundt. Cet article ne fut pas plutôt accordé, que le traité fut heureuſement conclu, par la médiation de la France, le 17 d'Août 1645.

[1648.]

Chriſtian IV meurt le 28 de Février, âgé de ſoixante-onze ans, dont il avoit régné environ ſoixante. Il ne laiſſa qu'un ſeul fils légitime, qui lui ſuccéda.

FRÉDÉRIC III.

[1641.]

LA noblesse, qui, depuis la réformation, avoit pris un grand ascendant dans le gouvernement, & qui ne s'occupoit que des moyens d'augmenter son pouvoir, voulut exclure de la succession le prince Frédéric, & mettre sur le thrône le comte Waldemar; mais, après bien des tentatives, voyant qu'elle n'y pouvoit réussir, elle s'occupa à donner des bornes si étroites à l'autorité royale, que le monarque n'en eut que le titre. Elle éloigna le peuple de tous les emplois; de sorte que, dans le militaire même, quelle que fût la conduite d'un roturier, il ne pouvoit passer jamais le grade de capitaine. Elle alla jusqu'à refuser les taxes, qu'elle ne payoit plus, depuis quelques années, qu'à titre de don gratuit. Heureusement pour ce royaume, la Suède avoit un intérêt égal à conserver la paix avantageuse qu'elle avoit faite avec les Danois.

[1651.]

Le grand-maître Ulefeld, accusé d'avoir

trahi les intérêts de la patrie, dans les traités d'alliance & de rédemption des droits, qu'il avoit été chargé de négocier avec les Etats généraux, & d'avoir attenté à la vie du roi, se retira en Suède, sous la protection de Christine. Le résident de Danemack eut à ce sujet une conversation avec la reine, & lui déclara que son maître ne desiroit d'elle en cette occasion, que ce qu'elle voudroit qu'on fît pour elle en pareil cas : à quoi Christine répondit, qu'en tout ce qui concerneroit le roi & son Etat, elle ne feroit rien que de juste & de raisonnable; mais que, dans l'affaire d'Ulefeld, elle ne pouvoit, sans se faire tort, lui refuser l'asyle & la protection qu'il lui demandoit, comme innocent, jusqu'à ce qu'il eût répondu aux imputations dont on le chargeoit, & qu'il s'en fût purgé aux yeux de toute la terre. Le résident de Danemarck n'eut pas lieu d'être satisfait de la réponse de Christine, au sujet d'Ulefeld, à qui la reine fit donner un vaisseau pour se rendre à Wismar ou à Staden, dont on lui avoit laissé le choix pour sa retraite. Ce ministre fugitif, enhardi par la protection de la reine de Suède, se déchaîna contre Frédéric & son gouvernement, & s'échappa au point de dire que dans peu l'on verroit de grands change-

mens dans le royaume. C'étoit en effet le projet de la noblesse; mais si cet ordre pensoit ainsi, les autres aimoient tendrement le roi.

[1652.]

Le sieur Chanut, ambassadeur de France en Suède, avertit Frédéric d'un projet formé pour le déthrôner, & lui conseilla d'arrêter les levées qu'on faisoit en Holstein, sous le nom du duc de Lorraine. Le roi, sur cet avis, défendit ces levées, & prit des précautions pour la sûreté de sa personne, qui rompirent probablement les mesures des conjurés. Frédéric, voyant la Suède s'unir à l'Angleterre, se hâta de terminer avec les Hollandois, qui le recherchoient, & de profiter de la circonstance, non-seulement pour se libérer des subsides qu'il leur devoit par un traité précédent, mais pour en obtenir pour lui-même. Il mit à profit un conseil qu'ils lui donnerent, pour le rendre irréconciliable avec l'Angleterre : ce fut d'attirer dans ses ports vingt-deux vaisseaux de cette nation, chargés de marchandises & de bois de construction, sous prétexte d'y attendre une escorte d'Angleterre, & de les y arrêter. Frédéric s'en fit d'autant moins de scrupule, qu'il n'ignoroit pas que Cromwel, excité

excité par la reine de Suède, étoit dans des dispositions tout-à-fait contraires à ses intérêts.

[1653.]

Le roi sentoit bien que la confiscation des vingt-deux vaisseaux Anglois étoit un acte trop violent pour que l'Angleterre le dissimulât : aussi fit-il valoir aux Hollandois le risque qu'il avoit bien voulu courir en suivant leur conseil. La reine de Suède entreprit de lui faire comprendre le danger qu'il y avoit pour leurs Etats à attirer la guerre dans les mers du Nord ; elle supposa même une nouvelle alliance. Fréderic, sentant que Christine ne vouloit que calmer ses défiances, ne répondit point à ses avances. Il continua d'armer, & de pourvoir à la sûreté de ses places & de ses côtes.

[1655.]

Les Etats généraux de Danemarck reconnoissent le prince Christian, fils aîné de Fréderic, pour son successeur, & lui font hommage en cette qualité.

[1656.]

Le roi de Danemarck & les Etats généraux renouvellent leur alliance. L'amiral d'Opdam parut alors dans la mer Baltique avec une flotte de quarante-trois vaisseaux

de ligne, & vint mouiller à Coppenhague, où le roi lui fit porter sur son bord l'ordre de l'éléphant, par le vice-roi de Norwège. Après s'être abouché avec les ministres de la république, il prit la route de Dantzick, pour empêcher le roi de Suède d'en faire le siége. Sur les plaintes que Gustave en fit, & sur-tout de ce que la cour de Danemarck avoit ajoûté onze de ses vaisseaux à ceux des Hollandois, le ministre Danois répondit qu'il n'avoit tenu qu'à Gustave de prévenir leur sortie; mais qu'il ne dépendoit plus du roi son maître de les arrêter après les avoir envoyés. La rupture entre les deux couronnes parut alors décidée.

Des lettres de Dantzick annonçoient que le roi de Suède avoit fait des pertes considérables en Pologne. L'occasion paroissoit favorable pour prendre les armes; mais le départ de la flotte Hollandoise embarrassoit la cour de Coppenhague. Le ministre Hollandois écrivit au pensionnaire de Witt d'engager les Etats généraux à s'emparer d'une des isles de la mer Baltique, pour y faire hyverner leur flotte, dont le roi de Danemarck se serviroit avantageusement pour la cause commune. En conseillant d'animer le roi de Danemarck à faire la guerre, ce ministre faisoit sentir que, tandis que le commerce des Suédois & des Danois seroit interrompu, les Etats

feroient le leur ſeuls & ſans concurrence. La ville d'Amſterdam & le grand-penſionnaire étoient de l'avis de ce miniſtre; pluſieurs marchands fourniſſoient même des vaiſſeaux armés aux Danois, & ſe juſtifioient enſuite, en diſant qu'ils en euſſent fait autant pour les Suédois, s'ils en euſſent voulu acheter. Mais la république refuſa d'entrer dans les vues de ce miniſtre.

[1657.]

Le roi de Danemarck, sûr d'être ſecouru par les Hollandois, ne balança plus à ſe déclarer ouvertement, & prit pour prétexte ſes droits à l'archevêché de Brême, que les Suédois lui avoient enlevé. Le ſénat n'étoit point d'avis de faire cette guerre. Mais M. Gerdorf, miniſtre éclairé, repréſentoit qu'il n'étoit pas prudent d'être déſarmé, tandis que tout étoit en armes dans le voiſinage; & qu'en levant des troupes, il falloit que la nation s'en dédommageât par quelque conquête utile ou glorieuſe; que le roi de Suède ne pardonneroit point à Frédéric d'avoir joint ſes vaiſſeaux à la flotte Hollandoiſe, pour ſecourir Dantzick. Le miniſtre Hollandois inſiſtoit ſur la néceſſité de prévenir un ennemi, qui, s'il réuſſiſſoit dans la guerre qu'il avoit entrepriſe contre la Pologne, fondroit ſur le Danemarck avec une impétuoſité qu'il ne

seroit peut-être pas possible d'arrêter. L'avis de M. Gerdorf prévalut ; & le ministre Suédois eut ordre de se retirer. A peine eut-il quitté Coppenhague, que les Danois enleverent trois vaisseaux chargés de sel pour Stockholm ; perte d'autant plus considérable pour la Suède, que, n'ayant point de sel, elle étoit obligée de le tirer de France ou de Portugal. L'armée Danoise, aux ordres du général Bidle, traverse le Holstein ; se jette dans le duché de Brême ; s'empare de Bremerwarde & de quelques autres places, & met tout le pays à contribution. Le roi de Suède, instruit de cette irruption par le duc de Holstein, son beau-pere, laisse le gouvernement de la Prusse à Jean-Adolphe, son frere, & vole à la défense de ses Etats.

Frédéric, se croyant assuré que Gustave seroit arrêté par les Polonois & les Hongrois, prit la route de Dantzick ; mais, apprenant que son ennemi étoit déja dans la Poméranie, il revint sur ses pas, & rentra dans Coppenhague. Gustave se rendit maître de Stettin. L'amiral Wrangel battit les Danois ; les chassa du duché de Brême en quinze jours, & les obligea de rentrer dans le Holstein. On fut fort étonné en Danemarck de voir le roi de Suède à la tête d'une armée si nombreuse, lui qu'on avoit cru hors d'état de rien entreprendre.

Il battit, près de Mayenfeldt, quatre régimens aux ordres de Corber, qui soutinrent d'abord avec vigueur le choc des Suédois, mais qui à la fin furent tués ou faits prisonniers. Gustave se rendit maître d'Itzchoë; bloqua Frideriks-Ode; &, laissant l'armée aux ordres de Wrangel, il se rendit à Wismar, pour être plus à portée d'observer la situation de ses affaires en Pologne.

Wrangel emporte Frideriks-Ode d'assaut. Si le roi de Danemarck eût été absolu, il eût infailliblement arrêté les progrès des Suédois; mais, contrarié par la noblesse, il ne put prévenir les malheurs auxquels cette opposition perpétuelle à ses volontés exposa le royaume. Les Danois eurent quelque avantage sur leurs ennemis près de Knaro dans la Hollande. La flotte Suédoise, de vingt-six vaisseaux de guerre, & d'autant de vaisseaux marchands armés en guerre, fut battue par les Danois, & contrainte de se retirer au port de Wismar. Mais ces échecs ne rallentirent point l'ardeur de Gustave dans le dessein où il étoit de porter le Danemarck à une paix utile pour lui, ou de le ruiner entièrement.

Ce prince entreprit de porter la guerre en Zélande, & donna ordre à l'amiral Wrangel de rassembler tous les vaisseaux qu'il pourroit, pour y faire une descente imprévue. Le froid, qui survint tout-à-coup,

ſeconda ſi heureuſement ſon deſſein, qu'il n'en eut pas beſoin. Il paſſa du Holſtein par le petit Belt, & s'empara de Begen, petite place au milieu de ce détroit; puis, continuant ſa marche ſur la mer glacée, avec ſon artillerie & ſes bagages, il combattit les troupes qui vouloient s'oppoſer à ſa deſcente, & ſe rendit maître de toute l'iſle de Fionie.

[1658.]

Animé par le ſuccès, Guſtave hazarda le paſſage du grand Belt pour ſe rendre en Zélande. En vain ſon conſeil effrayé voulut le détourner d'une entrepriſe qui paſſoit tout ce qu'on connoiſſoit de plus périlleux & de plus téméraire. Guſtave, animé par le grand-maître Ulefeld, pouſſa ſa pointe; prit ſa route par l'iſle de Laland, dont la capitale ſe rendit par les exhortations d'Ulefeld. De Laland il paſſa dans celle de Falſta, où il s'empara du château de Nicoping. Il s'y arrêta quelques jours pour attendre Wrangel qui conduiſoit l'infanterie, le canon & le bagage. Le 12 de Février, Guſtave ſe rendit avec toute ſon armée, de l'iſle de Falſter à Warnenbourg dans l'iſle de Zélande. Le chevalier Méadow, miniſtre d'Angleterre, M. Gerſdorf, miniſtre de Danemarck, avec les ſénateurs Skel, & Mons-Hoeück, vinrent

faire au roi de Suède des propositions de paix. Ulefeld & le baron de Bielke furent nommés par ce prince pour conférer avec eux. Ulefeld, fier & satyrique, recevant d'un air moqueur les propositions, ne commença à répondre que lorsque les ministres Danois offrirent la Scanie & la Hallandie, contigues à la Suède, & les frais de la guerre. Il exigea que les Danois ne fissent plus de traités avec les autres Puissances pour le passage du Sundt; que leurs vaisseaux s'armassent à Elsimbourg; qu'ils n'exigeassent plus le salut à Kunembourg; qu'on cédat trois seigneuries en Norwège, & qu'on livrât les dix vaisseaux de guerre, qui étoient dans le port, avec deux mille fantassins.

M. Méadow fut indigné qu'on ajoutât des demandes si exorbitantes aux offres avantageuses que faisoient les Danois. Le roi de Suède, irrité, le menaça d'informer Cromwel de sa partialité. Le médiateur intimidé souscrivit à tout.

Les Danois demanderent une trève de trois jours pour se consulter. « Je ne donnerois pas trois heures, dit Gustave; » &, sur le champ, il fit marcher son armée pour s'approcher de la ville. Les ministres Danois refusoient d'accorder des conditions si dures. Le roi & la reine, dans la consternation générale, marquoient le plus grand

courage. Gustave, qui ne vouloit point perdre de tems, ayant poussé ses postes jusqu'aux portes de la capitale, M. Gersdorf & les médiateurs eurent ordre de conclure à tout prix. On fut étonné de voir Ulefeld se relâcher sur les demandes qu'il avoit ajoutées aux premieres offres. Les deux rois signerent, le 28 de Février, un traité par lequel le Danemarck cédoit au roi de Suède, la Scanie, la Hallandie, le Blecking, l'isle de Bornholm, les châteaux & fiefs de Dwatheim & Bahus en Norwège, avec leurs dépendances ; &, pour rédiger le tout selon les formes usitées, les médiateurs se retirerent à Roschild, d'où le traité prit son nom.

M. Van-Beuningen donna au roi de Danemarck un moyen d'en retarder l'exécution, en ne consentant à la remise des provinces cédées, que lorsque les Suédois auroient évacué la Zélande; mais Gustave impatient menaça de rompre le traité, & s'avança plus près de la capitale. Les médiateurs réussirent si bien à détruire ses défiances, qu'il passa à une confiance téméraire, en acceptant l'invitation que lui fit le roi de Danemarck de le régaler à sa maison de Fridericksbourg.

La raison d'Etat eût engagé tout autre qu'un prince d'un caractere aussi généreux que Frédéric à profiter de l'avantage que

lui donnoit son ennemi, & à se rédimer par-là de la violence qui lui étoit faite. Les Politiques l'eussent approuvé; mais Fréderic résista à une tentation si délicate; ou plutôt il n'en eut pas l'idée. Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que le roi de Suède en tira tout l'avantage, en prenant, dans cette entrevue, des lumieres qui lui firent naître le dessein de recommencer la guerre, au moment où la paix venoit de se conclure.

Gustave passa d'Elseneur à Elsimbourg, pour prendre possession des pays qui lui étoient cédés. Ensuite il fit naître divers incidens sur le Holstein, & prétendit que les Danois formoient eux-mêmes des obstacles à l'exécution du traité de paix. Il repassa dans le Holstein, & fit faire des marches & des contre-marches à ses troupes, dont les Politiques les plus habiles ne comprenoient pas le but. Le roi de Danemarck étoit le plus éloigné de le soupçonner, puisqu'il mit le comte de Guldenlew, son fils naturel, qu'il aimoit tendrement, à la tête de deux mille chevaux qu'il envoyoit au roi de Suède. Le chevalier de Terlon, qui devina les intentions du roi de Suède, en instruisit M. Gersdorf. Gustave l'avoit fait venir de Coppenhague à Kiel, parce qu'il ne vouloit pas qu'un ministre de France restât dans une ville qu'il songeoit à assiéger.

Ce prince demandoit souvent au chevalier de Terlon son avis sur les mouvemens qu'il faisoit faire, sans lui découvrir rien de son projet. Ce ministre lui répondoit toujours : » Je croirois, sire, que ceci regarde le Da- » nemarck. » Gustave sourioit, mais ne s'expliquoit pas.

Lorsque tout fut prêt pour la descente, Gustave, persuadé que le roi de Danemarck ne l'attendoit pas dans sa capitale, ordonna à Wrangel de croiser entre les isles de Zélande & de Falster, afin de le prendre dans sa fuite. Il exigea que le chevalier de Terlon ne le quittât point, dans la crainte qu'il ne fît donner avis au roi de Danemarck de ses desseins, si-tôt qu'il seroit à terre. Le duc de Holstein, qui, dans la premiere guerre, avoit ouvertement marqué sa partialité pour le roi de Suède, lui donna, dans celle-ci, de nouvelles preuves de son dévouement. Il voulut le rendre maître, par une trahison insigne, de Rendsbourg & de Sleswick; mais ses députés ne trouverent pas, dans ceux qui commandoient, les facilités qu'ils s'étoient promises.

Le duc avoit choisi, pour l'un de ses députés, le pere du gouverneur de Rendsbourg, qui étoit à son service. Sur la proposition qui lui fut faite, ce gouverneur, regardant fixement son pere, lui dit avec

une ſorte d'emportement : « J'aurois eu
» peine à croire qu'un pere eût été capable
» de propoſer à ſon fils de ſe deshonorer
» par une lâcheté auſſi inſigne. Si vous
» n'étiez pas le mien, croyez-vous que
» j'euſſe eu la patience de vous écouter ſi
» tranquillement ? Sans cette conſidération,
» un cachot vous puniroit tout à l'heure
» d'une pareille inſolence. » Soit que le
pere rougît du rôle odieux dont il s'étoit
chargé, ſoit qu'il ſongeât à réparer ſa démarche,
il lui dit : « Sur quoi, mon fils,
» vous ai-je parlé au ſujet du duc ? Mais, ſi
» vous aviez été aſſez lâche pour vous rendre
» à ma propoſition, j'aurois été le premier
» à vous traiter en rebelle, & à vous
» regarder comme indigne de mon ſang.

Guſtave hâtoit l'exécution de ſon deſſein.
L'avis de ſon conſeil fut de débarquer à
Korſor. Ce prince vouloit aller droit à
Coppenhague ; mais le premier avis prévalut.
Il débarqua ſans réſiſtance, & fit
avancer un corps de cavalerie pour bloquer
la capitale. Celle des Danois, qui
étoit dehors, fut ſurpriſe par l'ennemi. Trois
compagnies ſeulement, qui s'échapperent,
porterent la terreur dans la ville, qui fut
bientôt bloquée par mer. Des députés étant
venus de Coppenhague pour offrir au roi de
Suède toute ſorte de ſatisfaction ſur les arti-

cles contestés, ils furent fort mal reçus ; & sans le chevalier de Terlon, le roi de Danemarck eût peut être violé en leur personne le droit des gens. On rejetta toutes leurs propositions ; & le comte de Stipenback alla jusqu'à leur dire qu'ils n'avoient d'autre parti à prendre que de choisir Gustave pour maître ; à quoi les députés répondirent qu'ils sacrifieroient tout pour éviter un pareil malheur.

Il s'agissoit de justifier aux yeux du public une rupture si singuliere. Charles Gustave publia un Manifeste où il prétendoit prouver sa modération, & l'ingratitude des Danois. Tout, jusqu'aux deux mille hommes que le roi de Danemarck lui avoit envoyés, & qu'il avoit incorporés dans ses troupes, devint matiere de plainte pour Gustave, qui, semblable au Loup de la fable, vouloit justifier ses torts, en calomniant un ennemi innocent.

Frédéric, au retour de ses députés, voyant bien qu'il n'y avoit qu'une défense vigoureuse qui pût sauver le royaume, résolut de tout risquer plutôt que de rentrer en aucune négociation. La garnison de Coppenhague consistoit uniquement en douze cens hommes de troupes réglées. La noblesse, qui sentit alors le danger de tomber sous la puissance d'un maître aussi impé-

rieux qu'étoit Gustave, changea de ton avec les bourgeois. Elle leur permit voix délibérative dans toutes les assemblées ; le privilége d'acquérir même des fiefs nobles pour en jouir aux mêmes droits qu'elle ; l'exemption des quartiers militaires en tems de paix, & de rendre leurs enfans capables des charges & dignités de l'Etat. Ces encouragemens produisirent le meilleur & le plus grand effet. Gustave cependant se croyoit assuré de sa conquête. « Je me » bâtirai, disoit ce prince, une capitale » dans la Scanie pour être au centre de » mes Etats. Maître de tout le Nord, » j'aurai cent vaisseaux de guerre, quatre- » vingt mille hommes de pied, quarante » mille chevaux ; & je passerai en Italie pour » soumettre encore une fois Rome à l'em- » pire des Goths. » Ce nouveau Pyrrhus, dit fort bien Basnage, avoit besoin d'un Cynéas pour lui faire sentir l'absurdité & le ridicule de ses projets.

Cependant, le siége tirant en longueur, l'avis des ministres & des généraux Suédois fut de faire celui de Cronenbourg pour fermer le passage du Sundt aux Hollandois. On prétend qu'un sénateur que les Suédois avoient enlevé en approchant de Coppenhague, & qui étoit fort avant dans les bonnes graces de Wrangel, lui avoit insinué ce pro-

jet, sous prétexte que le roi de Suède, en se rendant maître de cette citadelle, s'empareroit des thrésors du royaume, qui y étoient renfermés. Le chevalier de Terlon ne contribua pas peu au salut de Coppenhague, en disant un jour au roi de Suède, qui lui en parloit comme d'une conquête aisée, « qu'il y avoit dans la place plus de monde pour la défendre, qu'il n'en avoit pour l'attaquer; » ce qui empêcha ce prince de donner un assaut général. On cessa donc de presser la capitale pour faire le siége de Cronenbourg; & cette fausse démarche fut le salut du roi & du royaume. Plusieurs bâtimens, chargés de vivres, entrerent dans la place avec cent cinquante hommes qui venoient de Laland. Une pluie abondante suppléa au défaut des eaux qu'avoient coupées les Suédois. Un valet Danois, qu'avoit Wrangel, eut l'habileté de conduire à Coppenhague le vaisseau que cet amiral avoit chargé du butin fait à Cronenbourg, qui s'étoit rendu le 26 de Septembre. Dans ces circonstances, quelques officiers Danois, qui étoient sortis de la place pour aller chercher du secours dans l'isle de Fionie & le Holstein, tomberent au pouvoir des Danois. Gustave, après avoir examiné ces prisonniers, choisit parmi eux le major Wandervec, pour le guider dans l'entreprise qu'il vouloit former sur la petite

isle d'Amack, d'où Coppenhague, vu sa proximité, tiroit une partie de sa subsistance. Les Suédois descendirent dans l'isle, & se logerent à Drago, après quelque résistance. Le lendemain, le roi de Suède s'y rendit à la faveur de la fumée du village de Sundebeck, que ses Danois avoient brûlé dans leur retraite, pour empêcher l'ennemi de s'y loger. Le major Wandervec le fit avancer près du fossé, en répondant aux questions que lui faisoit ce prince sur l'état de la place, sur la disposition des esprits, & sur la force de la garnison. Le projet du major étoit de conduire le roi à Coppenhague ou de l'assassiner; mais il n'osa se fier à un cheval de cavalier qu'on lui avoit donné, & à des pistolets qu'il ne connoissoit pas, étant sans autres armes.

La flotte des Hollandois étoit à l'entrée du détroit du Sundt, retenue par un vent contraire. Le conseil de Gustave opina tout d'une voix à l'attaquer, pendant qu'elle étoit à l'ancre. Gustave s'opposa à cette résolution; & la conclusion fut qu'on n'attaqueroit les Hollandois, qu'autant qu'ils voudroient passer le Sundt. Quelques jours après, le vent étant devenu favorable, l'amiral d'Opdam leva l'ancre, & passa le Sundt, en ordre de bataille. Gustave fit tirer de dessus les deux forteresses d'Elsimbourg & de Cronenbourg; mais la flotte des Etats ayant joint celle des

Suédois, la força, après un rude combat, de se retirer sous le canon de Landscroon. L'amiral Bielke fut très-fâché de n'avoir pu partager avec les Hollandois les périls & la gloire de cette journée. Les deux flottes combinées allerent mouiller au bout de la Zélande, pour se radouber, & vinrent ensuite à Coppenhague, où l'on prit la résolution d'aller brûler la flotte Suédoise à Landscroon. Le roi de Suède, informé de cette résolution, alla lui-même dans une barque reconnoître les flottes ennemies. Un brouillard épais lui en dérobant la vue, il s'en trouva si proche, qu'il ne reconnut le danger qu'il couroit, qu'en entendant la voix des matelots. Le soleil ayant percé le brouillard en un instant, on lui lâcha plusieurs coups de canon, qui ne lui firent d'autre mal que de faire entrer beaucoup d'eau dans sa barque.

Ce monarque intrépide, badinant au fort du danger, disoit au chevalier de Terlon, que ce seroit un fait singulier dans l'Histoire, que la mort d'un ambassadeur de France, tué aux côtés d'un roi de Suède, dans une chaloupe. Le chevalier de Terlon, qui n'avoit aucun intérêt à la chose, trouva la plaisanterie d'un mauvais genre, & répondit avec un peu d'humeur, que si le même coup les emportoit tous deux, le

fait

fait seroit encore plus rare, &, par conséquent plus intéressant pour les amateurs des choses singulieres. Mais, pour diminuer un peu l'aigreur de la replique, il ajoûta que, quoiqu'il lui fût glorieux de finir par le même coup, qui trancheroit les jours d'un aussi grand monarque, il desiroit fort qu'il n'en fût rien, parce qu'il sçavoit combien la vie d'un prince, tel que lui, étoit nécessaire à ses sujets, & que, de son côté, il n'étoit pas pressé de mourir.

Cependant Charles-Gustave méditoit de donner un assaut général à Coppenhague, & de prévenir les alliés qui venoient au secours de cette place. Pour les fatiguer & les rendre moins vigilans, il leur donna plusieurs fausses allarmes. Mais le comte Ulefeld, qui vouloit rentrer en grace avec son Souverain, l'avertissoit de ce qui se passoit au camp des Suédois. En vain ceux-ci tâcherent de surprendre les assiégés. L'extrême vigilance du roi les garantit de tout ce que les ennemis purent entreprendre.

[1659.]

Enfin, le 11 de Février, Charles-Gustave, profitant de la neige qui étoit tombée, fit prendre à ses troupes des chemises blanches sur leurs habits, & s'approcha si près des Danois, en certains endroits, que les armes se touchoient des deux parts.

Des trois attaques qu'il fit, aucune ne réussit. Les assiégés durent beaucoup aux matelots Hollandois qui, adroits à remuer l'artillerie, servoient le canon à merveille. Il sembloit que cet échec dût décourager le roi de Suède; mais ce prince ne lâchoit pas prise aisément.

Cependant l'Angleterre & la France, qui s'unissoient pour pacifier les troubles du Nord, firent sentir aux deux rois qu'ils forceroient à la paix celui des deux qui se refuseroit à des conditions raisonnables; & milord Montaigu proposa le traité de Roschild, comme la base des articles à négocier. Ce milord fit prier l'amiral d'Opdam de se retirer au-delà du Sundt, pour rendre, par la neutralité des Puissances maritimes, les négociations plus faciles. Les Puissances médiatrices, auxquelles les Hollandois s'unirent, convinrent d'une trève de trois semaines pour travailler avec plus de succès. Elles devoient ensuite se déclarer contre celui qui refuseroit de souscrire à leurs arrangemens; ce qui déplut également aux deux rois. Celui de Suède sur-tout étoit furieux que des Puissances étrangères vinssent marquer des bornes à ses conquêtes.

Les ambassadeurs ne trouverent point dans Charles-Gustave les dispositions qu'ils desiroient. Ce prince, piqué au vif, lorsqu'on le pressa d'accepter le traité de la

Haye, recula de deux pas; &, mettant la main ſur la garde de ſon épée: « Vous » faites des projets, dit-il aux médiateurs, » & moi je les décide avec mon épée. Fai- » tes retirer vos vaiſſeaux de la portée de » mes forteresſes, ſi vous ne voulez pas » que je les y force à coups de canon. » Il menaça les ambaſſadeurs Hollandois de les faire arrêter & d'en faire un exemple, & donna ordre que leur trompette fût mis aux fers. Le chevalier de Terlon, qui avoit prévu ce qui arriveroit, donna à ce prince colère le tems de calmer ſa bile; &, après le départ des médiateurs Anglois & Hollandois, il lui fit ſentir de quel danger il étoit pour lui de choquer des nations qui avoient des armées navales dans le Sundt. Le roi convint de la justeſſe des repréſentations du miniſtre de France; mais il lui dit qu'il ne pouvoit ſouffrir qu'on prétendît lui faire la loi à la tête de ſon armée, & qu'on voulût obliger le roi de Danemarck, quoique ſon ennemi, à la ſubir; qu'il aimoit mieux faire de lui-même une paix moins avantageuſe, que de s'y voir forcé par l'aſcendant que deux républiques vouloient prendre ſur des têtes couronnées. Du reſte, il lui laiſſa la liberté d'adoucir les eſprits, & fit aſſez ſentir qu'il ne ſeroit pas fâché de lui avoir cette obligation. M. de Terlon y reuſſit à merveille. Les médiateurs

allerent trouver le roi à son camp, qui les reçut très-bien; fit relâcher leur trompette, & les retint à dîner.

Les négociations n'étoient guères plus heureuses, du côté du roi de Danemarck. Cependant les ministres de l'empereur, du roi de Pologne, & de l'électeur de Brandebourg, alliés du Danemarck, s'étant trouvés de même avis que les autres, Sa Majesté Danoise se laissa gagner. Les médiateurs dès-lors furent plus dans ses intérêts que dans ceux du roi de Suède; & les Etats généraux autoriserent leurs ministres à faire, au traité même de Roschild, ci-devant proposé pour base de celui qu'on devoit conclure, les arrangemens qui seroient les plus avantageux au roi de Danemarck. Le ministre de France reçut ordre de sa cour d'entrer dans le même projet.

[1660.]

Charles-Gustave songeoit aux préparatifs de la campagne suivante, lorsqu'une fièvre lente, dont il fut attaqué aux Etats qu'il avoit assemblés à Gottembourg, à laquelle se joignirent la pleurésie, le pourpre, & une fluxion de poitrine, le mit au tombeau, à l'âge de trente-six ans, après vingt-trois jours de maladie. Les médiateurs, qui en furent informés, tâcherent de conclure avant que cette nouvelle fût divulguée. Le roi de Da-

nemarck, pressé d'accéder aux propositions convenues, répondit avec une modération que tout le monde admira, qu'il sçavoit la mort du roi de Suède; que ce prince, quoique son ennemi capital, méritoit des éloges; mais que, puisque la Suède l'avoit attaqué contre la foi des traités, il ne se déclareroit qu'après elle. Après de longs débats, le comte de Loot fit résoudre les Suédois à ce que desiroient les médiateurs. Ils déclarerent enfin que la Suède vouloit la paix, & donnoit tout pouvoir aux médiateurs de conclure.

La confirmation de la mort du roi de Suède arriva, sur ces entrefaites, à Coppenhague, où le roi Frédéric, malgré sa modération, ne put empêcher le peuple d'en faire des réjouissances.

On fit naître, de part & d'autre, une infinité de difficultés; mais Ruyter, en arrêtant dix vaisseaux Suédois, hâta, par cette action de vigueur, la conclusion du traité, dont les conditions furent que la Suède resteroit en possession de l'isle de Rugen, de la Scanie, de Blecking, & de la Hallandie; qu'elle leveroit un tribut, au passage du Sundt, pour les fanaux qu'elle s'obligeoit à entretenir sur les côtes de Scanie pour la sûreté de la navigation. Le bailliage de Drontheim, avec le château de Cronenbourg, & les autres isles & places qu'occupoient les Sué-

dois, furent restitués au Danemarck. Le duc de Holstein voulut se faire comprendre dans ce traité. Le roi de Suède, qui avoit intérêt de tenir la brèche ouverte entre le Danemarck & le Holstein, engagea le duc à insister sur ses prétentions. La nécessité fit tout accorder à Frédéric.

[1670.]

Le roi se proposoit de mettre le duc de Holstein à la raison; mais la mort le prévint. Ce prince mourut, le 19 de Février, âgé de soixante-un ans, dont il régna vingt-deux, laissant la couronne à son fils aîné.

CHRISTIAN V.

[1670....]

LEs affaires resterent en Danemarck, sur le pied où les avoit laissées le roi défunt, jusqu'à l'an 1672. Cette année, le duc de Holstein-Gottorp se fit comprendre dans le traité entre la France, la Suède & l'Angleterre. Le roi de Danemarck en prit de l'ombrage, sans cependant rompre. En 1674, il s'engagea lui-même, pour rendre la balance du Nord plus égale, dans le traité qui se fit entre l'empereur, le roi d'Espagne, & les Etats généraux.

[1675.]

Le roi de Danemarck se rend à Rendsbourg dans le Holstein, & invite le duc à s'y trouver pour statuer sur des objets qui intéressoient les deux maisons. Le duc s'y rendit le 25 de Juin. Le lendemain de son arrivée, Christian, ayant appris la défaite des Suédois par l'électeur de Brandebourg, crut devoir saisir cette occasion de mettre le duc hors d'état de rien entreprendre contre lui, lorsqu'il jugeroit à propos de se déclarer contre les Suédois, & lui proposa de met-

tre garnison dans ses places, lui promettant de ne point abuser de sa facilité. Le duc ayant demandé du tems pour se décider, Christian fit fermer les portes, pour que le duc ne pût prévenir les généraux Suédois, ni les commandans de ses places, au cas qu'il refusât de les lui remettre jusqu'à la conclusion de la paix. Enfin, après avoir lutté assez long-tems, le duc consentit à ce que Sa Majesté Danoise exigeoit de lui. Tonninger fut remise sur le champ aux Danois. Le duc parut mécontent d'abord de l'espece de violence qu'on lui fit, surtout de ce que, par le traité qui intervint, & qui fut signé le 10 de Juillet suivant, il se voyoit, en quelque sorte, forcé de renoncer à la souveraineté qu'il avoit obtenue par celui de Roschild.

Christian, délivré de toute inquiétude, du côté du Holstein, déclara la guerre aux Suédois, & leur prit, dans cette campagne, Damgarten, dont il fit sauter les fortifications. La ville de Wismar se rendit, après deux mois & demi de siége.

[1676.]

Les Suédois ne furent pas plus heureux, cette campagne, que la précédente. Ils perdirent Carlestadt à l'embouchure du Weser, & Stade, ainsi que l'isle de Gothland. Une bataille, où il resta de part &

d'autre dix mille hommes ſur la place, & où chacun des deux partis s'attribua la victoire, termina la campagne. Les Suédois y eurent du moins l'avantage de délivrer Malmoé ; c'eſt à-peu-près tout ce qu'ils en retirerent.

[1677.]

On négocioit à Nimégue pour concilier toutes les Puiſſances de l'Europe, & procurer une paix générale ; mais on étoit plus acharné que jamais dans le Nord. Les Danois eurent de grands avantages ſur terre & ſur mer. Les flottes Hollandoiſe & Danoiſe firent des deſcentes dans pluſieurs iſles de la domination Suédoiſe ; pillerent & brûlerent tout ce qui refuſa de contribuer ou fit réſiſtance, parce que, dans la derniere bataille navale, on trouva dans l'un des vaiſſeaux un ordre à la flotte Suédoiſe de piller & brûler, ſans exception de villes ou de villages, tous les pays dépendans du Danemarck, où elle pourroit faire des deſcentes.

[1678.]

Konigsmarck, général Suédois, ſurprend les Danois dans l'iſle de Rugen; leur tue ſept mille hommes, & ſe rend maître de cette iſle. L'armée navale Danoiſe la reprit dans la même campagne;

ce qui facilita à l'électeur de Brandebourg la prise des villes de Stralsund & de Gripswald. Les plénipotentiaires des diverses Puissances avoient négocié toute cette année, pour parvenir à la paix générale. Le roi de Danemarck étoit vivement sollicité d'accéder au traité. Ce prince vouloit sincérement la paix; mais il la vouloit sûre & honorable; & la France, qui influoit le plus dans les négociations, soutenoit avec trop de chaleur les prétentions du roi de Suède, son allié, pour que le roi de Danemarck se rendît à ce qu'on exigeoit de lui. Enfin, les Etats généraux firent leur paix particuliere. Bientôt après, l'empereur & le roi d'Espagne firent la leur; de sorte que le roi de Danemarck, l'électeur de Brandebourg & l'évêque de Munster se virent sacrifiés au ressentiment de la Suède aidée de la France.

[1679.]

Ce fut en prenant ses mesures pour pousser vigoureusement la guerre, que Christian, resté seul contre la France & la Suède, songea à se procurer une paix honorable. Cependant, malgré ses efforts, craignant d'attirer sur son royaume les plus grands malheurs, il consentit à la fin que les traités de Westphalie, de Roschild & de Coppenhague servissent de fondement

à celui qu'on proposoit, & qui fut signé à Saint-Germain-en-Laye, le 2 de Septembre.

Christian profita du repos que la paix de l'Europe lui procuroit, pour rétablir ses places, entretenir une puissante marine, & se mettre enfin en état de parer aux évènemens, si l'enchaînement des causes politiques le forçoit à prendre les armes, soit pour attaquer soit pour se défendre.

Comme l'expérience du passé avoit montré à Christian le peu de fonds qu'il y avoit à faire sur les traités qu'on faisoit avec la maison d'Autriche, & sur-tout avec la cour de Vienne, il s'allia d'une façon particuliere avec la France, & fit un traité particulier avec l'électeur de Brandebourg & l'évêque de Munster.

[1688.]

Le duc de Holstein-Gottorp, toujours uni avec la Suède, avoit entrepris, dès l'an 1684, de rompre les pactes d'union qui étoient entre sa maison & celle de Danemarck, pour se rendre totalement indépendant. Christian s'empara de ses places, & les tint en sequestre jusqu'à ce que le traité d'Altena, fixant ses prétentions, rétablit entre les deux maisons la bonne intelligence qui subsista tant que vécut le duc.

[1691.]

La Suède & le Danemarck font un traité d'alliance pour leur sûreté commune, ſe promettant de ſe ſoutenir mutuellement envers & contre tous, en ſe maintenant toutefois en paix avec les autres Puiſſances, & ſur-tout avec la France. Les Hollandois entreprirent de troubler l'union de ces royaumes, & en furent punis chaque fois par des confiſcations qui les forcerent à laiſſer les couronnes du Nord faire librement leur commerce. Le prince royal partit, cette année, pour voyager dans les différentes cours de l'Europe, ſous le nom de *Comte d'Oldembourg*, & ſous la conduite du baron d'Ulefeld. Son pere, en l'année 1667, avoit eu le même goût, & l'avoit ſatisfait, avec l'agrément de Frédéric III, ſon pere, ſous la conduite de Chriſtophe Parrberg, qui fut depuis vice-chancelier du royaume.

[1699.]

Chriſtian V, roi de Danemarck, meurt le 4 du mois de Septembre, dans ſa cinquante-quatrieme année, & la vingt-neuvieme de ſon règne. La deviſe, qu'il mit à ſes armes, *Pietate & juſtitiâ*, lui devint propre, plutôt par ſa maniere de ſe conduire, que par le choix qu'il en avoit fait. La maniere dont

il uſa du pouvoir abſolu qui avoit été déféré à ſon pere, & qu'il eut au même titre, lui mérita les éloges des étrangers, & la plus tendre affection de tous les ordres de ſon royaume. Pieux ſans entêtement, ſans foibleſſe, il reſpecta le miniſtere eccléſiaſtique, ſans lui donner aucune part dans les affaires civiles. Tolérant en fait de religion, il permit aux réfugiés François l'exercice du Calviniſme à Coppenhague, où il leur fit bâtir une égliſe; donna une chapelle aux Catholiques à Gluckſtadt, & maintint les uns & les autres dans l'exercice de leur Religion, malgré les oppoſitions qu'ils éprouverent de la part de pluſieurs perſonnes en crédit, & du clergé du royaume, qui, depuis la réformation, n'avoit voulu ſouffrir l'exercice public d'aucune autre religion que de la Luthérienne. Son fils aîné lui ſuccéda aux thrônes de Danemarck & de Norwège.

FRÉDÉRIC IV.

[1699.]

LE nouveau roi prit les mesures les plus efficaces pour réprimer les entreprises du duc de Holstein. Fier de la protection des puissances garantes du traité d'Altena, ce prince crut pouvoir braver le roi de Danemarck, qui l'en punit en se rendant maître de presque toutes ses places, & en portant la désolation dans ses Etats. Le comte de Chamilly, ministre de France en Danemarck, rétablit l'union entre les deux branches de cette même maison, par le traité signé à Trawenthal, le 18 de Juillet 1700.

[1708.]

Frédéric IV, étant Prince Royal, avoit commencé à voyager dans les cours de l'Europe. Rappellé par son pere, après un an de séjour à Paris, au moment où il alloit passer en Italie, il avoit conservé le desir de voir ce pays : il le satisfit, cette année, sous le nom de *Comte d'Oldembourg*. Après quatorze mois d'absence, il rentra dans ses Etats, & arriva dans sa

capitale, le 25 de Septembre 1709, dans des circonstances bien favorables au projet qu'il avoit de déclarer la guerre à la Suède, puisque Charles XII étoit fugitif & réfugié à Bender. Le 9 de Novembre suivant, Sa Majesté Danoise publia un Manifeste contenant les raisons qu'elle avoit de faire la guerre à la Suède. Son armée s'embarqua & fit une descente dans la Scanie, entre Landskroon & Helpinbourg. Elle se rendit maîtresse de cette derniere place. La flotte eut ordre de chercher celle de Suède & de la combattre. Les campagnes suivantes furent malheureuses pour les Danois unis aux Polonois & aux Moscovites; mais celles de 1713, 1714, 1715 & 1716 furent, pour les confédérés, une suite presque continuelle de succès contre la Suède; & ce royaume, si formidable aux Puissances du Nord, couroit risque, par l'absence de son roi, d'être la proie de ses ennemis.

[1718.]

Le roi fait démolir entiérement les fortifications de Wismar. Son armée en Norwège est battue par les Suédois, & forcée de se retirer à Drontheim où elle se fortifie. Les Danois y eussent fait de plus grandes pertes; car Charles XII s'étoit rendu dans ce pays, dans le dessein d'en faire la conquête; mais sa mort changea absolument

la face des affaires de Suède, & hâta la conclusion du traité qui rétablit la tranquillité des couronnes du Nord.

[1719.]

Depuis la mort de Charles XII, les affaires de la Suède empirerent. Les ministres des Puissances médiatrices conclurent une suspension d'armes, qui fut publiée à Altena, le 5 de Novembre, & par laquelle il fut permis aux vaisseaux de toutes les nations de commercer librement dans la mer Baltique.

[1720.]

Par ce traité, le roi de Danemarck reprit la souveraineté sur le duché de Holstein, qui fut réuni à la couronne ; & tous les traités précédens furent anéantis. Le surplus des conquêtes faites pendant la guerre fut rendu à la Suède. L'acte de garantie du duché de Sleswick, en faveur de Sa Majesté, étant arrivé à Coppenhague, milord Carteret fit l'échange des ratifications du traité entre les deux couronnes, le 19 d'Octobre ; & la paix fut publiée à Coppenhague, avec toute la solemnité imaginable, le 13 de Novembre suivant.

[1725.]

Ordonnance du roi, qui permet à tous ses sujets sans exception de lui présenter eux-

eux-mêmes leurs requêtes, promettant de les examiner, de les répondre lui-même, & de les tenir dans un lieu dont il aura seul la clef. L'abus qu'on fit de cette permission, la fit restreindre aux choses concernant le bien public, la dénonciation des prévarications, abus, ou dénis de justice, & ordonna que tout autre objet seroit remis à l'examen des ministres. Il y eut, cette année, un orage si violent à Coppenhague, que deux hommes furent enlevés sur le pont de Christianshave, & jettés dans l'eau.

[1728.]

Embarquement de plusieurs familles qui s'offrirent à former une colonie dans le Groënland. Sa Majesté Danoise leur donna des munitions, des outils, des vêtemens, des vivres pour trois ans; & leur engagement fut fait pour six années. Les Etats généraux & le roi d'Angleterre firent faire à la cour de Danemarck des représentations sur l'établissement de la compagnie du commerce d'Altena. Le roi leur fit répondre que ce n'étoit point un nouvel établissement; qu'au reste, comme il ne craignoit point de les avoir pour juges, il consentoit que cette affaire fût discutée au congrès de Soissons.

Le roi forme le projet d'établir une université dans le duché de Holstein, & déclare en conséquence, que personne de ce duché ne pourra être admis à aucun emploi civil ou ecclésiastique, qu'au préalable il n'ait étudié deux ans dans cette université. Le 10 d'Octobre, un incendie terrible réduisit en cendres à Coppenhague une quantité prodigieuse d'édifices publics & particuliers. Une des plus grandes pertes fut celle de la bibliotheque de la Tour ronde, qui, outre un grand nombre de livres imprimés, perdit, par les flammes, plus de vingt mille manuscrits. Tous les instrumens de physique & d'astronomie du célèbre Tycho-Brahé, & de ses successeurs, y furent aussi consumés. Cette Tour ronde, que Christian IV avoit fait bâtir pour le célèbre Tycho-Brahé, est le plus bel observatoire qu'il y ait au monde. Sa solidité le fit résister à la vivacité des flammes, mais ne garantit pas ce qui y étoit renfermé. Le Roi & le Prince Royal son fils donnerent, en cette occasion, les plus grandes marques d'intérêt & d'affection pour leurs sujets; ils se porterent par-tout où les secours étoient nécessaires, & furent cinquante-deux heures à cheval. Pour soulager l'infortune publique, Sa Majesté supprima tous les impôts qu'on percevoit sur toutes les denrées comestibles, & fit fournir de ses

deniers des vivres à tous ceux qui en demanderent.

Frédéric IV meurt le 12 de Novembre, âgé de cinquante-neuf ans & un jour. L'anniversaire de la naissance de ce prince pieux, juste, clément, ami de la vérité, appliqué à ses affaires, plein de discernement dans le choix de ses ministres, avoit été célébré la veille, non par des réjouissances, mais par des prieres publiques pour le rétablissement de sa santé. Il laissa pour son successeur Christian VI, qui fut proclamé roi, le même jour, par deux héraults-d'armes dans toutes les places de Coppenhague, au bruit du canon & au son des cloches.

CHRISTIAN VI.

[1731.]

CE prince, imitateur des vertus de ses ancêtres, mourut en Janvier 1766, laissant pour successeur au thrône de Danemarck, CHRISTIAN, VII du nom, marié, au mois d'Octobre de la même année, à Caroline-Mathilde, sœur du roi d'Angleterre, dont les vertus promettent à ses sujets un règne aussi heureux que ceux de son pere & de son aïeul.

Fin de la seconde Partie.

cagen.

2 Bl.

Anedoh
veh.